

Le Samedi

VOL. X. No 15
MONTREAL, 10 SEPTEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

AU VILLAGE



LA DEMANDE EN MARIAGE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 10 SEPTEMBRE 1898

INNOCENCE PERSONNIFIÉE



La dame de la maison (sérieusement).—Brigitte, si une telle chose arrivait encore une fois, je me verrais forcée de prendre une autre servante.
Brigitte (avec le calme des grandes âmes).—Je souhaiterais alors que cela arrive, Madame, car il y a certainement ici de l'ouvrage pour deux.

BOUQUET DE PENSÉES

Si les femmes étaient juges, les avocats auraient bien de la peine à faire entendre leurs plaidoyers.

x

Une femme qui se marie et qui sait conserver sa personnalité la fait certainement perdre à son mari.

x

Une femme peut être absolument sûre de l'amour d'un homme quand il abandonne sa pipe pour la suivre.

x

A un homme désappointé en amour, des pieds de cochon marinés paraissent préférables à des fondants au sucre.

x

Le curieux spectacle offert par un homme gras un jour de chaleur est éclipsé par celui d'une femme maigre un jour de grand vent.

x

Si vous allez aux courses et que vous vouliez y risquer de l'argent, ne pariez jamais sur le cheval le plus vite, mais sur celui qui va gagner.

x

Il est toujours possible, en été, à un homme marié d'améliorer son sort s'il a la chance de posséder une femme affligée d'un froid aux pieds chronique.

x

Celui qui arrive au bord de l'eau juste à temps pour assister au départ du bateau goûte très peu la moralité du proverbe: *Mieux vaut tard que jamais.*

x

Les femmes sont évidemment des créatures d'impulsion. Mais, parmi ces impulsions il n'en est pas de plus irrésistible que le désir d'essayer le chapeau d'une amie.

UN SOLITAIRE.

ON NE SAURAIT ÊTRE PLUS FRAIS

La cliente (chez son épicière).—Ces œufs-là sont-ils bien frais?

Le commis.—Bien frais! Si ma dame veut être assez bonne pour aller au téléphone et demander notre ferme, elle entendra chanter les poules qui les ont pondus.

L'EXPLICATION

Je lis qu'une jeune fille de Montréal est restée deux ans fidèle à son amoureux, parti pour le Klondyke, et qu'elle l'a épousé quand il est revenu. P. S.—Il est revenu très riche.

AUX EAUX

Boulingrin.—Tiens, ce bon Laxipète. Quelle rencontre. Et ce sont les eaux qui vous ont fait engraisser comme cela?

Laxipète.—Les eaux! C'est la cuisine de l'hôtel X.. (pas de réclame s. v. p.)

AMÉNITÉS FÉMININES

Madame Pasfière, désirant avoir la servante d'une dame qu'elle connaissait, alla chez celle-ci en son absence et, ayant promis à la servante un salaire plus élevé que celui qu'elle avait, la décida à venir chez elle. Quelque temps après, madame Pasfière et son amie se rencontrent à dîner dans une tierce maison, mais madame Laspic, — c'était le nom de l'amie, — ne regarde même pas Mme Pasfière.

—Vous ne connaissez donc pas madame, dit une autre personne à madame Laspic? Je croyais que vous étiez amies.

—Non, madame, elle fait quelquefois des visites à ma servante, voilà tout.

LA RAISON

L'inspecteur d'école.—Toi, mon petit homme, qui n'a encore rien dit. Dis moi combien font 5 et 1?

Pas de réponse.

L'inspecteur d'école.—Allons, réfléchis bien à ce que je vais te dire et réponds moi. Supposons que je t'aie donné, hier 5 lapins, et qu'aujourd'hui, je te donne encore un lapin, combien de lapins aurais-tu?

Le petit.—Sept, monsieur.

L'inspecteur d'école.—Sept! Comment trouvez-tu cela?

Le petit.—J'ai déjà un autre lapin à la maison.

UN HOMME HONNÊTE

Guignolet.—On devrait proclamer bien haut que Nô a été le plus honnête homme du monde.

Labécasse.—Parce que?

Guignolet.—Parce que ayant été à la pluie pendant 40 jours, on n'a jamais entendu dire qu'il ait volé un parapluie.

Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la Mode.—LA ROCHEFOUCAUD.

LOIN DE LA VILLE

Monsieur.—Qu'on est bien ici, hein, Clara?

Madame.—Ch, oui, mon ami, est air pur, ce calme enchanteur.

Monsieur.—Et rien qui vous rappelle la ville, le bruit, la politique.....

Garçon, donnez-moi
La Presse, Le Star, La Patrie, La Gazette!

COMME AU CIRQUE



Pernout.—Arrêtez donc, Josette, il est quatre heures moins cinq, attendons un peu et nous allons la voir se fermer. Cela va être aussi beau qu'au cirque.

SUGGESTION

Mr Ventrecœur.—Voici une soupe au poulet, Mme Cœurdur, qui n'a pas beaucoup de goût.

Mme Cœurdur.—J'avais pourtant bien expliqué à la cuisinière la manière de la faire; elle n'aura pas pu attrapper l'idée.

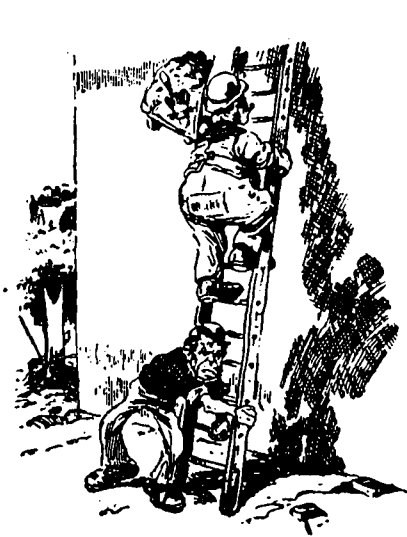
Mr Ventrecœur.—N'aurait-elle pas plutôt pu attrapper le poulet?

LA PAIX A TOUT PRIX

Le voleur (dans une maison où tout le monde est endormi).—La bourse ou la vie?

M. Pacifique.—Prenez tout, mais, pour Dieu, n'éveillez pas le bébé.

LE CRIME EST TOUJOURS PUNI



I

Pat (très sombre). — Enfin, le voilà le moment de me venger de la volée que m'a flanqué O'Brien. Attends un peu...



II

... Y es-tu, mon gaillard ? Ça s'appelle un guon, ça...



III

... pffutt... bign... bam... pat atras.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDIV

L'ŒUVRE SOCIALE

(Pièce dite par M. Mornet-Sully à la matinée organisée au bénéfice de "L'Œuvre Sociale.")

Qui de nous, en allant vers le haut cimetière
D'où l'on domine au loin la ville toute entière,
Qui de nous ne s'est pas arrêté tristement
En face d'un sinistre et double monument ?
Deux prisons ! L'une, sombre et basse forteresse,
S'ouvre quand l'échafaud à sa porte se dresse,
Livre le criminel, se referme... et s'endort
Jusqu'au jour de s'ouvrir de nouveau pour la Mort.
L'autre, c'est la prison des enfants ! — Oh, l'enfance,
Ignorante, livrée au vice sans défiance,
Que de l'esprit du mal, rien n'a pu préserver,
La loi doit la punir... Nous voulons la sauver !

Près de ces deux maisons des pleurs et des blasphèmes
Où paraissent souffrir les pierres elles-mêmes,
Du troupeau des mandits noir et hideux bercail,
Nous avons élevé la Maison du Travail ;
De ce noble progrès soyons toujours avides ;
Et les ateliers pleins feront les prisons vides !
Venez donc au travail, mes enfants, venez tous
Travailler... et nous voir travailler avec vous ;
Car, ici, pour donner l'exemple et le courage,
Le Riche, comme vous, met la main à l'ouvrage ;
Il vient ici, laissant le vain luxe en oubli,
Du petit ouvrier partager l'établi ;
Elles viennent ici, princesses et duchesses,
Dédaignant leurs palais, leurs fêtes, leurs richesses,
Fidèles de manier l'aiguille avec honneur,
Payer aux indigents la rançon du bonheur !
Elles viennent donner à leur jeune auditoire
La leçon de grammaire ou la leçon d'histoire,
Et la chaise de paille où je les vois s'asseoir

Leur plaît mieux que leur loge à l'Opéra, le soir !

C'est là le bon travail, c'est le meilleur peut-être
Pour mieux s'aimer, il faut l'un l'autre se connaître
Et béni soit l'outil qui nous rend plus humains,
Qui rapproche nos cœurs en rapprochant nos mains !
O travail fraternel, force, joie, espérance,
Chrétienne égalité qui grandira la France,
Et la fera monter, pas à pas, au sommet
De la gloire que Dieu lui garde et lui promet !

La France !... Elle a souffert, sans doute,
Mais demain, après ses longs deuils,
Ses destins reprendront leur route
Malgré les vents et les coups ;
Son fier vaisseau tendra ses voiles,
Sous les radieuses étoiles,
Parmi les flots émus encore,
Poussé par la brise nouvelle
Vers l'avenir qui se révèle,
Vers les soleils de pourpre et d'or !
Elle accomplira l'œuvre immense
De la Concorde et de l'Amour ;
Mais dans l'œuvre qu'elle commence
Chacun doit l'aider à son tour ;
Chacun de nous doit, sans relâche ;
Faible ou fort, excepté le lâche ;
Travailler au bonheur de tous
En venant d'abord sur le monde
La parole sainte et féconde :
"Aimez-vous... Frères... aimez-vous."

HENRI DE BERNIER.

INSTANTANÉS

LXX

PETITE VILLE

O la tristesse atroce des villes de province, le soir !
Au soleil, ce vieil hôtel, le soir, quelconque, banal, avait un aspect engageant, plein de promesses.

Enguirlandant les hautes fenêtres, des glycines couvrent le mur et, dans leurs caisses vertes, des lauriers-roses complètent le décor.

Ce soir, muette et presque vide, la hideuse table d'hôte, suant la vulgarité, aligne, sous le gaz cru, ses réchauds désargentés, bosselés ; ses assiettes ébréchées avec des biscuits secs, lamentables et des pommes à la livre sur de la mousse artificielle.

Autour de cette table qui, à l'aise, peut donner asile à trente convives, nous sommes six, isolés, perdus comme dans un Sahara : Un vieux propriétaire des environs, le juge de paix du canton, — encore célibataire, — deux jeunes commis et un brigadier de dragons parcourant, entre les plats lentement apportés par une servante, un numéro du journal départemental.

Et je me demande, en humant lentement mon café, — très lentement, pour tuer le temps, — quelle fatalité étrange a pu faire traverser ma route par ces cinq inconnus ? Mon café achevé, j'entends l'horloge de l'église qui, lentement, égrène huit coups. Huit heures seulement et il va me falloir regagner ma chambre, dans cette ville, morte comme Merculanum, où tout est déjà clos, endormi, où pas une lumière ne vient percer la nuit, où pas un son n'est perçu, si ce n'est le geignement sinistre, rauque, obsédant, d'un boulanger voisin !

O la tristesse atroce des villes de province, le soir !

SILVIO.

Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules sont en France sous la protection de ce mot : "C'est la mode." — PHILIPPE.

BONNES AMES

Madame Linole. — Madame Bigorneau est une femme très simple de goûts.

Madame Lapie. — C'est ce que j'ai remarqué quand...

Madame Linole. — Vous l'avez rencontrée ?

Madame Lapie. — Non, quand j'ai été présentée à son mari.

MIEUX ENCORE

Madame (réfléchissant). — J'aurais curieuse de savoir pourquoi un homme ne paie jamais sa femme en compliments une fois qu'il l'a épousée ?

Monsieur (vivement). — Il fait bien mieux que cela, ma chère, il paie ses comptes.

ENCORE DE L'ESPOIR

Rouleau. — C'est, je crois, la sixième saison que Mlle Vieuxbidon passe à Caenna ?

Rouleau. — Oui. Et je suppose quelle espère toujours attraper un mari.

Rouleau. — Parfaitement. Elle disait à ma femme, pas plus tard qu'hier, que la plupart des hommes aiment ce qui est bien assaisonné.

ÇA VAUT UN ESCOMPTE



Isaac. — Combien géorgez-vous pour votre brentre un pain à mon behti Abraham ?

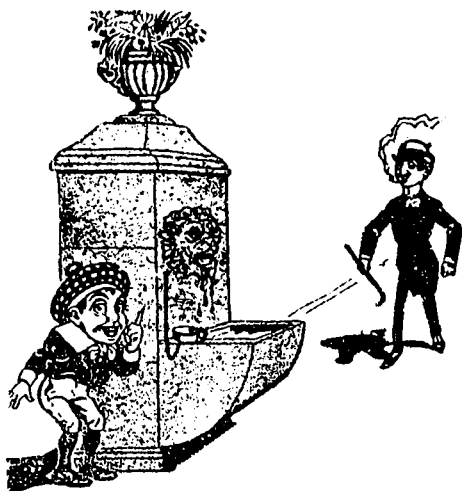
Le commis du bain. — Vingt-cinq cents.

Isaac. — Fous ne brentriez pas quinze cents ? Il est téjà dout drembé bar la blua.

LE DERNIER EXPLOIT DE LARIGOLE



I
Le petit Larigole, qui était en quête d'un bon tour à jouer à quelqu'un, s'avisa de boucher, à l'aide d'un chiffon, la fontaine du carré Victoria.



II
Puis, l'eil au guet, il attendit que quelque infortuné s'en vint boire pour jouir de sa mauvaise farce.

CHANSONNETTE

A. M. Louis Perron, du SAMEDI.

Un jour d'Été Liset court vêtue
Dans un jardin ton baigne de soleil
Au frais abri d'une branche touffue
Nonchalamment succombait au sommeil.

Pour respecter le doux repos de Lise
Le Ruiseau même arrêtait sa chanson
Quand tout à coup apporté par la brise
Parut dans l'air un brillant papillon.

Le frêle insecte en quittant la verveine
Avait porté ses baisers au jasmin,
Mais loin de là fleur le vent léger l'entraîne
Il voit Lisette et s'arrête en chemin.

Puis battant l'air avec son aile rose
Apercevant les lèvres de Lison
Le petit fou croyant voir une rose,
Vient s'y poser. Coquin de papillon !

Au même instant la belle réveillée,
Sans y songer met vivement la main
Sur le pauvre qui l'avait chatouillée,
Qui la supplie et se débat en vain.

Il meurt, hélas, sous la main qui le presse
Et qui se teint d'or et de vermillon.
Vous qui savez aimer une maîtresse
Ne plaiguez pas le sort du papillon.

JEAN DE SAUVÈRES.

UN DRAME DE LA MER

Quand l'aîné de la Vidal eut fait sa communion, le père dit :
— Il est temps de l'emmenner à la "mère"

Le petit avait des cheveux de Normand, blonds comme de l'étaupe, et des prunelles couleur de vague. La Vidal l'aimait entre ses cinq petits, parce que l'enfant ressemblait à son grand père et à un oncle, qui, tous doux, avait fini dans la "mère". De sorte que cela arrêta son cœur de mère à songer qu'il faudrait mettre celui-là dans la barque après les autres. Une dame de Paris avait envoyé à l'enfant un habit noir et un brassard blanc pour la communion. Et, quand la Vidal avait vu passer son garçon dans ses nippes, une bouffée d'orgueil lui était montée à la tête.

Elle avait fait le rêve d'une vie de ville avec de l'argent et de l'honneur pour ce petit Vidal, qui avait si bonne façon dans un veston de drap fin.

Elle dit avec angoisse :

— Ce t'it là aussi ?

Mais Vidal haussa les épaules :

— Qui que t'en voudrais tu donc faire de ton garçon ?... Un qui travaillerait chez les autres ?

Non, ce n'était pas cela qu'elle voulait.

— Alors ?

L'aîné monta dans la barque le jour même où ses douze ans sonnaient. Ils seraient, son père et les quatre compagnons qui naviguaient avec Vidal, associés en parts. On lui apprit à monter dans la vergue, tout ce qui est dans la pratique des mousses.

La Vidal s'était dit :

— J' nous y habituerons...

Mais, contre son attente, elle ne s'y fit pas. Elle avait beau savoir que le bateau était neuf et que le père commandait à bord, le cœur lui manquait maintenant, dès que la mer se soulevait. Ça coûtait d'avoir un père, un frère, un mari sur la "mère"; pourtant, ça s'enduro; dès que l'enfant s'embarque, c'est fini de dormir.

La *Jeannette* poussait jusqu'aux côtes anglaises, où des vapeurs venaient acheter la pêche, sur rade. Toutes les semaines, toutes les quinzaines, on rentrait au pays pour se ravitailler.

Et, chaque fois que la Vidal revoyait son garçon, elle disait au père :

— Un jour, j' te l' rendrai point.

À l'approche de l'équinoxe, ces inquiétudes la tourmentèrent si fort qu'elle supplia avec des larmes. Mais le père jura et le petit riait.

Ils partirent dans la tempête.

— Six jours, avait dit Vidal, on ne sera pas plus de six jours dehors. Viens nous espérer mercredi à matin, sur l' galet.

Dès le lundi, elle guetta.

Le vent tombait avec le lever du jour, mais les nuits étaient affreuses. Le mardi, elle ne se coucha point. Le mercredi, elle fut sur la plage à la première lueur du jour.

La mer apparaissait déserte de voiles, toute plate après sa colère et régulièrement chantante. C'était une de ces mers dont les Parisiens disent : "Il fait beau temps", parce que les flots qui courent sur la surface sont réguliers comme des ondes de moire. Mais d'une plage à l'autre, la masse d'eau est troublée jusque dans les grands fonds.

La Vidal mit sa main sur ses yeux clairs. Elle regarda vers cette ligne géographique au-delà de laquelle on ne voit rien.

La clameur éparsée de la mer lui emplissait les oreilles. Elle bourdonnait en elle comme la lamentation même de son angoisse. Le vent encore frais lui collait les vêtements au corps; derrière elle, il faisait flotter les plis de sa jupe, comme l'étoffe d'un drapeau. La Vidal ne sentait point ce choc. Elle regardait. Elle regardait avec ces yeux de l'âme qui voient plus loin que les prunelles. Son corps était là, tout seul, sur le galet. Sa pensée volait hors d'elle, au loin, au-delà de l'horizon.

Enfin, au-delà de la portée de la vue, là où le ciel et la mer se baissent, ses yeux de mouette perçurent quelque chose. Cela était sans forme, sans couleur, comme une de ces légères scories qui font défaut dans la coulée d'une vitre. Pourtant, elle connut tout de suite que c'était une barque. Elle murmura dans ses dents :

— C'est pas eux.

Presque aussitôt, d'autres taches s'élevèrent de l'invisible. Il semblait qu'après avoir gravi une côte, elles descendaient en pente vers la plage. Elles grossissaient vite; les voilures blanchissaient d'abord; puis les coques sortaient de la brume. À ce moment, la Vidal les nommait toutes :

— Voilà, l'Espoir-des-Mers, le Vieux-Port, le Lougre. Mais eux ? J' les véyons point. Pour qui qu'ils s'attardent ?

Soudain, un soupir souleva sa gorge sous le tricot de laine. Un nouveau point venait de monter sur la crête de l'horizon. Elle l'avait nommé tout de suite. C'était bien la *Jeannette*, cette fois. Son homme et son garçon montaient cette barque-là. Et comme une angoisse disparaît seulement dans les cœurs de femmes pour

faire place à une autre angoisse, rassurée sur la perte du bateau, tout de suite elle songea :

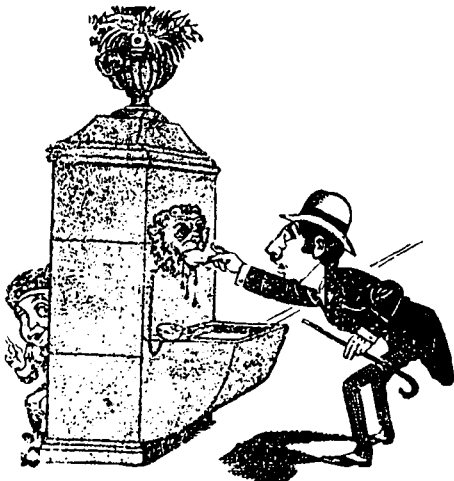
— Auront-ils fait seulement une bonne pêche ?

Elle n'aimait pas l'argent pour l'entasser; les pêcheurs ignorent qu'un écu peut se poser sur un autre; mais quelque chose se desserrait sous sa camisole quand, devant elle, d'un seul trait de plume, le boulanger rayait la page des dettes. Et puis, son orgueil de ménagère se dilatait, lorsque, à des dates heureuses, anniversaire de mariages, de saints patrons, elle pouvait servir un bon plat sur la table et du "calvados" avec le café.

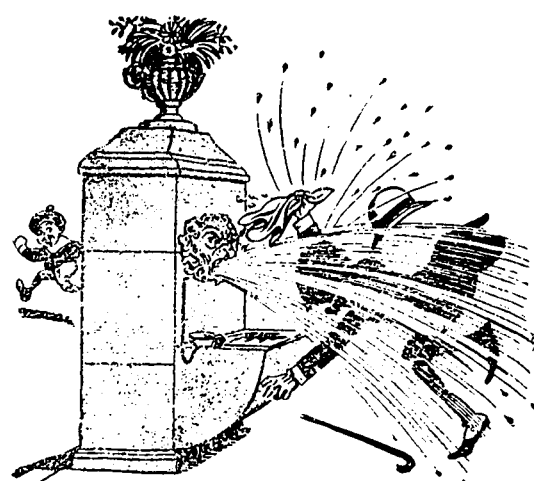
Elle n'attendait pas que son homme fût à portée de la voix pour savoir si le poisson avait donné. Elle flairait cela de loin, dès que la barque venait en vue. À quoi ? Elle n'aurait su le dire. Ces machines de bois et de toile ressemblent dans leur manœuvre l'état d'âme de ceux qui les montent. Il y a une façon de courir la bordée, de serrer une voilure, qui conte la bonne ou la mauvaise nouvelle, l'angoisse ou la hâte de l'atterrissement.

La *Jeannette* arrivait lentement, malgré la brise. La Vidal en savait assez des choses de la mer pour deviner qu'un petit bout de toile aurait porté la barque tout de suite dans le chenal. Au lieu de cela, la *Jean-*

LE DERNIER EXPLOIT DE LARIGOLE — (Suite et fin)

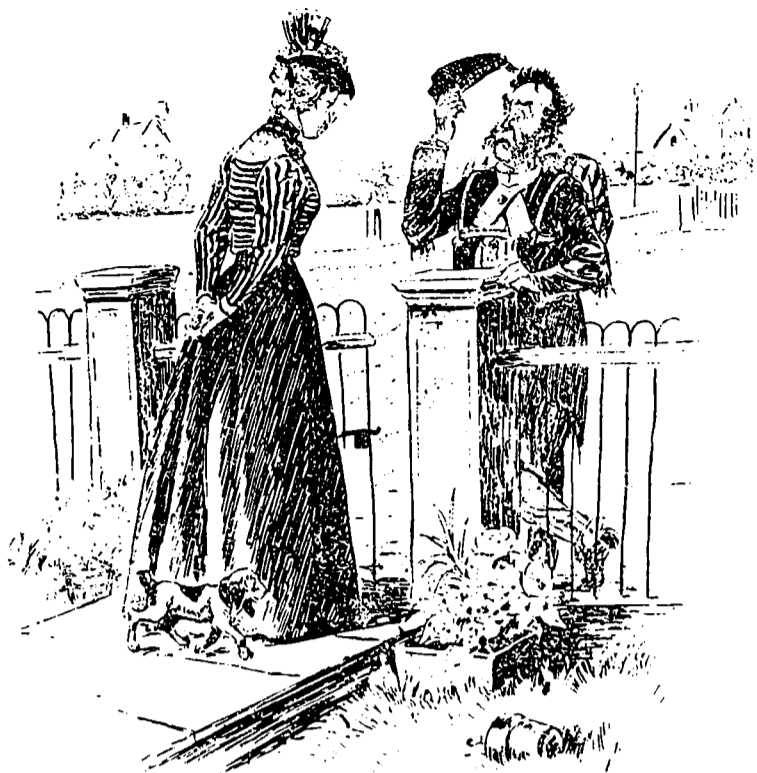


III
Le passant attendu vint enfin. C'était Mr Dude. — Ah, bon, voilà encore la fontaine bouchée; ils ne savent que faire, ces mauvais...



IV
... ga... mins... pus... fff... pas...
Et Larigole a eu un fun terrible.

IDENTITÉ



La nouvelle mariée. — Etes-vous le pauvre homme auquel j'ai donné un gros morceau de pâté, la semaine dernière ?

Le tramp. — Non, Madame ; je suis son fantôme.

nelle s'avancait toute voilure serrée. On aurait dit qu'elle traînait la mort dans son chalus.

La Vidal poussa un cri :

— Ah ! mon Dieu ! Y' en a un qui manque !

Elle ne pouvait pas compter de la plage. Mais quelque chose l'avertissait en dedans de sa poitrine. Pour que la *Jeanne* revint de ce train-là, il fallait que la tempête eût "débarqué" un homme. Lequel ? Ils étaient cinq à bord, sans compter le mousse.

La Vidal ne songea point !

"Pourvu que ce soit l'homme d'une autre."

Ces pensées-là ne viennent point aux femmes des matelots. Seulement, tout haut, elle se mit à prier. Et, dans le vent, elle les appela tous les deux, le père, le fils, comme s'ils avaient pu lui répondre ! La barque grossissait, maintenant, et la Vidal songea que, du môle, elle pourrait les reconnaître tous les six. Mais la brise était encore trop forte pour que, de là, elle put échanger une parole avec les matelots. Si, d'aventure, elle n'apercevait pas son homme et son petit ? Qu'est-ce qu'elle deviendrait ? Elle tomberait sur la place quand peut-être l'absent serait seulement passé sur une autre barque, ou couché sous les bancs avec une blessure. On risque tant à la mer. Elle aimait mieux courir au quai, où la barque arriverait tout à l'heure, presque en même temps qu'elle.

D'ordinaire, elle était bien agile, malgré sa trentaine passée. Mais sans doute que le vent avait fraîchi tout d'un coup, ou encore que ses jambes s'étaient ankylosées, car elle trébuchait à chaque pas, comme après une maladie.

La *Jeanne* se rangeait au quai, comme elle arriva. D'autres femmes de pêcheurs attendaient, des enfants dans leurs bras, autour d'elle. Toutes devaient être pressées de revoir leurs hommes ; pourtant, personne ne débarquait du bateau, et sur le quai, on s'écarta pour laisser passer la Vidal.

Elle vit son mari tout de suite, et cela lui fut un coup affreux, car elle devina que l'autre n'était pas là, sous les plis de la voile qu'on amenait. Pourtant, elle eut le courage de s'approcher jusqu'au bord du quai. Et elle cria :

— Vidal !

Le matelot était occupé à tirer le poisson. Il se retourna, aperçut celle qui l'appelait, et lentement, il vint vers elle.

Au bord du bastingage, il s'accouda, leva vers sa femme des yeux tristes :

— Eh b'en ? not' femme, dit-il, ton enfant, je ne le ramène pas...

D'abord, elle ne comprit point. Elle crut que le quai se soulevait, que les gens dansaient une ronde autour d'elle.

— Où qu'il est ?

— La mè" l'a pris.

Elle ferma les yeux, les rouvrit, regarda son mari ardemment, puis, comme ils étaient l'un contre l'autre, tout seuls, elle dit d'une voix très basse :

— Mon pauvre homme ! T'aurais pu y rester aussi !

HUGUES LE ROUX

CRUELLE MALADIE

Mr Laflegme. — Docteur, je viens encore vous trouver.

Le docteur. — Ça va plus mal ?

Mr Laflegme. — Non, mais l'insomnie dont je souffrais est pire maintenant qu'elle ne l'a jamais été.

Le docteur. — Vraiment ?

Mr Laflegme. — Oh, oui, certainement, ainsi c'est au point qu'il m'est impossible de dormir même quand il est l'heure de me lever.

IL AVAIT LE TEMPS

Un homme condamné à mort se préparait à monter à l'échafaud quand un spectateur lui offrit un cigare. Le condamné accepta et, machinalement le met entre ses dents. Un autre spectateur lui offrit alors une allumette,

— Non, merci, dit le condamné au moment où l'exécuteur lui rabattait le bonnet noir sur la tête, je l'allumerai de l'autre côté.

UN VRAI HOMME D'AFFAIRES

Un homme d'affaires avait trois fois cautionné son neveu dans de nouvelles entreprises et, trois fois, le jeune homme avait perdu l'argent. Comme il revenait une quatrième fois à la rescousse, l'oncle lui dit : Mon cher ami, à quoi me servirait de t'avancer sans cesse de l'argent puisque tu le perd. Fais une chose, paie ce que tu dois intégralement en faisant des affaires, n'importe lesquelles, et n'importe comment, et non seulement je t'en rembourse le montant, mais je te donne un chèque du double pour te mettre en marche, car alors tu seras devenu un vrai homme d'affaires.

Le jeune homme, que cette proposition n'enthousiasmait pas, promit néanmoins d'essayer et, trois mois après, il présentait à son oncle les factures réglées de toutes ses dettes.

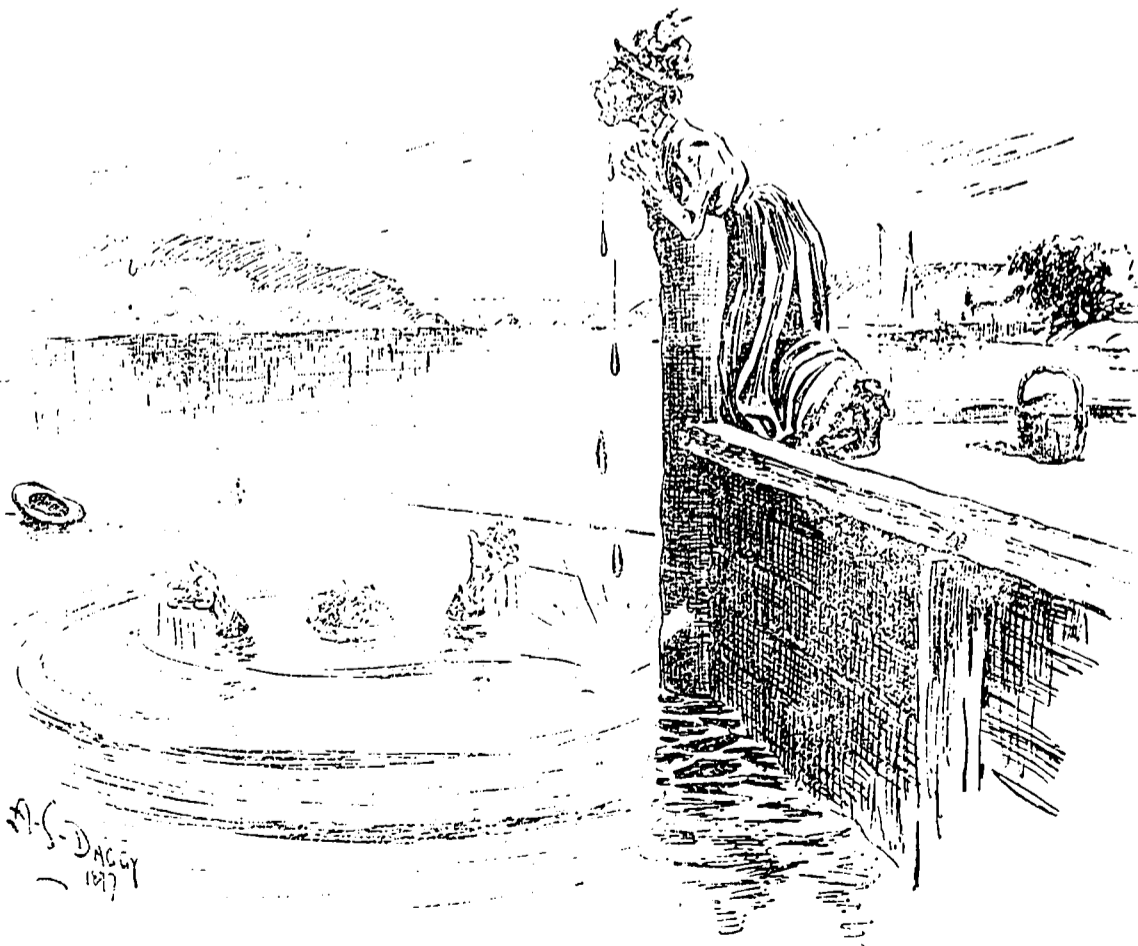
L'oncle, ravi, l'embrassa et exécuta sa promesse.

— Tu dois être fier à présent, dit-il à son neveu, car ce que je t'avais imposé était difficile d'exécution. Mais explique-moi comment tu t'y es pris.

— Bien simple, fit le neveu, j'ai emprunté l'argent !

L'oncle du jeune homme va partout disant que son neveu est un homme d'affaires qui ira loin.

DÉJÀ ASSEZ D'EAU

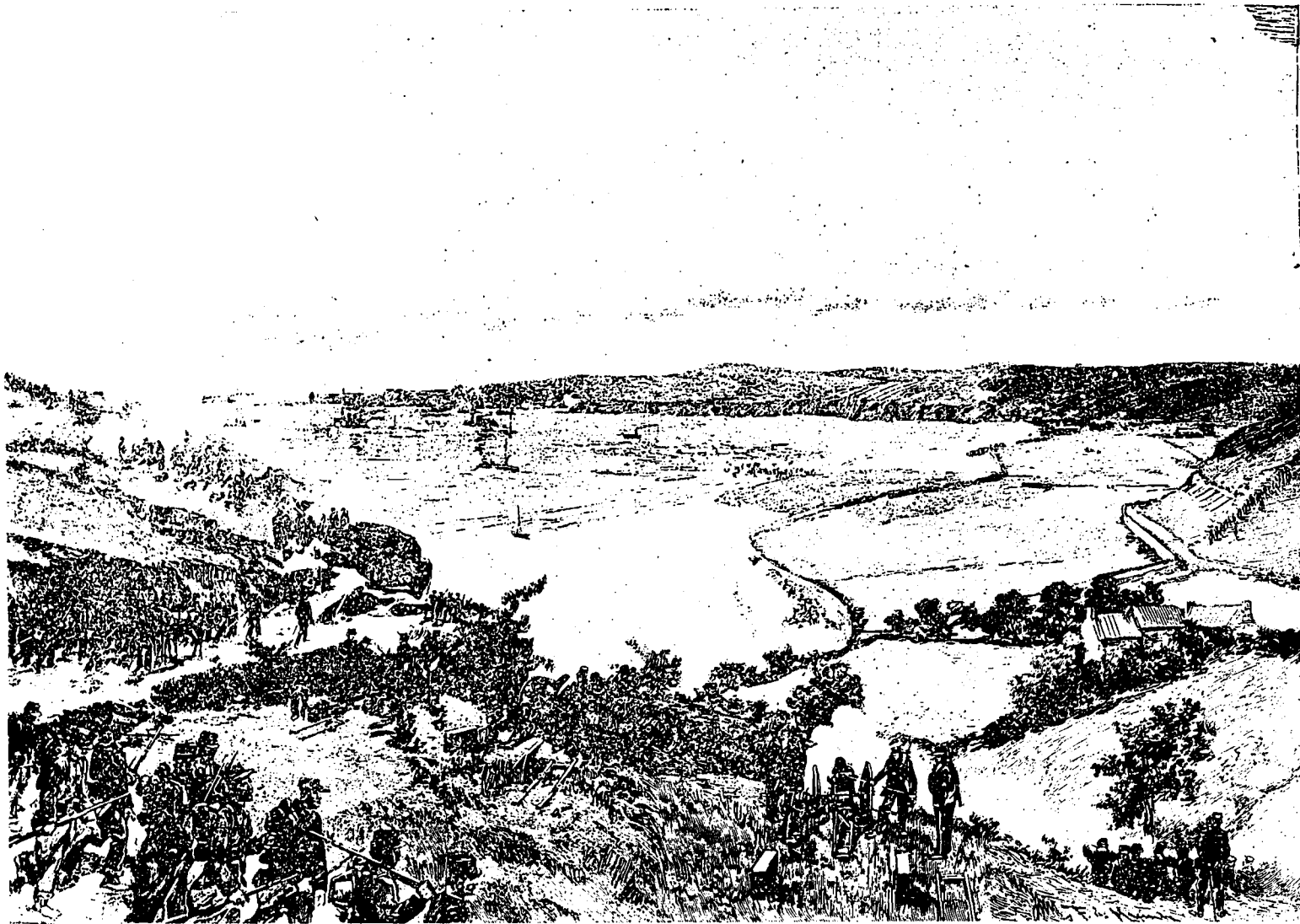


Poissonnier (qui est tombé à l'eau, ne sait pas nager et peut à peine attendre le fond). — Pour l'amour du stou, Marie, ne pleure pas dans la rivière ou je suis perdu.

Si vous tousssez prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LA DÉFENSE DE LA BAIE DE DOUARDENEZ PENDANT LE DÉBARQUEMENT DES MARINS SUR LA PLAGE DE PENTREZ.

Le cauchemar de la guerre hispano-américaine enfin dissipé, il ne reste plus qu'à en extraire, en attendant la conclusion définitive de la paix, quelques enseignements qu'elle comporte au point de vue de la tactique maritime moderne et de l'emploi des nouveaux engins d'attaque et de défense.

C'est ce qu'on a paru comprendre en France où le ministre de la guerre a apporté, par sa présence aux grandes manœuvres navales, un intérêt considérable.

Le thème choisi était le suivant : Débarquement d'une flottille ennemie sur les grèves avoisinant Brest.

Cinq heures après la déclaration de guerre, une escadre anglaise pourrait être devant la rade abritant notre premier port de guerre de l'Océan et il y avait un intérêt de tout premier ordre à connaître la valeur des forces défensives protégeant ces côtes en temps de paix.

Le 3 août, M. Lockroy et le préfet maritime consacraient la matinée à la visite des ouvrages de la passe, puis assistaient, du fort du Minou, aux tentatives de jour ayant pour but de forcer le goulet. La grande ressemblance existant entre la rade de Brest et celle de Santiago, augmentait l'intérêt de cette tentative d'attaque, par une flotte formidable, de forts bien garnis d'artillerie moderne, mais n'ayant, en temps de paix, que des forces

très peu considérables chargées, pendant les premières heures au moins, de résister d'une manière efficace à un coup de main hardi suivant, presque immédiatement, la déclaration de guerre.

À 6 heures, l'escadre est signalée, et le fort Bertheaume puis, successivement, le Toulingnet et le Petit Gouin, tonnent au Sud.

L'escadre d'attaque est séparée en deux files, laissant entre elles le dangereux écueil de Mengaut. Voici le *Masséna*, l'*Amiral Tréhouart*, le *Jemmapes*, le *Dupuy-de-Lôme*, le *Surcouf*, le *Louvois*, le *Valmy*, le *Pothuau*, l'*Epervier*.

Tous marchent à la vitesse de douze nœuds et sont bientôt entourés de fumée.

Le thème indique que l'on ne doit pas tenir compte des ressources de la défense mobile ; torpilles, batteries de campagne, etc. On suppose la passe attaquée à l'improviste, le premier jour de la mobilisation et réduite à l'unique protection de ses batteries fixes et de sa garnison. Hors, sur trois cents soixante et quelques pièces disposées dans les divers ouvrages, soixante-deux seulement avaient pu être armées faute de servants, ce qui implique la nécessité absolue d'augmenter l'effectif ordinaire des forts.

D'autres enseignements découlent pour le repérage des tirs.

On craignait, en effet, que l'enveloppe de fumée, entourant les cuirassés marchant à toute vitesse, ne dérobat leur ligne de flottaison aux pointeurs des batteries hautes.

Mais cette ligne a été, pour chacun des bâtiments engagés, toujours perceptible et par suite vulnérable.

Puis la manœuvre de jour a été répétée la nuit.

À 9 heures, tous les projecteurs électriques de la passe sont allumés et fouillent l'entrée du goulet.

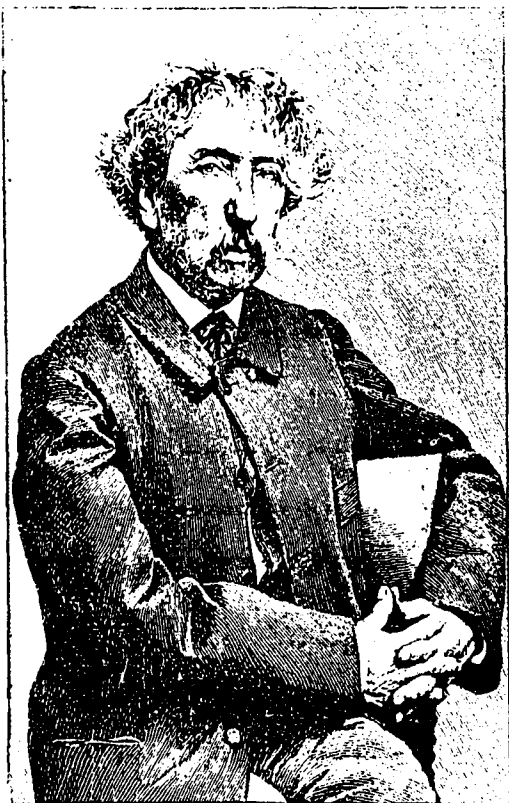
L'escadre, elle, s'avance silencieuse et tous les feux éteints ; mais ses projecteurs se mettent bientôt de la partie et c'est alors un aspect absolument féérique. L'escadre ne marche qu'à six nœuds et chaque navire se trouve ainsi forcé de rester plus longtemps dans le champ de tir des forts. Le lendemain, des tentatives partielles de débarquement avaient lieu dans la baie de Douardenez, et c'est cette partie pittoresque des manœuvres que nous représentons ci contre.

Le général Doods est dans un des retruits de la falaise, avec neuf pièces de canons et 250 hommes d'infanterie de marine.

Les réserves, prêtes à entrer en action, se cachent dans les valonnements, à proximité du littoral.

Les cuirassés ont, préalablement, balayé tous les abris visibles et supposés, les bois, les hameaux faisant face à la mer.

Puis les canots de débarquement sont descendus des bosses tandis qu'à terre tout semble immobile et abandonné.



CHARLES GARNIER
Architecte de l'Opéra de Paris

Les chaloupes à vapeur, remorquant les baleinières et les canots chargés de marins, se dirigent rapidement vers la grève où elles sont accueillies par la fusillade intense de l'infanterie et les salves d'artillerie de campagne qui prennent les canots en enfilade.

Enfin, les mathurins se mettent à l'eau et courent sur la plage prendre leurs positions de combat ; mais ils sont restés douze minutes sans pouvoir riposter, exposés au feu terrible des défenseurs qui, sans doute, aurait empêché aucune embarcation de descendre à terre.

La manœuvre a donc démontré que tout débarquement paraît devoir être empêché grâce aux seuls abris naturels, et la conclusion à tirer est, qu'il faut augmenter de 3,000 hommes la garnison de Brest pour rendre absolument impossible un débarquement aussi fortement appuyé qu'il soit.

* * *

Une rue de Pékin ! C'est par cette pittoresque échappée sur la vie d'un peuple encore bien peu connu, que nous rappellerons à nos lecteurs qu'il existe un immense empire dont la population égale celle de tous les États de l'Europe réunis et que, pourtant, ces mêmes États sont en train de se partager sous le prétexte d'y établir les fameuses "sphères d'influence" qui ont déjà joué le rôle que l'on sait dans la mise en morceaux du continent noir.

Mais le Chinois est essentiellement philosophe et, malgré sa finesse proverbiale, presque indifférent, au moins dans sa masse, au sort qui semble le menacer.

Après tout, le patriotisme, tel que le comprennent les nations modernes, est à peu près ignoré des fils du ciel et pour eux, se mouvoir sous la férule, quelquefois dure, de leurs conquérants Tartares ou sous celle du Russe, de l'Anglais, de l'Allemand ou du Français, semble devoir être d'une importance secondaire.

Qu'on laisse le Chinois cultiver paisiblement son champ ou faire son commerce, il n'en demande pas plus.

Il n'y a que les bons mandarins, titulaires d'un bouton quelconque, — cristal ou jade, — qui sont exposés à perdre beaucoup à un nouvel état de choses ; mais la cause de la civilisation y gagnera, — paraît-il, — et si cette considération a pu justifier l'immixtion, un peu brutale peut-être, des États-Unis dans le linge sale Espagnol, elle devra également justifier, en bonne logique, l'intrusion des puissances européennes dans les affaires de la Chine.

Souhaitons que tout cela s'accomplisse au mieux des intérêts communs des peuples.

* * *

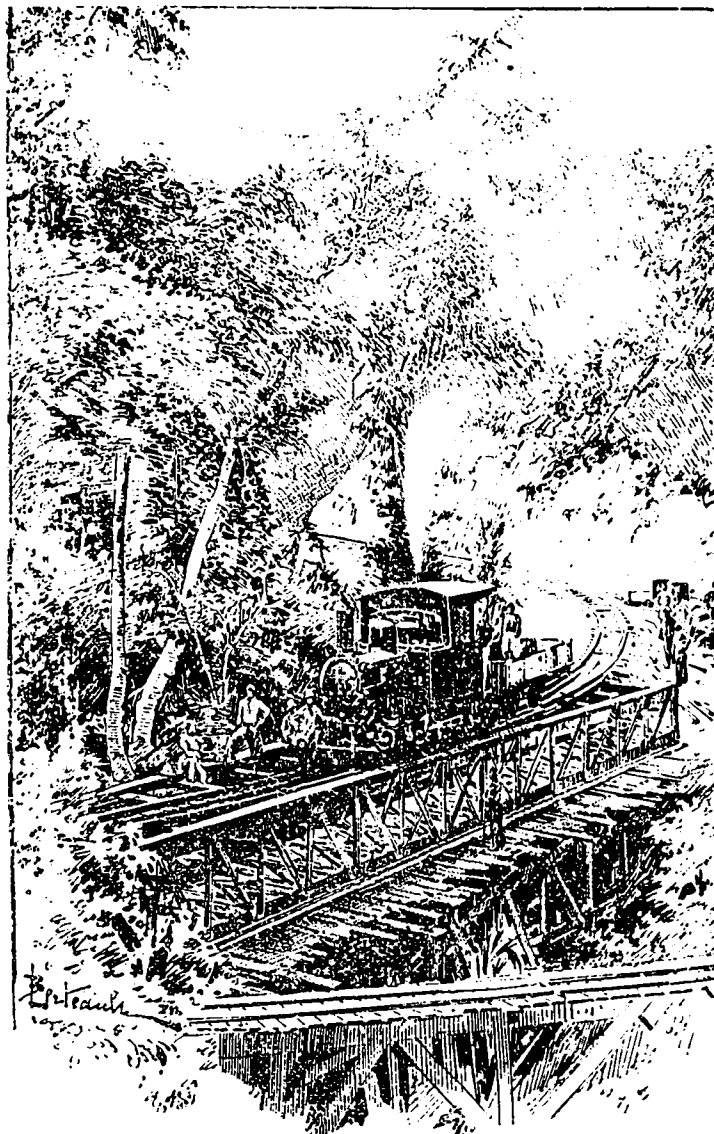
La réputation de Charles Garnier, le célèbre architecte du Grand Opéra de Paris, est certainement universelle et sa mort vient de faire éclore toute une gerbe d'anecdotes sur cette sympathique nature d'artiste doublé d'un très fin littérateur.

Charles Garnier était bien fils de ses œuvres car, né d'une modeste famille, à Paris, le 6 novembre 1825, il sortait néanmoins de l'École des Beaux-Arts, en 1848, avec ce prix de Rome tant envié, premier pas vers les hautes destinées artistiques.

En 1861, il remportait, de haute main, avec son magnifique projet, le premier prix du concours international pour l'érection du Grand Opéra et se consacrait à cette œuvre qu'il achevait en 1875.

La description de ce splendide monument, unique au monde, a été trop souvent faite pour qu'il y ait lieu de s'y livrer une fois de plus ; nous nous à dire que Charles Garnier signa encore ces bijoux d'architecture qui s'appellent : Le Théâtre de San-Carlo, le Casino de Monaco, l'Observatoire de Nice, l'Hôtel du Cercle de la Librairie, à Paris, l'Histoire de l'Habitation humaine à l'Exposition de 1889, etc., etc.

Toutes ces œuvres, marquées au coin de l'art le plus pur, n'enrichirent pas l'artiste qui, désintéressé au superlatif, ne considérait jamais, quand il avait à parfaire un travail, la question d'argent.



LE PONT EN COURBE DU RAVIN DU SOMMEIL, AU CONGO.

Il est donc mort relativement pauvre, dans ce modeste appartement du Boulevard St-Germain, dont tant de jeunes architectes connurent le chemin ; mais ce qu'il prisait avant tout, la considération artistique, il la posséda en plein.

Grand Officier de la Légion d'Honneur, membre de l'Académie des Beaux-Arts, inspecteur des monuments publics, Charles Garnier gravit tous les degrés de la gloire.

C'était un esprit primesautier, d'une exquise originalité et d'une bonne humeur entraînant ; il eut conquis une des premières places en littérature s'il y eut voulu y consacrer les ressources de sa nature nerveuse et vibrante, dont il a donné la note dans plusieurs publications estimées et dans une foule de pièces et poésies légères qui sont encore la joie des ateliers. C'était enfin mieux qu'un littérateur éminent, mieux qu'un incomparable artiste, c'était un brave et digne cœur que tous ceux qui eurent l'honneur de l'approcher ont bien vite aimé : amis auxquels sa disparition laissera un grand vide.

Que ces quelques lignes, hommage d'un de ceux qui l'ont connu intimement, soient un souvenir respectueux pour la femme et le fils qu'il laisse derrière lui ; une humble fleur jetée par un ami sur la tombe de ce grand cœur.

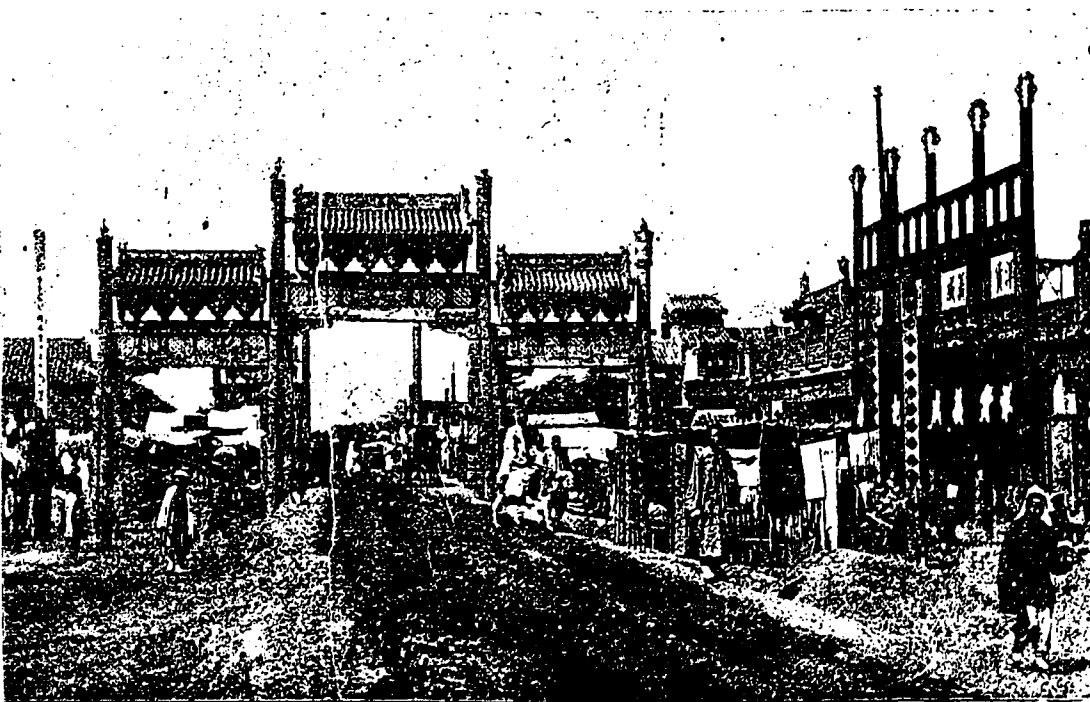
* * *

Nous avons déjà entretenu les lecteurs du SAMEDI de cet étonnant petit chemin de fer du Congo belge, remarquable surtout par les difficultés vraiment extraordinaires qui, à chaque pas, viennent embarrasser les ingénieurs, difficultés qui ont été aplanies avec une sagacité et une science technique peu communes.

C'est un des passages les plus difficiles, celui du ravin du Sommeil, que nous représentons ici ; il a été franchi par un pont d'acier en courbe, d'une seule travée, pont qui présente cette particularité d'être également une voie en rampe de 50 m. de rayon et de 28 millimètres de pente par mètre.

C'est une des grandes difficultés qu'il a été donné de vaner aux ingénieurs du chemin de fer du Congo Belge.

LOUIS PERRON.



UNE RUE DE PÉKIN.

... Elle aimait ses parents, c'en était encore la mode. — SAINT-SIMON.

LE VRAI MOYEN D'AVOIR DU BEAU TEMPS



Joseph. — Maman, j'avais demandé à ma tante Jorette de prier pour qu'il pleuve.
 La maman. — Et pourquoi donc, Joseph ?
 Joseph. — Parce que j'ai peur qu'il fasse mauvais et que j'ai toujours entendu dire à papa que tante Jorette n'a jamais obtenu ce qu'elle demandait.

LA-BAS

La-bas, c'est le royaume étrange où la corneue
 Du bonheur ne contient pas d'esclave broyé ;
 Le pays où d'aucun salutaire envoyé
 Les peuples fraternels n'attendent la venue.

C'est la cité de songe où la Vérité nue
 Raisonne au bord du puits où le Faux est noyé ;
 Le Thabor où brûlant les yeux du Foudroyé,
 La face du Seigneur éclate dans la nue.

La-bas, c'est le séjour magique où les esprits
 Délivres sont les uns par les autres compris,
 Sans même avoir besoin de remuer leurs ailes :

C'est le jardin d'argent où jamais les amants
 N'échangent de baisers, d'anneaux ou de serments ;
 La-bas, c'est la saison des roses éternelles !

LUCIEN BARDES.

PRISONS MODERNES

La mode semble être, de plus en plus, de donner aux condamnés le maximum de bonheur possible pendant les longs jours où la justice humaine les tient à l'ombre.

Silvio Pellico, de Sulucez, qui, dans son immortel livre "Mes prisons", nous a initiés à l'horreur du Spielberg ou des plombs de Venise, ne se reconnaîtrait certes pas dans les monuments gais et confortables que la philanthropie moderne consacre à ceux qui ont trouvé plus commode de se mettre en marge du code que de conquérir, par le travail, le pain de chaque jour.

La ville de Paris, qui vient de supprimer Mazas et La Roquette, ces deux prisons célèbres, n'a pas voulu rester en arrière du progrès.

Elle le devance même, s'il faut en croire le récit qu'un de mes bons amis, Anatole Grinchart, cambrioleur intermittent, philosophe à ses moments perdus, vient de consacrer à Fresnes, la prison modèle que chacun voudra habiter.

La lettre de mon fantaisiste ami débute ainsi :

" O bonheur !... j'ai quitté hier l'horrible Mazas et me suis fuit trans porter à Fresnes... Exquise demeure en vérité et sur laquelle je ne saurais trop appeler l'attention de mes confrères.

D'abord le matin, après une nuit calme, passé dans un excellent lit, je m'éveille et, pressant sur le bouton électrique, je sonne pour mon repas du matin. Café au lait, beurre frais, pain mollet, quelques brioches ; voilà le menu.

Comme on m'a, en même temps, apporté les journaux, je lis quelque peu, puis allumant ma pipe, je m'en vais flâner un brin sous les tilleuls en attendant l'heure de l'apéritif.

Onze heures ! Je remonte chez moi et sonne pour l'absintho ; le directeur,

qui avait entendu parler de moi dans le monde, accompagne le garçon et me fait l'honneur de trinquer avec moi. On cause de choses et d'autres ; de politique, de littérature, etc., jusqu'à ce que, les aiguilles indiquant midi, je songe à mon déjeuner.

Le menu du jour est affiché sur le mur de ma chambre.

Comme hors-d'œuvres : Radis et beurre... Bon, je les adore, les radis roses... Après... côtelette d'agneau jardinière... Parfait ! Ensuite... Pâté de perdreaux... omelette au sucre... Roquefort et pêches de Montreuil... Ça va bien. Le café avec kirch un puros.

Et comme vins... Ma foi, je vois sur la carte du bon Coulanges la Vineuse, j'adore ce petit cru là, moi ! Et je déjeune comme un prince. Je dîne de même et tous les jours je bénis mes juges qui m'en ont donné pour six mois. Quand je pense que si j'avais été acquitté, je serais en train de turbiner à mort pour gagner ma pauvre vie !

Toute la journée j'ai pensé à ma vieille mère... pauvre sainte femme pour laquelle la vie est si dure ! Je lui ai écrit bien vite de commettre quelque vol afin de venir me retrouver ici... il ne me manquera plus rien quand nous serons en famille.

Hier, le directeur, avec lequel je suis décidément très bien et qui vient me chercher chaque après-midi pour faire trente points au billard, m'a offert une boîte de havanes. C'est un digne homme et pas fier pour un sou.

J'ai fait, parmi les pensionnaires, d'agréables connaissances avec lesquelles je joue au loto, à la manille... il n'y a que le bonneteau qui soit interdit.

Hélas, trois fois hélas, tout à un terme

BIEN NATUREL

Et les plus belles choses
 Ont le pire destin.

Mon bonheur finit demain,
 mes six mois ont filé comme
 un caissier sur l'Amérique.

Le directeur, très ému m'a
 dit adieu !

— Non... non... lui ais-je
 répondu. Au revoir... je vais
 vite me faire repincer pour
 revenir vous voir... On ne
 peut se quitter ainsi !"

ANATOLE GRINCHARD.

Pour copie conforme :

PARISIEN.

LA RAISON

La dame. — Il me semble
 que cette pinte de lait est
 bien petite.

Le laitier. — Je n'ai que des
 vaches de petite taille.

PROMENADE FORCÉE

Rouleau. — Ce matin, j'avais
 déjà fait dix milles à pied
 avant de déjeuner.

Bouleau. — Comment as-tu
 fait ton compte ?

Rouleau. — Le bébé a été
 pris de coliques juste après
 minuit.



Le gérant du musée. — Voyons, Lagrandeur,
 tu demandes toujours à ce que ton salaire soit
 augmenté. Est-ce qu'il n'est pas suffisant pour
 te permettre de vivre largement ?
 Lagrandeur. — Non ! sûrement. Vous ne
 voyez donc pas que je suis toujours à court ?

Samedi, 10 septembre 1898.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI" (1)

Une Erreur Judiciaire

Roman Militaire Inédit

V
La Catastrophe

(Suite)

—Voilà trois jours que j'essaye en vain de rentrer chez moi. Heureusement qu'aujourd'hui les agents se sont relâchés de leur surveillance.

Il resta pendant quelques minutes immobile, alluma une cigarette, la fuma jusqu'au bout, couché, comme s'il se reposait de quelque fatigue physique ou morale. Puis, quand il eut fini :

—Allons, je n'ai pas de temps à perdre. Brûlons tous les papiers compromettants, avant que les gens de police ne viennent mettre le nez dans mes affaires.

Et minutieusement, il visita un à un les tiroirs, jetant dans la cheminée des poignées de lettres, et aussitôt y mettant le feu.

Cela dura deux heures.

—A présent, partons !

Et comme il allait sortir, son regard tomba, machinal et indifférent, sur deux photographies dans un joli cadre, placées sur un coin de son bureau.

Déjà il avait fait quelques pas vers la porte. Il s'y tint, arrêté, retourna vers les visages souriants qui l'attiraient. Il y avait la jolie tête d'un enfant tout petit : Gérard, son fils, lorsqu'il n'avait que cinq ans — et l'autre lui redonnait, dans sa troublante jeunesse pleine d'aspirations et pleine de rêves, Marguerite, à dix-huit ans, lorsqu'il l'avait connue, là-bas, dans la verte campagne normande, au bord de la Seine.

Pendant une seconde, il y eut sur son visage une expression de regret, d'incertitude, de repentir, peut-être. Au lieu de sortir, il restait là, debout, hésitant. Et il passa la main sur son front creusé d'un ride soucieuse.

—C'est ma faute, j'avais le bonheur auprès de moi. Je n'en ai pas voulu.

Mais ce mouvement ne pouvait avoir une bien longue durée. Son cœur était desséché depuis trop longtemps, et le plus froid scepticisme, la plus égoïste indifférence avaient remplacé en lui toute tendresse.

Il eut un haussement d'épaules plein de mépris et sortit. Comme dans sa chambre particulière, il avait encore quelques papiers, des dossiers, et qu'il avait sans doute, à la veille d'une catastrophe, intérêt à détruire tous les vestiges des expédients, opérations véreuses disons le mot : escroqueries même, auxquels il avait eu recours pour vivre pendant ces derniers temps, il lui fallut traverser l'appartement et passer près du petit salon où se tenait volontiers Marguerite.

Il se doutait bien que sa femme était là ; mais il ne voulait point la revoir. Il craignait ses reproches, ses larmes. Et quand bien même elle n'eût point parlé, ce qu'il redoutait le plus, c'eût été son silence plein de sous-entendus désespérés.

Puis Gérard pouvait être auprès de Mme de Savenay.

Il se sentait trop coupable envers ces deux créatures destinées à porter le poids de fautes qu'elles n'avaient pas commises : injustice fatale, irrémédiable, qui devait broyer ces deux vies.

Sachant cela, il ne voulait revoir ni la mère ni le fils.

Déjà il avait traversé le grand salon, atteignait la porte qui ouvrait sur sa chambre, lorsqu'un bruit de voix l'arrêta.

Marguerite, en effet, n'était point seule, mais ce n'était pas Gérard qui se trouvait avec elle.

Il revint sur ses pas. La porte du petit salon était entr'ouverte. Les voix étaient distinctes. La portière retombée empêchait qu'on pût apercevoir M. de Savenay. Sans réfléchir, sans se demander pourquoi, Georges écarta doucement la portière, se glissa entre la tenture et la porte. Et là, retenant son souffle, il écouta.

VI

Le Sauveur

Mme de Savenay, après avoir congédié le mystérieux Mascaret, était rentrée chez elle.

Dans la crise qui la menaçait depuis longtemps, elle n'avait de goût à rien, ne travaillant plus, ne cherchant plus à s'occuper, elle jadis si active et si courageuse.

Elle ne sortait pas non plus, car, partout où elle se présentait, elle était sûre de rencontrer des visages curieux qui l'interrogeaient, des gens comptissant à sa peine, ou qui cachaient aussi parfois, derrière leur pitié empruntée, la joie mauvaise de voir une rivale perdue.

Depuis les menaces de la catastrophe prévue, ses journées s'écoulaient dans la rêverie ou dans les larmes, dans une attente éternelle, angoissée, malade, du coup final que chaque heure qui sonnait pouvait amener.

Et chaque fois que Josette entra, elle surprenait sa maîtresse, assise auprès d'une fenêtre, les yeux fermés, la tête penchée sur la poitrine, les mains jointes sur les genoux, semblant dormir.

Ce fut ainsi qu'elle la surprit encore, en ce jour-là, quelques minutes après le départ de Mascaret.

—Madame ! madame ! dit la femme de chambre en s'approchant. Marguerite tressaillit, ouvrit les yeux, et leva la tête.

—Qu'est-ce encore, Josette, et que me voulez-vous ?

Josette tendit une carte à sa maîtresse. Marguerite y jeta un coup d'œil, se leva brusquement et devint très pâle.

—Maximo de Vandières !

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

Puis, reprenant quelque sang-froid :

—Que lui avez-vous répondu ?

—Que madame ne recevait personne... que madame était souffrante...

—Et il est parti ?

—Oh ! non, madame. Il a insisté, avec énergie. Il paraissait très ému. Il avait presque des larmes dans les yeux lorsque je lui eus dit que sûrement madame ne ferait pas plus d'exception pour lui qu'elle n'en faisait pour les autres.

—Alors ?

—Alors, quand j'ai vu que cela lui causait tant de peine, j'ai pris sur moi de venir avertir madame.

—Et il attend au salon ?

—Oui, madame.

Marguerite resta quelques instants sans répondre. Ses yeux ne quittaient point cette carte et ses lèvres relâchaient sans cesse ce nom tout bas, comme s'il eût parlé éloquemment à son cœur.

—Maxime ! Maxime ! Après tant d'années ! Pourquoi ? Que vient-il faire ? Que me veut-il ?

Josette, timidement, se hasarda à dire :

—Madame est malheureuse... Peut-être que monsieur de Vandières aura un bon conseil à donner à madame...

—Oui, peut-être.

Marguerite soupira, et infiniment troublée, les yeux lumineux et comme baignés de tendresse, elle dit très bas, les deux mains sur son cœur :

—Qu'il entre !

Un homme d'une quarantaine d'années entra, portant l'uniforme des chasseurs à cheval avec les cinq galons de lieutenant-colonel. Grand, robuste, les yeux vifs, la moustache brune, le front intelligent et énergique, un beau soldat, crâne et doux. Quelques cheveux gris aux tempes, seuls, trahissaient l'âge.

Josette s'éloigna.

Maxime et Marguerite, oppressés, le cœur bouleversé, la gorge étroite, tant leur émotion était forte, restèrent silencieux, les yeux baissés. D'un geste, toujours sans parler, elle lui indiqua un fauteuil. Et d'une voix sourde, brisée :

—Je vous demande pardon, madame, d'être venu. Mais le temps presse. La situation est grave. Je ne pouvais hésiter plus longtemps. Veuillez m'écouter sans m'interrompre. Je n'ai rien oublié du passé... Dites-moi seulement si pour vous, de votre côté, ce passé est toujours présent à votre esprit...

Elle dit, faiblement :

—Toujours !

Une contraction du noble visage de M. de Vandières trahit l'émotion extraordinaire que ce simple mot avait jeté dans son âme.

—Dès lors, vous comprenez quels sont les motifs qui m'ont fait agir et je suis sûr que, quel que soit l'accueil que vous allez faire à ma proposition, vous ne vous tromperez pas sur les hautes raisons qui me l'ont inspirée.

—Parlez !

—Bien que j'aie cessé de vous voir, bien que j'en aie évité toutes les occasions, cependant j'ai constamment vécu avec vous. Rien de votre vie ne m'était inconnu. Je n'ai le droit ni d'accuser, ni de juger. Du moins, j'ai celui de vous dire que j'ai deviné depuis longtemps vos larmes. Mais ce n'est point de votre abandon que je suis venu vous entretenir. Il vous suffit de savoir que ceux qui vous aiment vous plaigant. Vous êtes aujourd'hui plus directement menacée, dans votre honneur, dans l'honneur de votre fils. Le savez-vous ?

—Hélas !

—Vous le savez. Je n'ai donc aucun détail à vous donner. Je ne crois pas qu'il puisse se trouver un moyen de sauver monsieur de Savenay. Et vous, madame, quelle est votre conviction ?

—Je crois que l'abîme est ouvert... et j'ai la sensation de tomber dans l'infini, dans les ténèbres, dans l'horreur.

M. de Vandières fut bouleversé par ce cri de la pauvre femme.

—Je ne connais pas, d'une façon précise, la situation des affaires de votre mari. Quelle somme faudrait-il pour le sauver, je l'ignore. Du reste, ce qu'il faut, ce n'est point relever la maison, c'est protéger l'honneur. Si peu renseigné que je sois, j'estime pourtant qu'un million suffirait pour dé-intéresser un certain nombre de créanciers, ceux-là qui ont le plus à se plaindre, les victimes d'abus de confiance ou d'escroqueries... les autres prendront patience, en attendant que votre main ferme dirige cette maison, la redresse, la remette à flot. Le voulez-vous ?

—Si je le veux ! vous me faites entrevoir le salut, et ce m'est une souffrance nouvelle. Vous parlez d'un million... où le trouver ? quelle âme assez désintéressée, assez généreuse...

—N'achevez pas, madame. Ce que je fais est bien simple.

—Vous... Maxime... c'est vous ?

—Ne l'aviez-vous donc pas deviné ? Je suis très riche, et comme je suis soldat, ma fortune m'est inutile. Je vous en donne une part. Quel de plus naturel ?

Elle murmura :

—Non, je ne puis pas... je ne puis pas !

—Et pourquoi ? Parce que je vous aime ? Parce que vous... vous m'aimez ?

—Oui, à cause de cela !

—Vous sentiriez-vous donc amoindrie vis-à-vis de vous-même, et pensez-vous que mon respect en diminuerait ? D'où vient ce scrupule ? Qu'avez-vous à vous reprocher, Marguerite ? Le sacrifice de votre amour et de vos premiers rêves n'a-t-il pas été complet, jadis ? Et moi-même n'ai-je pas montré la soumission la plus absolue à la volonté de votre père ? Depuis, que s'est-il passé ? Je ne vous revis plus ? Vous êtes devenue une étrangère pour moi ! Marguerite, vous n'avez pas le droit de refuser le salut que je vous apporte... pour vous, pour votre mari, pour votre enfant.

Elle réfléchit, se taisant, les yeux fermés, comme pour mieux se concentrer en son âme ; puis, tout à coup, elle se leva et, noblement, chastement, elle tendit ses deux mains à M. de Vandières.

—C'est vrai, dit-elle. Refuser serait vous faire injure. Ce serait offenser l'amour que vous avez pour moi... celui que je garde pour vous et qui a été la joie secrète de ma vie de souffrance et d'abandon. Je sais qu'il n'y a pas d'homme plus loyal que vous, mon ami. Je sais que vous avez agi dans la probité et la franchise de votre cœur, sans arrière-pensée. J'accepte, ainsi que vous offrez... parce que je n'ai pas à rougir de votre générosité, parce que plus tard, si elle est connue de mon mari et de mon fils, je n'aurai pas non plus à m'en disculper devant eux.

—Vous me rendez bien heureux, Marguerite.

—Et moi, Maxime, dit-elle très bas, je suis fière de vous aimer.

—Je savais que vous accepteriez. J'avais pris depuis quelques jours toutes les mesures nécessaires à la réalisation de cette somme. Il me suffit, en ce moment, de quelques heures pour la réunir. Dans le courant de l'après-midi, un homme de confiance vous l'apportera de la part de mon banquier, M. Fonberlot. Comme je veux qu'il ne reste aucune trace de cette somme et qu'il est inutile que l'on devine d'où elle vient, elle sera réalisée en billets de banque. Vous pourrez dès demain vous entendre avec les bureaux de la maison pour en organiser l'emploi immédiat, au mieux des intérêts de votre mari.

—Oh ! Maxime ! dit-elle, comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance ?

—Il ne peut être question de reconnaissance, Marguerite. Rien de plus naturel, de plus simple, je le répète.

Elle lui tendit les mains. Il les lui prit et les serra doucement, avec un sourire plein de tendresse.

Toute fatigue semblait dissipée chez Marguerite. Ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Ses lèvres étaient rouges, le visage rosé sous le brun chaud de la peau veloutée. Elle était aussi belle, certes, plus belle peut-être que lorsqu'elle l'implorait, à genoux et mains jointes, bien des années auparavant, dans le parc de la Maison-Blanche.

Pendant que, sur le point de se quitter, ils se regardaient ainsi, une dernière fois, ils tressaillirent. Il leur sembla à tous deux qu'un bruit venait de se produire derrière la porte d'entrée qui s'ouvrait sur le grand salon. C'avait été comme le froissement de la lourde étoffe de tenture, puis une sorte de rire silencieux, de soupir ironique plutôt.

—Marguerite, on nous écoutait... dit l'officier.

Elle se précipita vers la porte, souleva la tenture. Il n'y avait là personne. Personne non plus dans le salon.

—Non, dit-elle, nous nous sommes trompés. Puis qu'importe !

—C'est vrai ! Que nous importe !

Ils se séparèrent. Quand M. de Vandières fut parti, Marguerite murmura :

—Oh ! mon Dieu, soyez béni, vous qui avez fait ce miracle de sauver l'honneur de mon enfant !

Et soulevant un coin des rideaux, elle regarda vers la rue Daunou et le coin de l'avenue de l'Opéra, pour y apercevoir une dernière fois l'homme qui, depuis si longtemps, avait emporté son cœur.

M. Savenay venait de rentrer dans son cabinet. Il avait l'air fiévreux et une sorte de contentement se lisait sur sa physionomie.

—Un million ! murmurait-il. Mais ce serait le salut !

A ce moment on entendit un grand bruit de voix qui venaient du premier étage où étaient les bureaux de la Banque. C'étaient des cris, des réclamations.

—Notre argent !

—Nous voulons voir M. de Savenay.

—C'est un fripon. Il nous faut notre argent.

Les bruits continuèrent. Un garçon entra :

—Qu'est-ce donc ? fit Savenay avec insolence.

—Ah ! dame, monsieur, fit le garçon, c'est les réclamations de chaque jour ! et toujours les mêmes personnes ; les plus furieux sont monsieur de Kérunion, vous savez... et le serrurier...

—Jordanet ?

—Oui, Jordanet.

—Fais-leur prendre patience. Trouve un prétexte, pour les renvoyer.

—Ah ! monsieur, je suis au bout de mon rouleau. Et des prétextes, j'en ai tant usé, que je n'en ai plus.

Le garçon sortit. Il revint presque aussitôt, avec une carte de visite. Savenay la prit et lut :

—“ Fonberlot ”... Introduis-le ici à l'abri des braillards.

Savenay, à bout de ressources, s'était adressé la veille à la banque Fonberlot pour en obtenir quelques fonds.

C'était une démarche extrême qu'il avait tentée. Et M. Fonberlot, le banquier, lui envoyait son fils, un jeune gommeux, naïf, très fier de son énorme fortune et très lancé dans le monde où l'on s'amuse.

Il entra, suivi d'un domestique qui ne le quittait jamais, mis comme lui, aussi raide et aussi gourmé que lui, l'œil à dix pas, la tête en bois, typo anglais canaille. Surpris, M. de Savenay demanda :

—Quel est cet homme ?

Fonberlot répondit, du bout des lèvres, d'un air fatigué :

—Mon domestique... Rien de caché pour lui... Homme de confiance... Très rose... N'est-ce pas, Tournillon ? Cavalier d'élite aussi, comme moi... .

—Grâce à l'éducation que monsieur m'a fait donner, daigna dire Tournillon, raide, sans tourner les yeux.

—Oui, grâce à moi... Tournillon, comment doit être un bon cheval ?... .

Tournillon récita comme une leçon :

—Tête bien carrée, de la branche, de la taille, bien établi sur sa base, bon dessus, bon dessous, pas trop près de terre, pas trop d'air sous le ventre non plus... .

—Assez !

Et à M. de Savenay qui réprimait mal un sourire.

—Connait son affaire, hein ?

—Oui, oui, cela doit faire un valet de chambre modèle.

—Moins bon cavalier que monsieur, dit Tournillon, désignant son maître ! Oh ! monsieur, pour lui, le cheval, plus de secret... . Tutoyer tous les jockeys, appeler les chevaux par leur nom quand ils passent au galop d'essai... monter en course... recevoir dépêches sportives des quatre coins du monde... attraper des calottes monstres... .

—Assez, Tournillon.

—Cavalier fini, monsieur ! serons vite sous-offs, tous les deux, quand nous ferons nos trois ans.

Savenay demanda avec quelque inquiétude :

—Monsieur de Fonberlot, vous m'apportez la réponse de votre père ?

—Oui et non. Tournillon, la réponse de monsieur mon père ?

—Le père de monsieur le baron s'en réfère à l'avis de monsieur le baron.

—Vous aviez demandé un million à mon père ?

—Oui, cela me suffirait. Vous connaissez mes affaires. Vous savez que rien ne serait perdu si j'avais votre aide. Avec un million, je fais face à tous les dangers immédiats, je gagne du temps, c'est le salut.

—Entre nous, ne serait-ce pas reculer pour mieux sauter ?

—Mais non, mais non, ma dernière affaire des tramways du Levant sera excellente.

—Elle n'est pas même lancée.

—J'en ai d'autres. Je ne suis jamais à court. Votre père est très riche. J'ai fait avec lui de nombreuses et importantes affaires. Vous n'allez pas me refuser, puisque cela dépend de vous.

—Mauvais bruits sur votre compte... Tournillon, les bruits ?

—Police prévenue, dit Tournillon d'une voix aiguë, perquisition prochaine... vilains mots en Bourse... abus de confiance, escroqueries... .

Alors Savenay devint plus humble :

—Si un million vous effraye, la moitié peut-être suffirait... .

—Dépend pas de moi.

—Vous n'avez pas dit votre dernier mot. Laissez-moi espérer... .

—Ah ! si cela dépendait de moi !

Et il ajouta, en pironnant, à l'oreille de Tournillon :

—Si ça dépendait de moi, il n'aurait pas cinquante centimes.

Tournillon aurait voulu pouffer de rire. Il se retint.

—Essayez auprès de votre père... téléphonez... le temps presse... .

—Je le veux bien... oui, pour vous... c'est bien pour vous... .

Tournillon, la communication avec la Banque... .

Tournillon se précipita vers le téléphone, et après avoir sonné, et reçu la réponse de sonnerie, se colla les récepteurs aux oreilles :

—Allô ! allô ! rue de Richelieu, 201, Fonberlot.

Par le plus grand des hasards la communication lui fut donnée tout de suite, Fonberlot parla avec son père. Le banquier refusa énergiquement.

—C'est bien, dit Savenay... n'insistez pas... Dites-moi seule-

ment... n'avez-vous point parmi vos clients monsieur de Vandières ?

—Un de nos plus riches clients... oui... .

—Il a un fort crédit chez vous ?

—Il a, je crois, un dépôt de plus d'un million à la Banque.

—Ne savez-vous pas s'il ne vous a point prié de lui réaliser à bref délai ce million ?

—C'est très vrai. Nous avons reçu des ordres... mais nous ignorons quelle destination prendra cette somme.

—Et vous êtes prêts à la lui verser ?

—Quand il le voudra.

Et le chapeau à la main, prêt à sortir, Fonberlot demanda :

—Mais dans quel but me faites-vous ces questions ?

M. de Savenay évita de répondre.

Les deux hommes, sans rancune, se serrèrent la main. Et Fonberlot sortit, suivi de Tournillon, raide et droit.

Savenay resta pensif, puis tout à coup murmura :

—Serait-ce sérieux et verrai-je bientôt ce million entre mes mains ?

On frappa à la porte du cabinet de travail. Savenay y était si absorbé qu'il n'entendit pas.

La porte s'ouvrit, et un vieux paysan parut, vêtu d'une blouse et coiffé d'un chapeau mou. Il resta sur le seuil, un peu embarrassé.

—Pardon, excuses ! Je peux-t-y entrer, sauf votre respect ?

—Ah ! c'est vous père Lemayeur... vous venez régler vos fermages ?

—Oui... oui et non... monsieur de Savenay. Depuis plus de trente ans, je suis votre fermier... vous n'avez guère eu d'égard à ça... vous m'avez fait assez de misères tous ces temps-ci. Les huissiers savaient le chemin de notre ferme et pouvaient y venir les yeux bandés... et des mille et des mille francs de frais... et les saisies de récoltes et de bestiaux et l'aliénage de tout : vaches moutons, chevaux, fourrages, mobilier... .

—Vous venez régler... Lemayeur ?

—Oui et non.

—Si oui, versez... voici votre compte... si non, qu'est-ce que vous avez à me dire, mon ami ?

—J'ai à vous dire que je vous dois trois fermages. Ça fait douze mille francs : avec les frais, c'est tout près de quinze. Ah ! vous n'avez pas été tendre... et pourtant les années sont rudes... le pauvre laboureur n'y retrouve pas sa peine... Alors j'ai emprunté à des usuriers... à des vampires... et j'ai la somme... là... dans mon sac... .

—Je suis moi-même dans une situation très critique, votre ferme est hypothéquée. Ces quinze mille francs ne me sont pas destinés. Payez, Lemayeur ! Il le faut, mon ami.

—Qu'est-ce que ça vous fera, quinze mille francs ? Quinze grains de blé ne remplacent pas toute une moisson grêlée. Laissez-moi mes sous et je bénirai votre mémoire.

—Voyons, père Lemayeur, il faut en finir.

—Ah ! malheur de malheur !

Il tira avec lenteur un sac de cuir, y plongea la main en tremblant pour en retirer de l'or et des billets de banque. Et il grognait, avec un regard en dessous :

—Un argent qui m'a tant coûté ! Et qui ne vous rapportera rien. Du bon or et de beaux billets ! ah ! malheur ! C'est pas ça qui vous tirera de peine, allez.

Il se mit à pleurnicher.

—Comptez plus vite, Lemayeur, disait le banquier.

—Excusez ça me colle aux doigts ! Je pourrai pas en dire autant des millions que vous avez plumés à vos gogos.

—Insolent !

—Tenez, prenez ! Comptez à votre tour et donnez-moi quittance.

Savenay prit sans compter. Au même moment, Marguerite entra. Lemayeur se mit à pleurer plus fort.

—A ! madame, votre mari me dépoille, dit-il.

—Je ne puis que vous plaindre, dit Mme de Savenay avec bonté. Vous savez que je vous ai toujours aidé, autant que j'ai pu.

Le vieux paysan haussa les épaules. Ses yeux exprimaient presque de la colère.

—Oui, vous nous avez aidés... je le sais bien... vous avez fait donner de l'éducation à mon fils René... vous nous avez fait l'honneur d'être sa marraine... vous l'avez fait entrer à Saint-Cyr, avec monsieur Gérard, votre fils. Ça lui a donné des goûts d'ambition... sa place, voyez-vous, madame, sans vous le reprocher, c'était derrière un charrier bien plus que devant des soldats. Enfin, ça fait plaisir à la femme et comme ça ne m'a rien coûté, moi, je ne vous en veux pas !

Savenay lui remit sa quittance. Il la prit, bourru :

—Lemayeur, dit Marguerite, c'est le jour de sortie de l'École et René viendra sans doute ici avec Gérard... voulez-vous l'embrasser ?

—Oui, oui, avec bonjour.

Il s'essuya les yeux, avec un regard jeté autour de lui.

Ça ne se commande point. C'est des sentiments de la nature.

—À sept heures, pour lors !

Il sortit avec un mauvais sourire. Il se disait :

—C'est le désarroi complet dans cette maison. J'ai peut-être eu tort de lâcher si vite mon pauvre argent !

Lorsque Marguerite et le baron de Savenay furent seuls, celui-ci s'approcha de sa femme, et brusquement :

—Marguerite, j'ai surpris tout à l'heure l'entretien que vous avez eu avec un officier que j'ai rencontré à plusieurs reprises dans le monde, le lieutenant colonel de Vandières.

Marguerite ne parut point troublée.

—J'en suis heureuse, monsieur... Dès lors, vous n'ignorez pas que monsieur de Vandières est venu ici pour vous sauver ?

—Oh ! je pense que s'il n'y avait que moi en jeu, il se soucierait fort peu de m'être agréable. Mais il y a vous... et, entre vous, de charmants souvenirs, ma foi, et que j'avais toujours ignorés.

—Georges, rien de vous ne peut atteindre mon honneur et me faire soupçonner. Et de vous non plus aucune insulte ne peut souiller l'homme loyal et bon, au cœur élevé, que vous voudriez outrager peut-être.

—Vous en jugez en femme. Permettez-moi d'en juger comme votre mari.

—Mon mari ! Croyez-vous donc que j'ignore votre vie... et que je ne sache pas non plus que nous sommes perdus... que vous êtes ruiné... et que le baignon vous attend, si je le veux !

—Si vous le voulez !

—Je n'ai qu'à refuser le million qui va venir. Que ferez-vous ? La police vous cherche. Le déshonneur est à votre porte. Eh bien, parlez ! Dois-je accepter ou refuser ? Si vous avez entendu notre conversation, vous savez que vous n'avez le droit de m'adresser aucun reproche, et que moi, je puis vous regarder sans baisser les yeux. J'ai aimé avant de vous connaître. J'ai obéi à mon père en vous épousant. Pendant les premières années de notre union, vous vous êtes montré si attentif et si doux que je vous donnai mon amitié. Je ne pouvais pas plus. Mais qui sait si vous ne seriez point parvenu jusqu'à mon cœur ? Vous ne l'avez pas voulu ! Je ne vous ai jamais adressé aucun reproche. Je ne commencerai pas aujourd'hui. Je vous méprise. Je ne vous hais point. Mais ce que je ne tolérerai jamais, jamais, c'est que vous soupçonniez mon honneur et ma franchise. Je le jure sur mon enfant, auquel, en me voyant abandonnée de vous, j'ai consacré toutes les heures de ma vie, j'ai accepté loyalement d'être votre femme. Et j'ai été votre femme, toujours, loyalement. Vous, qu'avez-vous fait de moi ?

Il ne répondit pas. Il se mit à se promener de long en large, les mains dans les poches et le sourcil froncé. Parfois il s'arrêtait devant Marguerite et paraissait vouloir lui parler, puis il reprenait sa promenade nerveuse et restait silencieux.

—Soit, dit-il ; aussi bien, j'aurais mauvaise grâce à vous adresser des reproches. Faisons mieux. Parlons affaires et parlons raison. Monsieur de Vandières vous a promis un million. Cela est très généreux et je ne suis pas loin de croire que cette somme suffira pour nous tirer d'ennui, au moins provisoirement. Or, gagner du temps, c'est voir tous les jours augmenter ses chances de salut. Vous êtes maîtresse de distribuer cet argent comme vous l'entendrez. Toutefois, vous êtes peu au courant de mes affaires. Il est utile que les sommes à prélever aillent aux plus pressés. N'ayant plus votre confiance, je ne vous demande pas de vouloir bien me laisser ce soin. Je comprends vos craintes et vos scrupules. Mais il reste, dans mes bureaux, des employés qui n'ont pas lâché pied avec la mauvaise fortune et qui vous aideront de leurs conseils : Mascaret entre autres. Adressez-vous à lui.

—Merci, dit-elle froidement.

—Je crois, en outre, qu'il ne vous serait pas possible de vous passer de mon concours. J'aurai des indications précieuses à vous donner, c'est moi le premier intéressé en tout ceci. Vous me permettrez donc de me présenter devant vous dans le courant de la journée. Je devine, surtout après les confidences que j'ai surprises, que ma présence vous est pénible. Je me tiendrai dans mon cabinet à vos ordres. Mascaret nous servira d'intermédiaire.

Marguerite soupira. Il y avait, depuis quelques instants, sur son beau visage, un air de profonde tristesse.

—Georges, dit-elle, il est possible que notre vie commune soit finie ? Quels que soient vos torts, Georges, je suis prête au pardon, car je suis bien obligée de me rappeler que nous avons un fils et que sur lui retomberont les discordes. Georges, vous êtes un grand coupable, coupable envers moi, mais je ne me plains plus depuis longtemps, coupable surtout envers cet enfant. Vous n'avez pas hésité dans vos débordements et je sais que vous avez tout oublié, tout, jusqu'à votre honneur. Vous avez commis des actes condamnables et qui vous conduiraient en cour d'assises si les victimes de vos escroqueries avaient quelque rancune contre vous.

M. de Savenay ne répondait pas. Ses lèvres étaient crispées.

Marguerite reprit, après un silence :

—Oui, Georges, je pardonnerais tout encore si vous vouliez vous

repentir, reprendre pour notre fils une vie d'honnête homme, racheter le passé, en un mot. Et ce qui m'attriste, ce qui m'épouvante, voyez-vous, c'est qu'il me semble que vous êtes roulé si bas que rien ne vous relèvera plus. Pour avoir commis tant de fautes, tant de crimes, il faut que vous n'ayez plus ni probité, ni souci du monde, ni amour paternel. J'ai peur que, sauvé demain, vous ne continuiez votre existence de désordres, et que la pensée de votre pauvre Gérard ne vous retienne pas plus, dans les jours qui vont suivre, qu'elle ne vous a retenu autrefois.

—Vous avez tort, Marguerite, tout peut se réparer.

—Le voulez-vous ? Tenez, depuis que vous êtes ici, je cherche vainement quelque attendrissement dans vos yeux, quelque émotion dans vos paroles. Je ne rencontre que sécheresse, indifférence. Votre cœur est mort... pour nous, du moins, Georges ! Georges ! dit-elle avec exaltation, souvenez-vous de ce que je vais vous dire : je défendrai l'honneur de votre nom, l'honneur de mon fils, jusqu'à la dernière minute... contre tous... contre vous-même. Je ne veux pas qu'un jour sur votre fils retombe la honte de son père, et pour cela j'empêcherai cette honte.

—Vous avez donc des moyens mystérieux de nous tirer de ce mauvais pas ? fit-il avec ironie ?

—J'en ai un !

—Le connaîtrai-je ?

—Oui, je vais vous dire.

Elle se rapprocha, les yeux pleins de flammes, lui saisit la main brusquement et, après un silence farouche :

—Je te tuerais !

Il se mit à rire, insultant, et se dégagea :

—Remplacer la honte de l'escroc et du banqueroutier par celle de l'assassin, voilà un singulier moyen de sauver l'honneur, dit-il.

—Oh ! dans la situation désespérée de votre maison, Georges, ne croyez-vous pas que, vous sachant mort, personne ne songerait à un meurtre, et que tout le monde croirait au suicide ?

Il tressaillit et une légère pâleur couvrit son front.

—Ah ! dit-il, je vois que ce n'est pas une menace en l'air et que vous y avez bien réfléchi !

Elle ne répondit pas, mais ses yeux le poursuivaient d'un regard insoutenable. Après quelques instants, il reprit, plus calme.

—Je vous promets de racheter le passé. Est-ce tout ce que vous voulez ?

—Oui, hélas ! Si vous aimiez votre fils cela serait moins un devoir qu'une joie, une grande joie pour vous !

Il la laissa. Il sortit, passant par les bureaux.

Elle s'affaissa dans son fauteuil, accablée, découragée par cette scène. Rien n'avait vibré chez cet homme. Rien n'existait plus dans son cœur. Tout y était desséché. Elle ne croyait même plus à sa dernière promesse.

Absorbé ainsi, les minutes s'écoulaient. Elle ne s'en rendit pas compte et cet anéantissement se fût prolongé sans doute encore, si tout à coup deux bras, par derrière elle, ne lui avaient doucement enlacé le cou, faisant pencher sa tête, et si deux lèvres fraîches n'étaient venues chercher son visage et le couvrir de baisers.

—Gérard ! dit-elle, les yeux illuminés de tendresse.

—Mère ! mère ! à quoi donc pensais-tu ? Il me semble que tu étais toute triste.

—Non, non tu te trompes.

—Oh ! plus maintenant, puisque tu me souris ; mais, lorsque je suis arrivé, je voyais ton visage là, en face, dans cette glace, et il m'a semblé qu'il y avait des larmes dans tes yeux.

Elle l'embrassa. Mais elle sentit, tout à coup, qu'on lui prenait les mains et que des baisers, qui n'étaient pas ceux de son fils, s'y appuyaient avidement. Elle se retourna.

C'était le sous-lieutenant René Lemayeur, grand et robuste garçon, à moustache naissante, à l'air fier, au regard franc et loyal.

—Mon René ! mon bon René !

Et elle l'embrassa comme elle avait embrassé son fils, presque avec autant de tendresse.

Gérard s'assit auprès de sa mère.

—Est-ce que tu as des chagrins ?

—Non.

—Tu me les dirais, n'est-ce pas ?

—Certes.

—Ecoute, je ne suis plus un enfant. Parle-moi donc comme à un homme. Je voudrais t'adresser une question, mère.

—Une question, mon enfant, et pourquoi ?

—C'est que j'ai cru remarquer, depuis quelque temps, que l'on avait des figures singulières autour de moi. On dirait que je suis à plaindre. Je suis pourtant bien heureux. Qu'y a-t-il, mère ?

—Je ne sais vraiment ce que tu veux dire, mon fils.

—Ah ! Tiens, je vais préciser... L'autre jour, en passant dans les bureaux pour je ne sais quel motif, j'ai entendu un employé qui disait en me regardant : " Il a mangé son pain blanc, le Saint-Cyrien ". Pourquoi, mère ?

—Tu auras mal compris, mal entendu !

—Non, car je puis te citer le nom de l'employé : il s'appelle Mascarot.

—Ce n'est pas de toi qu'il parlait, Gérard ne paraissait pas convaincu.

—Ce n'est pas tout, mère. Et cette fois, c'est moi qui l'a remarqué...

Baissant la voix, et timidement :

—Sais-tu qu'il y a longtemps que je n'ai vu père ? Et cependant il ne s'est pas absenté ; je m'en suis informé ; voilà huit jours qu'on ne l'a pas rencontré ici, c'est vrai ; mais il doit être à Paris. Que ce passe-t-il, mère ? Est-ce que ce ne serait pas là, peut-être, la source de tes larmes ?

Elle lui appuya brusquement la main sur ses lèvres.

—Tais-toi, dit-elle effrayée, tais-toi !

D'instinct l'enfant allait accuser son père ! Cela, elle ne le voulait pas. Que le père fût coupable envers elle, envers tous, soit ! C'était son affaire, à elle ! C'était l'affaire des autres ; mais ce qu'il fallait empêcher à tout prix, c'était le soupçon dans cette jeune âme !

Pour que cette vie, à son aurore, fût heureuse, et pour que jamais n'apparût aucun nuage sur ce front, il fallait que rien ne lui apprît la honte du père !

Tout à l'heure, M. de Vandières effacerait cette honte, sauverait cette famille du déshonneur !

Il fallait que l'enfant ignorât ces douloureuses luttes ! Jamais de sa bouche, devant Gérard, n'était tombé un mot de reproche contre le père ! Elle avait voulu que cela restât sacré aux yeux de l'enfant. Et elle y avait réussi !

Et tout à l'heure ne disait-elle pas à ce père indigne, oublieux, perdu, qu'elle le tuerait pour lui sauver l'honneur, qu'elle le tuerait pour sauver l'honneur de l'enfant !

—Non, non, que Gérard ignore tout, les souffrances, les faiblesses les hontes, tout ! jusqu'à la fin !

Et tendrement, elle l'attira dans ses bras.

—Comment oses-tu penser que ton père m'abandonne à ce point ? Hélas ! mon enfant, les hommes ne sont pas libres. C'est à eux que revient la grande part du travail. Ce sont eux qui doivent veiller à l'aisance de la famille, qui doivent songer à l'avenir, et leurs préoccupations sont nombreuses. En ce moment, tu es encore trop jeune pour comprendre la lourde responsabilité d'une maison comme celle qui porte le nom de ton père. Dans quelques années tu le sauras. N'accuse donc personne. Si tu ne vois pas ton père, si moi-même depuis quelques jours je suis privée de lui, c'est que sa présence, je le sais, est nécessaire au dehors. Mais je sais également que bientôt, il nous reviendra, qu'il arrive à la fin de ses soucis, et qu'il va reprendre auprès de nous sa vie d'autrefois.

Gérard se taisait et regardait sa mère de ses yeux inquiets. Marguerite craignit que vraiment quelque soupçon ne fût entré dans cette jeune âme. Elle le serra plus fort contre son cœur.

—Il faut aimer toujours et respecter ton père, enfant ! Il faut qu'il soit sacré pour toi ! Il faut, aussi, que dans ton affection il y ait de la reconnaissance... car, c'est pour toi, surtout, pour assurer ton avenir, qu'il travaille et que sa vie se passe dans les soucis des affaires... Ne l'oublie pas ! Gérard, ne l'oublie pas !

—Je ne l'oublierai pas, mère.

Et il l'embrassa.

René l'entoura de ses bras, dans une étreinte affectueuse.

Entre ces deux jeunes gens, Marguerite retrouvait du bonheur. Elle n'avait connu que ces moments heureux, depuis son mariage.

Mais René la regarda longuement avec compassion. Il en savait long, lui, par les récriminations de Lemayeur.

Marguerite, ne voulant pas les rendre témoins de ce qui pourrait se passer dans le courant de l'après-midi, leur rendit la liberté.

Elle leur donna rendez-vous pour sept heures, et prévint René que son père était à Paris et qu'il le verrait à la Banque à cette heure-là.

Quand ils sortirent, Gérard demanda encore :

—Vraiment, mère, tu ne me caches rien ?

—Rien, mon fils... Va, va, et à tout à l'heure !

VII

Le Droit de tuer

Georges, en quittant Mme de Savenay, était descendu dans les bureaux. Sûr désormais de pouvoir échapper au danger immédiat de sa situation critique, si le danger se présentait, il ne craignait plus de se montrer.

Dans le vestibule attendaient deux visiteurs. L'un avait l'âge de Savenay et paraissait du même monde. Vêtu correctement, la figure pâle encadrée de favoris blonds, il jouait avec une canne, balancée derrière son dos, tout en se promenant de long en large.

Savenay avait fait un geste de contrariété en le voyant.

Quant à l'autre, il ne sembla point le reconnaître. Ce dernier portait le costume d'un ouvrier aisé. Le premier s'appelait de Kérunion ; l'autre Jordanet.

A l'arrivée de Georges, Kérunion s'élança vers lui, le regard irrité, tout à coup, plus pâle encore, et le jone qu'il portait siffla au-dessus de sa tête comme pour cingler le visage de Savenay.

—Voleur ! cria le nouveau venu. Voilà ce que tu mérites.

Dans les bureaux il y eut un remue-ménage d'employés qui s'agitaient, accouraient pour s'interposer, empêcher des voies de fait.

M. de Kérunion avait sauté à la gorge de Savenay. Vigoureux, ayant affaire du reste à un être faible et sans défense, il le secouait sans efforts.

—Voilà huit jours que je t'attends, escroc, pour te réclamer l'argent que tu m'as volé ! Mon argent ! Entends-tu ? Mon argent !

On les sépara. M. de Savenay se rajusta. Puis, ayant repris son calme :

—Vous serez remboursé ce soir. Demain, nous nous battons !

—Me battre avec toi, misérable, ce serait te faire trop d'honneur ! Exécute-toi... et paye... ou de par tous les diables je te traîne en cour d'assises.

—J'ai dit : ce soir !

—A quelle heure ?

—A cinq heures... Six heures au plus tard.

—Bien. Je serai ici. Et malheur à vous, si vous vous jouez de moi !

Il tourna le dos à Savenay et sortit. Georges le regarda partir et sourit avec une ironie étrange. Il murmura :

—A cinq heures, mon bon, je serai loin !

Il allait, lui-même, quitter les bureaux lorsqu'il se sentit retenu par une main qui s'appuyait sur son bras, en tremblant. Il se retourna. C'était Jordanet, qui lui souriait, avec timidité.

—Que me voulez-vous ?

—Oh ! deux mots, monsieur, seulement deux mots !

L'ouvrier tournait et retournait gauchement entre ses mains son chapeau. C'était un grand gaillard, à mine débonnaire, aux yeux francs, âgé de quarante-cinq ans à peu près, portant la médaille militaire.

—Monsieur, je viens vous réclamer les quinze mille francs que je vous ai confiés à titre de dépôt.

—Adressez-vous à la caisse.

—Le caissier m'a renvoyé à vous.

—Cela ne me regarde pas. Arrangez-vous avec lui.

Le visage du serrurier était devenu blanc comme un linge. Il avait saisi le bras de Savenay et le serrait à le briser.

—Ecoutez, cet homme qui sort d'ici avait probablement raison ; car ce n'est pas d'aujourd'hui que j'entends dire que vous êtes un voleur.

—Je vais vous faire jeter dehors.

—L'aurait être plusieurs, mon petit père, vous savez !

Et comme les employés semblaient vouloir se rapprocher, il les calma d'un geste et, entraînant de force le banquier jus qu'à l'autre bout du large vestibule. Il ajouta tout bas :

—Cet argent, je le dois, il me le faut ! J'ai une femme et des enfants. Je ne veux pas être endetté toute ma vie. Car il me faudrait toute ma vie pour rembourser pareille somme. Remboursez-moi !

Et il ne lâchait pas le banquier. Celui-ci regarda un instant Jordanet. L'homme était blême de fureur sous son apparente tranquillité. Alors le banquier dit froidement :

—C'est bien. Revenez à cinq heures, vous serez payé !

Et si les lèvres du misérable restèrent sérieuses, il y eut quand même dans ses yeux l'expression rapide d'une arrière-pensée.

L'ouvrier avait surpris le sourire, tout à l'heure, lorsque M. de Kérunion s'en était allé. Il surprit le regard, maintenant. Et comme Savenay s'éloignait, sans plus s'occuper de lui, Jordanet lui montra le poing et cria, d'une voix que la colère rendait sourde :

—Prenez garde ! Vous ne vous jouerez pas de moi, je vous le jure.

Un officier venait d'entrer à la banque, et dans le fond de la grande salle il s'était mêlé à la foule des réclumants, comme si tout ce qui se passait là l'eût intéressé vivement, mais comme s'il avait eu des raisons pour ne pas être vu. Il s'approcha de l'ouvrier :

—N'êtes-vous pas Jordanet, le serrurier qui a travaillé autrefois au château de l'Expilly ?

L'Alsacien dévisagea l'officier et sourit :

—Monsieur de Vandières... .

—Oui, j'ai bien vieilli, n'est-ce pas ?

—Guère plus que votre serviteur. Vous avez fait la guerre ; moi aussi. J'étais au siège de Strasbourg. Les Badois m'ont démolé ma baraque. Et puis j'en avais assez. Ma femme et moi, nous n'aurions pas pu nous accorder avec les alboches. Alors, j'ai opté pour mon pays et je suis venu m'installer à Paris. Mais les affaires sont

dares. J'avais placé mes fonds ici et j'en ai besoin. Si la banque saute, je suis perdu, c'est la faillite.

—Combien vous doit-on ?

—Quinze mille. Si Savenay ne me les rend pas, tonnerre, je suis capable de tout.

—Tranquillisez-vous... vous serez payé ce soir.

Et l'officier sortit. Jordanet réfléchit longuement, perplexe, se grattant le front.

—Dans le temps, j'ai surpris M. de Vandières avec Mlle Genissieu, avant le mariage, se disait-il. Ils étaient amant et maîtresse, pour sûr, et peut-être bien qu'ils le sont encore... Alors, l'amant vient en aide à la maîtresse... c'est tout naturel... M. de Vandières est très riche... Il peut faire cela.

Pourtant il n'était pas convaincu.

—Tout pis, je reste, j'aime mieux attendre les événements.

Et il alla se rasseoir dans un coin, ruminant quelque projet dans sa tête.

Il était midi. Des employés sortirent pour aller déjeuner. Ils plaisantèrent Jordanet.

—Vous avez le temps de dormir si vous attendez jusqu'au soir.

Jordanet ne répondit rien. On eût dit qu'il n'avait pas entendu.

Le silence se fit dans les bureaux. Ils n'étaient pas complètement déserts, cependant. Là-bas, un homme travaillait, tournant le dos : Mascarot.

Jordanet, immobile, semblait dormir. Tout à coup il se leva, se dirigea vers le petit escalier qui conduisait au second étage et communiquait avec le cabinet de M. de Savenay. Là, il disparut. A la même minute, Mascarot, machinalement, tournait la tête. Il vit Jordanet disparaître et ne s'en occupa point.

Quand les employés rentrèrent, voyant le vestibule vide, ils dirent :

—Ah ! ah ! sa patience n'a pas été longue, à ce pauvre homme !

Mascarot les regarda, jeta un coup d'œil vers l'escalier et ne dit rien. On se remit au travail. Des heures s'écoulèrent. Depuis longtemps, Mascarot avait remercié la moitié de son personnel. Les employés qui restaient suffisaient, au-delà, à l'expédition des rares affaires. Même, depuis quelques jours, le temps se passait à bâiller, tant la pénurie était grande, le désordre extrême.

A quatre heures, Mascarot dit :

—Allez-vous-en... Je resterai.

Ils ne se le firent pas répéter, et en une minute les bureaux furent déserts.

Mascarot cessa lui-même de travailler, posa sa plume et rêva.

De grosses gouttes de sueurs perlaient à son front dénudé. Dans ses yeux, une expression tout d'abord navrante, mais qui fit place bientôt à une sorte de colère d'autant plus terrible que cet homme la réprimait, aux prises avec son cœur.

Les heures avaient passé et Jordanet n'était point descendu. Marguerite n'avait pas voulu sortir. Elle attendait soit Vandières lui-même, soit celui qu'il lui enverrait. Ce fut vers quatre heures que Josette vint l'avertir qu'un homme qu'elle ne connaissait pas se présentait de la part du colonel.

Mme de Savenay le fit entrer aussitôt.

L'homme salua, remit à Marguerite une petite valise et une lettre. Il n'avait pas d'autre mission. Il ne devait pas recevoir de réponse. Sa course était faite. Il ressortit.

Marguerite désecheta la lettre. Elle ne contenait que ces mots :

"Je suis heureux !"

Aucune signature. A la lettre était jointe une clef, celle de la valise.

Marguerite serra la lettre contre son cœur, ouvrit la valise : elle était pleine de billets de banque, par séries, retirés de la maison Foubertot. Il y avait là un million.

—Le saint ! murmura-t-elle... Gérard, tu pourras vivre fièrement, tête haute !

Elle courut vers le cabinet de Savenay.

La porte était ouverte. Elle entra, posa la valise sur le bureau et ressortit, gardant la clef.

Au moment où elle entra, il sembla qu'un courant d'air faisait osciller une des draperies de la porte du fond. Marguerite n'y prit pas garde.

A peine était-elle sortie que hors de la draperie un homme se montra. C'était Jordanet, caché là, patient, n'ayant qu'un but.

—J'ai cru que c'était lui, murmura-t-il. Il ne viendra donc pas !

Il avisa la valise noire déposée par la jeune femme.

—Ah ! ah ! il s'apprête à filer pour la Belgique, sans doute... de complicité avec Mme de Savenay. Qui est-ce qui aurait dit que cette gentille petite femme était la complice de ce voleur ?

Jordanet souleva machinalement et tâta la valise. Il reconnut les billets.

—Mais c'en est plein, murmura-t-il, tout pâle... C'en est plein !

Il s'assura que la valise était fermée. Sur le bureau un court et solide poignard, à lame épaisse, servait de coupe-papier et la poignée portait le cachet de Savenay.

Jordanet s'en servit pour écarter légèrement les deux côtés du sac qui s'entre-baillèrent près de la serrure.

—Je ne me trompe pas... Ce sont des billets !... Et il y en a ! il y en a !

En soulevant, il évalua :

—Il y en a bien pour un million !

Il eut un soupir de soulagement.

—Eh bien, tant mieux... nous serons payés au moins !

Et tout à coup, entendant un pas rapide qui montait le petit escalier obscur, il se jeta derrière l'étoffe épaisse qui le recouvrait en entier et le protégea. Là, il resta immobile, retenant son souffle. Il était temps. Savenay entra.

Il n'eut pas plutôt refermé la porte que son regard tomba sur le sac de cuir noir.

Il devina. Il eut un mauvais sourire. Mais en même temps son émotion fut si forte que ses doigts en tremblèrent convulsivement.

—Le million, sans doute !

Il essaya d'ouvrir. La serrure résista. Il la fit sauter avec le poignard, et d'un geste brusque fit tomber les liasses qui s'éparpillèrent sur le bureau. Il les compta. Il les regarda. Il les caressa pour ainsi dire.

—Le compte y est ! à présent, filons... avec le magot !

Il remit le tout, prestement, dans la valise.

A cet instant, Jordanet se hasarda à entr'ouvrir la portière et à regarder autour de lui. La minute était opportune. Il allait se montrer lorsque soudainement un homme fit irruption dans le bureau.

Jordanet se cacha de nouveau.

L'homme, c'était M. de Kérunion.

M. de Savenay fronça les sourcils et se leva. Il s'attendait à une scène. Il voulait y couper court. M. de Kérunion paraissait faire de violents efforts pour se contenir.

—Monsieur, dit-il, je suis pauvre et j'ai eu confiance en vous. Vous m'avez volé — il n'y a pas d'autre mot — volé cent vingt mille francs. Etes-vous prêt à me les rembourser ? Vous m'avez, ce matin, donné rendez-vous à cinq heures. Il est cinq heures. Exécutez-vous !

—Je vous jure, monsieur, que ce soir je ne le pourrai... mais que demain, à l'ouverture des bureaux, ces cent vingt mille francs vous seront comptés.

—Vous vous jouez de moi. Vous êtes un escroc et un imposteur. Il me faut mon argent... entendez-vous ?... mon argent !

Et tirant un revolver de sa poche, il appuya le canon sur la poitrine du misérable. Celui-ci a un mouvement de recul, il est lâche.

—De par tous les diables, je vous tue comme un loup !

Le lâche chancelle. Il s'assied. Puis, sa résolution est prise. Qu'importe cette somme ? Est-ce qu'il ne restera pas neuf cent mille francs ?

Il compte douze liasses de dix billets de mille francs chacune.

Il les donne à M. de Kérunion. Celui-ci s'en empare, s'assure qu'on ne le trompe pas sur le chiffre. Il pose le revolver sur le bureau : puis, quand il a fini, il jette à Savenay quelques papiers :

—Voici les pièces prouvant votre escroquerie et qui pouvaient vous amener en cour d'assises. Faites-vous pendre par d'autres !

Il sort le mépris dans les yeux. Il a oublié son revolver. Et bien qu'il ait obtenu satisfaction, il s'éloigne dans une agitation extrême, l'insulte aux lèvres.

Savenay sonne. Puis, en attendant, il consulte un indicateur.

—J'ai une demi-heure devant moi. Plus une minute à perdre.

C'est Mascarot qui apparaît. Il s'excuse. Tous les employés sont partis, les garçons également.

—Voulez-vous m'envoyer chercher une voiture ? dit le banquier.

Mascarot s'incline. Il sort, le regard en dessous. Il a remarqué deux choses : la valise entr'ouverte, serrure détraquée, et qui, par l'entre-baillement, laisse voir des billets de banque ; puis, l'indicateur, qui indique clairement des préoccupations de départ, de fuite. Mais il n'a fait aucune réflexion. Seulement, au lieu de descendre pour gagner l'avenue de l'Opéra, il se dirige vers l'appartement de Mme de Savenay, rencontre Josette et lui dit :

—Veuillez avertir votre maîtresse que M. de Savenay l'attend dans son cabinet et qu'il se dispose à partir.

Puis il disparaît.

A peine tout à l'heure a-t-il quitté le cabinet de son patron que Jordanet s'échappe de sa cachette et frappe sur l'épaule de M. de Savenay. Celui-ci tressaille, se retourne, reconnaît l'ouvrier.

—Ah ça ! d'où sortez-vous ? Que voulez-vous ?

Jordanet, calme, montre la tenture, et en souriant :

—Voilà près de cinq heures que je suis caché là, vous attendant. Savenay hausse les épaules. Avec celui-là il ne discutera pas.

Le temps passe. Il faut qu'il gagne la gare du Nord. Demain il serait trop tard. Marguerite pourrait soupçonner sa fuite, l'entraîner, le perdre. Il jette une liasse à Jordanet.

—Tenez, et débarrassez-moi de vos jérémiades.

Jordanet ne se le fait pas dire deux fois. Il prend les billets sans compter, les fourre dans sa poche.

—Au plaisir tout de même de ne pas vous revoir!

Et il s'esquive, sa bonne figure coupée par un large sourire joyeux.

Savenay a refermé la valise, tant bien que mal, avec une courroie à dossiers. Ma-carrot ne revient pas. Il n'a plus que vingt-cinq minutes.

—Allons! dit-il.

Il prend la valise sous son bras et s'élançe vers la porte... Mais là, il s'arrête, recule, avec un cri d'épouvante, avec un cri de colère.

Marguerite s'est dressée devant lui. Elle est plus pâle que jamais. D'un regard autour d'elle, ensuite sur Savenay, elle a tout compris. L'effarement du misérable est plein d'éloquence.

Puis, où irait-il ainsi, emportant pareille fortune? Puis, cet indicateur, resté sur le bureau? Tout le trahit. Tout trahit sa bassesse. Tout trahit sa lâcheté.

Elle a une seconde de faiblesse et s'appuie contre un meuble!

—Ah! l'infâme! l'infâme! Je ne l'aurais jamais cru!

Elle s'élançe vers lui. Devant elle il recule encore. Mais pourtant, un peu de sang-froid lui revient.

—Laissez moi passer! dit-il, sourdement.

—Où alliez-vous?

—Que vous importe!

—Vous alliez fuir, emportant cette fortune, misérable! misérable!

Elle lui barre la porte, les bras étendus. Il faut qu'il emploie la force. Il se jette sur elle, lui tord le poignet, la repousse brutalement.

Elle va tomber, sans un cri, sur le bureau où sa main rencontre le revolver qu'y a laissé M. de Kérunion. Elle s'en empare, et tout à coup:

—Georges, si tu sors, je te le jure par la vie de mon fils, je te tue.

Elle est si transfigurée, il y a dans ses traits, dans toute son attitude, dans son geste, tant d'horreur tragique, qu'il n'ose faire un pas de plus.

—Georges, cette fortune ne vous appartient pas.

Il la regarde, farouche, et sa main se crispe autour de la valise.

—Georges, je n'aurais jamais imaginé que vous fussiez tombé à ce degré de bassesse et de crime.

Il ne répond rien, les yeux mauvais. Il calcule que les minutes s'écoulent et que Marguerite le perd.

—Georges, il n'y a plus d'espoir en vous! Vous n'avez plus ni affection pour ceux qui vous entourent... ni honneur... ni fierté... Georges, vous avez préféré la honte au repentir et à la réhabilitation qui vous étaient encore possibles... Vous allez mourir...

Les genoux du misérable s'entrechoquent. Il balbutie:

—Marguerite! Marguerite!

Et involontairement, il détourne la tête, comme pour ne pas voir le coup. Mais Marguerite lui tend l'arme dont le chien est relevé.

—Prenez... et faites-vous justice...

Il tremble. Puis, tout à coup, ses yeux brillent. Il entrevoit le salut.

—Donnez!

Il s'empare du revolver, froidement le désarme, et le garde. Et n'ayant plus rien à redouter, il la nargue, il la plaisante:

—Vous pouviez vous blesser... les femmes sont si maladroites!

Il se croyait sauvé. Il se trompe. Marguerite est encore devant lui. Elle voit à peine. Elle-même est prise de faiblesse. Tant de lâcheté et d'infamie l'éceure et l'affole. Elle redit, très bas:

—Vous ne sortirez pas... Vous ne volerez plus... Faites-vous justice...

Il la repousse encore, mais avec une force surhumaine, elle se jette sur la main qui tient le revolver, lui arrache l'arme. Elle dirige le revolver vers la poitrine du misérable. Elle dit, mourante:

—Puisque vous n'avez pas voulu vous faire justice, que Dieu me juge et me pardonne!

Mais c'est comme dans un souffle, c'est dans un murmure indistinct que les dernières paroles sont prononcées.

Ses yeux se ferment. Sa gorge s'étrangle. Une chaleur énorme lui monte vers le cœur. Une sueur froide inonde son front. Ses jambes chancellent, s'amollissent. Elle s'écroule.

Elle est évanouie, le revolver roulant auprès d'elle. Sa main défaillante, aiourdie, paralysée par l'horreur du meurtre qu'elle allait commettre, n'a pas eu la force de presser la détente; mais en tombant, le revolver est parti, et une balle a effleuré, sans le blesser, M. de Savenay.

Quelques instants se passent. Tout à coup Marguerite fait un mouvement, revient à elle, se soulève. Elle appuie les mains sur son front, sur ses yeux, pour forcer les souvenirs à reparaître plus vite... Et elle se souvient...

Alors elle regarde... vraiment folle... Près d'elle, le revolver, toujours. Mais là, si près aussi, qu'elle pourrait le toucher du doigt, un cadavre immobile, la figure blême, les yeux entr'ouverts, la

bouche crispée, laissant voir les dents sur lesquelles s'est arrêtée un peu de mousse rougeâtre.

Le cadavre de M. de Savenay, poitrine trouée! Et le sang, même, en un mince filet, a coulé presque jusque sur la robe de Marguerite.

Elle se dresse, à ce spectacle, terrifiée, les mains écartées en fantôme. Et tout à coup elle retombe de toute sa hauteur, avec un grand cri:

—Ah! je l'ai tué! je l'ai tué!

Et de nouveau, elle s'évanouit.

Depuis quelques minutes le père Lemoyeur, en avance sur le rendez-vous qui lui avait été fixé, venait d'arriver rue Daunou, et il avait été introduit par Josette au salon.

Se voyant seul, n'étant dérangé par personne, il se mit à rôder partout. Il murmurait:

—Tout de même, je me suis trop pressé de donner mon argent. Quatre sous de plus ou quatre sous de moins dans cette maison, personne ne s'en apercevrait. Bien sûr! Ah! si le bon Dieu me faisait remettre la main dessus!

Il sortit du salon, traversa deux ou trois pièces. Il s'arrêta devant une porte sur laquelle étaient retombées des draperies.

—Ça, c'est le cabinet de M. de Savenay. Mon pauvre argent est là! Ah! si seulement il ne l'avait pas mis sous clef et si je pouvais embrasser mes sous une dernière fois.

Il souleva la draperie. La porte était entr'ouverte. Il écouta et n'entendit aucun bruit.

—Tout de même, qui sait? murmura-t-il. On peut toujours voir, se rendre compte... Ça n'engage à rien!

Et il entra, prudemment, essayant ses pieds sur le tapis, et disant:

—Bonjour, monsieur de Savenay. Bon...

Il s'arrêta, pétrifié, retenant un cri d'épouvante. Savenay gisait dans une mare de sang. Et Mme de Savenay, immobile, semblait morte, elle aussi. Il recula, effaré, et il allait crier au secours, lorsque ses yeux tombèrent tout à coup sur la valise renversée de laquelle s'était épapillés sur le tapis des billets de banque. Il s'arrêta, la bouche béante, tout son sang-froid revenu:

—Ah! Dieu de Dieu! Des mille et des mille...

Alors, il revient, avec prudence. Il est attiré là par ces richesses qui le tentent, qui le fascinent, qui parlent à son cœur de vicil avare. Il rentre dans ce cabinet, passe auprès de Savenay, se penche, ramasse à la hâte, sans les compter, des masses de billets, les fourre dans sa poche, et il va s'enfuir, pour appeler au secours et donner l'alarme, lorsqu'il demeure immobile soudain, les yeux effrayamment dilatés, secoué d'un horrible tremblement. Une main vient de le saisir à la jambe, convulsivement. Il se retourne...

C'est Savenay qui n'est pas mort, qui l'a vu et qui crie:

—Voleur! voleur! Je vais t'envoyer au baigne!

Le paysan voit rouge. Une étrange expression de cruauté se répand sur son visage.

—Le baigne? moi! le baigne! le baigne! attends!

Et il se laisse tomber sur le banquier. Son genou robuste broie la poitrine de Savenay, pendant que ses doigts, durs comme l'acier, le serrent à la gorge. Savenay se débat, râle, puis se tient immobile. Cette fois, il est mort! Le paysan se relève:

—C'est pas toujours toi qui m'y enverras, au baigne, farceur!

Et tout son calme lui est revenu.

—Maintenant n'y a plus d'inconvénients, on peut appeler au secours.

Il quitte le bureau et de toutes ses forces se met à crier:

—Au secours! au secours! à l'aide!

Mais à peine a-t-il crié que, comme une apparition, René, son fils, se dresse devant lui. Un moment il chancelle.

—Eh bien! père, qu'est-ce donc?

L'autre balbutie, dans l'impossibilité de prononcer des paroles qui refusent de sortir de sa gorge.

—Là! là! monsieur de Savenay... assassin... assassiné...

—Ah! mon Dieu! vite, père, allez chercher un médecin!

Et pendant que, titubant, les jambes fauchées par l'épouvante qu'il vient de ressentir, le père Lemoyeur s'éloigne, René se précipite dans le cabinet de travail. Tout d'abord, il ne voit que Savenay et se penche sur lui:

—Mort!

Mais il entend du bruit, se retourne, aperçoit Mme de Savenay qui revient de son évanouissement, lentement se soulève en regardant autour d'elle.

—Mon Dieu! marraine! marraine! que s'est-il passé?

Comme elle se tait:

—Marraine, vous me reconnaissez... marraine, ne craignez rien.

Mme de Savenay ne paraissait pas l'entendre et ses yeux ne pouvaient se détacher du cadavre de son mari. Tout à coup, elle se lève tout à fait, s'avance vers le mort, puis, apercevant à ses pieds le revolver, elle pousse un cri:

—Ah! je l'ai tué! je l'ai tué! que Dieu me juge!...

René, terrifié, comprenant :

— Elle l'a tué ! Oh ! Gérard ! mon bon, mon pauvre Gérard, que vas-tu devenir ?

Le cabinet de travail, au même instant, est envahi. Mme de Savenay est retombée sans connaissance. Mais ce n'est pas d'elle que l'on s'occupe. On cherche vainement à rappeler Savenay à la vie. Gérard s'élançait tout à coup au milieu des assistants, et, malgré René qui voudrait l'éloigner, arrive auprès de son père. Un cri terrible lui échappe :

— Mon pauvre père !

Il s'agenouille devant lui, écartant tout le monde. Et ses mains qui tremblent s'ensanglantent aussitôt. Il se traîne vers sa mère.

— Mère ! mère, c'est horrible ! c'est horrible !

Il la soulève dans ses bras et quand il la voit ouvrir les yeux lentement le regarder, regarder son mari mort, puis Josette, qui entre sans comprendre encore, il a un cri de joie folle.

— Vivante !

Josette, effarée, est descendue, appelant à l'aide. Les bureaux sont déserts. Seul, Mascarot travaille, le dos courbé sur sa table, absorbé par ses écritures, inattentif à ce qui se passe au-dessus de lui. Du reste, il paraît n'avoir rien entendu, ni la détonation, ni les cris.

— Monsieur Mascarot ! Monsieur Mascarot !

Il se retourne, la plume en arrêt dans ses longs doigts maigres.

— Qu'est-ce, Josette, et qu'avez-vous, ma fille ?

— C'est à peine si elle a la force de dire :

— Monsieur assassiné... Madame mourante !

Mascarot semble réléchir. Cette nouvelle est tellement terrifiante qu'elle n'arrive pas, sans doute, du premier coup, jusqu'à son cerveau. Il a l'air de se demander s'il a bien compris ou si Josette est folle. Il pose sa plume et suit la femme de chambre.

Marguerite est revenue à la vie. Et son regard ne quitte pas l'homme étendu là, dans une mare de sang. Est-ce bien vrai ? Est-ce qu'elle n'est pas le jouet d'un cauchemar, de quelque affreuse hallucination ? Vit-elle, en réalité ? Ou rêve-t-elle ?

Gérard sanglote à genoux près de son père. Et Josette essaye en vain de faire reprendre vie au maître, aidée de René et de Lemaieur.

— Il est mort, dit celui-ci, il n'y a rien à faire qu'à prévenir la justice.

Mascarot, son long corps émacié cassé en deux, semble couvrir ce spectacle d'un regard étrange. Il n'a pas la moindre émotion.

— Voilà le revolver qui a servi au meurtre ou au suicide, dit-il, car on ne peut rien savoir, en somme... Josette, il ne faut pas déranger le cadavre ; il ne faut toucher à rien, à aucun papier ; la justice est méticuleuse, elle aime à se rendre compte. Et souvent, un détail qui nous a paru indifférent lui donne, à elle, l'éveil et la met sur la trace de la vérité. Vous m'avez bien compris, Josette ?

— Oui, oui, allez... On ne touchera à rien... Pendant que vous irez chez le commissaire, nous transporterons madame chez elle.

Mascarot sortit, très calme, d'un pas lent et posé. En bas, il prit une voiture, avenue de l'Opéra. Un quart d'heure après, le commissaire de police, son secrétaire et un inspecteur entraient rue Damou, chez M. de Savenay.

Marguerite avait été transportée dans sa chambre. Elle avait congédié Josette, et restait seule avec Gérard.

Quel drame dans son cœur ! Quelles épouvantes ! Certes, cet homme était un misérable, un infâme ! Certes, on ne pouvait le plaindre et le châtier était à la hauteur de la faute !

Mais ce sang répandu, à présent, lui faisait horreur. Elle avait tué ! elle avait tué !

Voilà ce qu'elle se répétait, sans cesse. C'était une voix qui criait cela, à son oreille, dans un bourdonnement incessant, irritant, qui l'affolait, auquel elle ne pouvait échapper.

— Tu as tué ! tes mains sont rouges ! Et c'était le père de ton enfant !

Elle mettait les mains sur ses yeux, pour ne plus voir le terrible spectacle de ce corps étendu, la poitrine trouée. Inoubliable souvenir ! Puis, parfois, elle regardait Gérard et se demandait :

— Est-ce que vraiment j'ai fait cela ?

Qu'allait-elle devenir ? On allait l'interroger, qu'allait-elle répondre ? Et même, déjà, le supplice commençait, avant l'arrivée des gens de police ; car Gérard la questionnait par son silence. Elle sentait qu'il allait lui demander ce qui s'était passé, comment elle se trouvait là. Et, en effet, bientôt il se rapprocha de la pauvre femme.

— Mère ! mère ! que sais-tu ?

De sa réponse, de la seconde qui suivait, pendant laquelle Marguerite allait parler, daterait pour elle une nouvelle vie.

Qu'allait-elle choisir ? Dirait-elle la vérité et détruirait-elle dans ce jeune cœur la légende de probité, d'honneur commercial, dont elle s'était plu à entourer le père comme d'une auréole ? Dirait-elle à cet enfant : " Ton père était un escroc et un voleur ? "

Ou bien, lui laissant sa croyance en la loyauté paternelle, allait-

elle inventer quelque histoire dont il lui faudrait soutenir et répéter le mensonge pendant les années qui suivraient, quelque longues et quelque nombreuses qu'elles dussent être ?

Elle fut sur le point de dire :

— Je l'ai tué ! Défends ta mère ! Aido-la à mentir !

Mais un tel aveu, à cet enfant, à ce fils, l'épouvanta, lui sembla si horrible qu'elle sentit son front se mouiller d'une sueur d'angoisse. Jamais elle n'aurait ce courage-là, jamais !

Gérard jugeant sa mère, la condamnant peut-être ! C'était affreux. Elle mentit. Sa vie serait désormais une vie de mensonges, où rien ne devrait venir ébranler l'échafaudage des inventions qu'elle allait imaginer.

Gérard, surpris de son silence, redisait :

— Mère, pourquoi ce silence ? Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Parce que je cherche moi-même ! Parce que je me demande ce que je peux savoir et que, à ta question, je ne peux rien répondre.

— Tu ne sais rien ?

— Rien !

— Comment as-tu été prévenue de la mort de mon père ?

— Mascarot est monté pour me dire que ton père était rentré et m'attendait dans son cabinet.

— Cela ne t'étonna point ?

— Non, je l'avais vu dans la matinée. Je savais qu'il devait revenir dans le courant de l'après-midi, qu'il n'y manquerait pas. Aussi, dès que Mascarot m'eut avertie, j'accourus.

Elle se tut. Elle n'osait ailer plus loin. Jusque-là, tout était vrai. Mais c'était de là que le mensonge commençait.

— Ensuite, mère ? Parle ! parle !

— Ensuite, mon enfant, je ne sais plus... car ton père était déjà mort... A cette vue, je me suis sentie faiblir... j'ai perdu connaissance... et quand je revins à la vie, tu étais près de moi, mon enfant...

— Mais Mascarot sait peut-être quelque chose, lui. C'est lui qui, le dernier, a vu mon père vivant, lui a parlé. C'est lui qui a reçu de mon père, pour te le transmettre, le désir de te voir. Entre le moment où Mascarot vit mon père, courut t'avertir, et celui où toi-même tu te présentas, il n'a pas dû s'écouler longtemps.

— Certes, dit-elle faiblement.

— Peux-tu, du moins, préciser ?

— Quelques minutes.

— Et c'est pendant ce temps-là que mon pauvre père a été assassiné ? Ah ! je suis bien certain que la justice découvrira le mystère de ce crime.

— Que parles-tu de crime, mon enfant, alors que peut-être il ne s'agit que d'un suicide ?

Cette pensée n'était pas venue à Gérard. Il se troubla, et d'une voix étouffée :

— Mon père ne serait suicidé ? Pourquoi ?

— Depuis longtemps je prévoyais cette fin tragique. Depuis longtemps je m'apercevais que le caractère de ton père s'assombrissait. La mélancolie s'emparait de lui, et de là à une idée fixe il n'y a pas loin. Ton père était malade depuis longtemps. Nous te cachions son état, mais lui ne se faisait pas d'illusion. Il se savait condamné. Puis ce n'est pas tout. Ton père échouait dans la plupart de ses entreprises. Des concurrents plus audacieux que lui... peut-être, ajouta-t-elle en baissant les yeux, peut-être aussi moins honnêtes, faisaient à notre maison une guerre acharnée. Au lieu de faire tête à l'orage et de vaincre peut-être dans cette lutte, il prit peur et fut vaincu. Je m'attendais à ce dénouement. Et tout à l'heure, lorsque j'entrai dans son cabinet, sa mort, si douloureuse qu'elle soit pour nous deux, mon enfant, sa mort ne me surprit pas !

VIII

Dans l'Engrenage

Gérard se mit à pleurer. Jusque-là ses yeux étaient restés secs. Il avait cru à un crime et, avant même toute tristesse, empêchant celle-ci pour ainsi dire, le premier sentiment qui s'était emparé de son cœur et l'avait dominé était celui d'une haine contre la main qui venait de frapper le père qu'il aimait, et un féroce besoin de venger cette victime !...

Maintenant, quelque chose de plus doux et de plus lamentable envahissait son âme, le rendait plus faible. Il redevenait enfant. Il sanglotait. Et la mère regardait tomber ces larmes, une à une, pendant que Gérard appuyait sa tête sur son épaule. Ces larmes, c'est elle qui les faisait verser. Et malgré son ardent amour pour cet enfant, elle ne trouvait rien pour le consoler.

Ce fut Mascarot qui vint prévenir Mme de Savenay que M.

Delangle, le commissaire de police, était arrivé. Lorsqu'il entra, Gérard se précipita vers lui, tout à coup :

— Monsieur, vous avez vu mon père quelques instants avant sa mort ?

— C'est vrai, monsieur Gérard. Et je suis encore tout abasourdi de ce qui s'est passé.

— Que vous a dit mon père ?

Mascarot était un homme calme, qui n'aimait point à se répéter.

— Je vais sans aucun doute être interrogé tout à l'heure par M. Delangle, dit-il, et rien ne s'oppose à ce que vous entendiez ma déposition. Vous apprendrez ainsi tout ce que vous désirez savoir.

M. Delangle se trouvait dans le cabinet de Savenay.

Marguerite fit appel à tout son courage et, appuyée sur le bras de Gérard, chancelante malgré tout, elle se dirigea vers ce cabinet.

M. Delangle, assis dans un fauteuil, dictait à son secrétaire un procès-verbal constatant l'état des lieux. Lorsqu'il aperçut Mme de Savenay, il se leva vivement.

— Madame, dit-il, pouvez-vous guider la justice et nous donner quelques renseignements sur ce drame ? Et tout d'abord, croyez-vous à un crime ou à un suicide ? En cas de crime, connaissez-vous des ennemis à M. de Savenay. En cas de suicide, quelles seraient, selon vous, les raisons de cet acte de désespoir ?

— Hélas ! monsieur, dit Marguerite, il n'y a pas eu et il ne peut y avoir eu de crime ! Mon mari s'est suicidé !

— En avez-vous quelque preuve ? Je ne découvre rien, ici, qui nous fasse connaître son intention d'en finir . . .

Alors Marguerite, amplifiant sur les détails, refit le récit que tout à l'heure Gérard avait entendu. M. Delangle l'écoutait attentivement et prenait des notes.

Marguerite s'interrompit maintes fois. M. Delangle la regardait, et bien qu'il eût les yeux fort doux et qu'il fût à cent lieues d'avoir même l'ombre d'un soupçon, cependant la pauvre femme se sentait toute défaillante devant cet homme qui représentait la société, le châtimement !

Parfois, lorsque Marguerite se taisait, pour se recueillir un peu, pour éviter de la confusion dans ses paroles, il l'interrogeait, lui faisant préciser certains points de sa déclaration et prenant surtout beaucoup de notes, destinées à préciser l'heure du meurtre, le temps pendant lequel Savenay était resté seul, et d'autres détails. Parfois aussi, bien qu'elle ne le voulût pas, et comme attirée malgré elle, le regard de Marguerite, se détournant du visage de M. Delangle, allait chercher le cadavre étendu là-bas près de la porte qui donnait accès sur l'escalier des bureaux.

Alors, pendant quelques secondes, sa vie paraissait suspendue ; sa parole était entrecoupée. Et dans le fond d'elle-même une voix criait :

— C'est toi qui l'as tué ! c'est toi qui l'as tué !

M. Delangle lui faisait un léger signe de la main :

— Remettez-vous, madame, je vous en prie !

Pendant un de ces instants de silence, M. Delangle alla ramasser le revolver qui gisait près du cadavre.

Il l'examina, fit jouer la batterie, et tout à coup, se tournant vers Gérard, silencieux, abîmé dans la contemplation de son père :

— Vous êtes le fils de M. de Savenay ?

— Oui, monsieur, dit Gérard, tressaillant, comme réveillé d'un long sommeil.

— Si je m'adresse à vous, c'est que ma question va être d'une nature toute particulière. Les jeunes gens aiment les armes. Les mères ne s'en occupent pas. Voici un revolver bien simple, bien commun, un revolver de pacotille . . . Regardez-le . . . Est-ce que vous reconnaissez cette arme pour appartenir à votre père ?

Marguerite ferma les yeux. Un danger venait de naître, brusquement. Gérard ne prit même pas le revolver que lui tendait M. Delangle.

— Je n'ai pas besoin de l'examiner, monsieur . . . en fait d'armes, mon père m'a répété bien des fois qu'il n'avait que des fusils de chasse . . . cinq ou six fusils de calibres différents, de fabrication excellente . . . et un gros revolver d'ordonnance . . . Mon père était lieutenant de réserve . . . Quant à cette arme, je ne la connais pas . . . jamais je ne l'ai vue entre ses mains . . . Elle est rouillée . . . le barillet en est à moitié disloqué . . . mon père eût jeté cela aux ordures . . .

Gérard eut un sanglot :

— Et pourtant, c'est de là qu'est partie la mort ! . . .

Le commissaire se tourna vers Mascarot, et lui désignant le revolver :

— Et vous, monsieur ?

— Je n'ai jamais vu cette arme entre les mains de monsieur de Savenay.

— Et vous, madame ? fit le commissaire à Marguerite.

Elle secoua la tête, terrifiée, ne pouvant répondre. Toute son histoire de suicide s'effondrait comme un château de cartes. Et de tout cela ne restait que le crime !

M. Delangle d'une main distraite, feuilletait les nombreux papiers étalés sur le bureau de M. de Savenay.

Il avisa "l'Indicateur général des chemins de fer", ouvert à la ligne du Nord.

— M. de Savenay avait des intentions de voyage, dit-il, ce qui me semblerait prouver qu'il ne songeait pas à mourir.

Et à mi-voix :

— Oh ! oh ! le train de Belgique . . . le train des caissiers . . . le train de la grenouille.

L'inspecteur qui accompagnait le magistrat rôdait dans le bureau.

— Voici même une valise, dit-il, en posant sur la table le sac de cuir noir dans lequel M. de Vandières avait envoyé un million.

M. Delangle la remua, l'ouvrit, jeta un coup d'œil dedans.

— Monsieur, dit Marguerite, il y a dans cette valise un million en billets de banque.

Il y eut surprise générale.

— Tout à l'heure, madame, vous avez affirmé que les affaires de votre mari étaient en fort mauvais état. Ce million, si commode à emporter et placé dans ce sac, indique chez M. de Savenay une arrière-pensée sur laquelle je vous demanderai de vouloir bien me donner votre opinion.

— Je n'éprouve aucune gêne à vous éclairer, monsieur. Ainsi que je vous l'ai expliqué, mon mari, devant l'embarras croissant de ses affaires, avait des idées noires. Ce qui le perdait, c'est qu'il croyait n'avoir plus la confiance du public. Ce qu'il lui eût fallu, c'était une somme importante lui permettant de se remettre à flot, de se lancer à nouveau dans la lutte. Cette confiance, il la rencontra chez un ami. Et cette somme, dont il avait besoin pour rétablir sa fortune, lui fut donnée aujourd'hui même.

— Je pense, madame, que vous pouvez nous dire le nom de cet homme, de cet ami si généreux.

— Certes . . . monsieur le lieutenant-colonel de Vandières.

M. Delangle resta quelques secondes silencieux.

— Madame, dit-il, je vous ai laissé parler tout à l'heure, car il était intéressant pour moi de savoir ce que vous pensiez de ce meurtre qui est une catastrophe pour votre maison. Vous croyez au suicide . . .

— Oui . . . certes . . . dit-elle, tremblante . . . un assassinat est impossible.

— Détrompez-vous, madame, il n'y a pas eu suicide. Votre mari a été assassiné !

— Monsieur . . .

— Je vous l'affirme. Un coup d'œil nous a suffi, à nous autres, pour en être certains. Le coup qui a frappé M. de Savenay a été tiré à plus d'un mètre de lui. Si votre mari s'était suicidé, ses vêtements porteraient des traces noirâtres de poudre.

— Monsieur, prenez garde de vous tromper . . . ce serait horrible . . . et je vous jure . . .

— Ne jurez pas madame. Un assassin est passé ici . . . et il a oublié, dans le trouble de son crime, ce vieux revolver à demi démantibulé que personne ne connaissait, que personne n'avait jamais vu entre les mains de votre mari. Non, non, madame, il faut écarter cette idée de suicide. Du reste les médecins vous renseigneront à ce sujet mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes. Je vais faire transporter le corps à la morgue.

Il fit un signe à l'inspecteur auquel il remit une feuille préparée à l'avance et qu'il venait de remplir et signer. L'inspecteur sortit.

Quelques minutes après, le cadavre était enlevé. Gérard, sanglotant, ne voulut pas abandonner son père. Il suivit le cortège funèbre.

En voyant son fils s'éloigner, il y eut comme un soulagement sur le visage de Marguerite. Ses yeux s'éclairèrent, se ranimèrent un peu. Mais il y avait toujours sur ses traits une terrible expression de souffrance, d'égarement, presque de folie. Pour répondre sans trouble, il lui avait fallu des efforts inouïs.

Le commissaire relut la déposition de Marguerite. Et se tournant vers Mascarot :

— Ainsi, monsieur, c'est vous qui, le dernier, avez vu M. de Savenay vivant ?

— L'avant-dernier, monsieur, car vous oubliez l'assassin.

— Oui. Et que vous a dit M. de Savenay ? Que désirait-il ?

— Monsieur de Savenay m'a prié, en l'absence de tout garçon, de lui arrêter une voiture dans l'avenue de l'Opéra !

— C'est tout ?

— C'est tout.

Marguerite intervint, et triste, affaiblie, faiblement :

— Monsieur Mascarot oublie une chose . . .

— Quoi donc, madame ? fit l'employé surpris.

— Mon mari m'a prié de me prévenir qu'il voulait me parler.

— Non, madame, je n'ai pas oublié ce détail, mais je ne pouvais en rendre compte à la justice puisque je dois à la justice la vérité, la vérité seule . . .

— Ce qui veut dire ? interrompit M. Delangle.

— Que je n'eus pas de peine à deviner, chez M. de Savenay, les

projets de fuite... cette valise sous la main... cet indicateur encore ouvert... cette voiture qu'on m'envoyait chercher hâtivement... et cette fièvre, cette surexcitation que l'on ne pouvait me cacher... tout cela trahissait ses intentions... Alors... je pris sur moi d'avertir Madame de Savenay... Madame connaît mon dévouement... C'est moi qui la menais tous les jours au courant des aventures critiques traversées par notre maison. Cette fuite de son mari, c'était le déshonneur... et madame seule pouvait l'empêcher... J'ai menti... Certes, la dernière personne que M. de Savenay désirait voir, c'était sa femme, en cette minute suprême. Je ne me ravis pas de ce que j'ai fait. Du reste, c'est entre le moment où je quittai mon patron, sous prétexte d'aller lui arrêter une voiture, et le moment où madame de Savenay, prévenue par moi, entra chez lui, que le crime fut commis. Mon mensonge n'a ni hâté ni retardé ce crime.

—Quels étaient les autres employés qui se trouvaient alors dans les bureaux ?

—J'étais seul, les garçons, je viens de vous le dire, étaient absents.

—Pour arriver jusqu'ici, il fallait passer par les bureaux ?

—Non, pas précisément, monsieur. On y accède aussi, comme vous le voyez, par l'appartement même.

—Avez-vous vu monter quelqu'un chez M. de Savenay ?

—J'étais très occupé à travailler... Je ne faisais guère attention... D'autant plus que ce n'est pas mon affaire, mais celle des garçons, d'introduire les clients. Cependant...

—Cependant ?...

—Le matin, deux hommes se sont présentés, qui se sont querellés avec le patron. Nous avons tout entendu. Le patron, du reste, a fini par leur donner rendez-vous dans le courant de la soirée. Et ils sont revenus à l'heure même où je me trouvais seul.

—Ces deux hommes, vous les connaissez ?

—L'un s'appelle M. de Kérunion. L'autre, Jordanet.

—Que voulaient ces deux hommes à M. de Savenay ?

—Ils vous le diront.

—A quelle heure le la soirée les avez-vous revus ?

—A cinq heures... ou plutôt...

—Parlez !

—M. de Kérunion, seul, à cinq heures...

—Est-il resté longtemps enfermé avec M. de Savenay ?

—Je l'ignore.

—Et Jordanet ?

—Celui-là est monté chez le patron, vers midi.

—En l'absence de M. de Savenay ?

—Oui.

—Et à quelle heure l'avez-vous vu redescendre ?

—Je ne l'ai pas vu non plus.

—Bien.

Le secrétaire prenait note de ces questions et de ces réponses. M. Delangle relut le procès-verbal, s'assura que rien n'avait été oublié.

Marguerite, immobile, silencieuse, semblait loin, bien loin de là. Une anxiété, uneangoisse lui broyait le cœur. On se dirigeait cette enquête ? Vers une erreur terrible, peut-être ! Un homme allait être accusé qui serait innocent de ce meurtre ! Condamné peut-être ! Et elle ne pourrait empêcher cela !

Elle essayait vainement de remettre un peu d'ordre dans ses idées. Elle se sentait rouler dans un abîme effroyable. Elle avait tué. Bien que personne ne la soupçonnât, dans quelles étranges complications sa vie n'allait-elle pas être ballottée ?

Mais elle n'eut pas le temps de réfléchir plus longuement. Au moment où elle allait demander à M. Delangle la permission de se retirer, le cochierge monta, remit le courrier ; en même temps, il prévint qu'en bas un homme attendait, désirant parler à M. Delangle.

—Vous a-t-il dit son nom ?

—Ma foi, monsieur le commissaire, je suis si effaré par tout ce qui arrive que je l'ai oublié. Pourtant, je le connais... c'est un des plus faribux parmi les clients de monsieur de Savenay.

—Jordanet ? fit le commissaire soudainement.

—Juste ! Il venait de parler à monsieur de Savenay, et quand il a su le meurtre, il a demandé tout de suite à être conduit auprès de vous.

—Amenez-le moi !

Marguerite voulut partir, le supplice était trop grand pour elle. Elle se rassit, les jambes brisées, la tête vide, prête au supplice, encore.

Pendant ce temps-là, M. Delangle décachetait la correspondance. Il y avait une dizaine de lettres. Toutes étaient des lettres d'affaires. Une seule, qui avait été apportée, qui n'était point venue par la poste, excita chez le magistrat un si vif mouvement de surprise que ceux qui étaient là le remarquèrent.

Voici quelle était cette lettre :

« Monsieur, j'ai oublié mon revolver chez vous tout à l'heure. Je vous en fais cadeau. Il vous servira toujours à vous brûler la cervelle à l'occasion. »

C'était signé « de Kérunion ».

—Connaissez-vous l'adresse de monsieur de Kérunion ? demanda-t-il à Mascarot.

—Non, mais cela ne serait pas difficile à trouver.

—Eh bien, tâchez de me la procurer.

Mascarot sortit. M. Delangle lui cria :

—Ne tardez pas à revenir. Je vais avoir besoin de vous.

Dans l'intervalle, M. Delangle fit lire la lettre à Marguerite.

—Avez-vous quelques renseignements à me donner sur ce Kérunion ?

—C'est la première fois que j'entends parler de lui, monsieur.

On frappa à la porte du cabinet, deux ou trois coups timides.

—Entrez ! fit le magistrat !

Et se tournant vers le secrétaire, il ajouta :

—C'est sans doute notre homme.

La porte s'ouvrit et on aperçut la bonne et large figure de Jordanet. Il essuya ses pieds vigoureusement, arrachant la laine du tapis dont les effilochures restèrent aux clous de ses souliers. Et il salua.

—Messieurs, madame, mille pardons de vous déranger.

M. Delangle prit un air bonhomme, indifférent.

—Asseyez-vous, Jordanet. Qu'avez-vous à nous dire ?

—Monsieur, ce n'est pas vous que je venais chercher ici... sûrement... et je suis encore tout ému de la nouvelle...

—Vous vouliez parler à monsieur de Savenay ?

—Oui. Et au surplus, comme ce que je viens faire, c'est une restitution, que monsieur de Savenay soit mort ou vivant, peu importe, ça n'empêche pas d'être honnête, pas vrai, monsieur le commissaire ?

—Assurément, et de quelle restitution s'agit-il ?

—Voilà ce que c'est, je demandais à ce qu'on me rendît mon versement, quinze mille francs, rien pour lui, beaucoup pour moi, monsieur de Savenay m'avait promis de me le rembourser dans la soirée, j'ai eu peur d'une nouvelle fumisterie... Pardon, monsieur le commissaire...

—Continuez !

—Alors, je ne suis plus ressorti. Je l'ai attendu.

—Où cela ?

—Ici même, tenez, caché derrière cette portière.

Et le brave homme riait d'un large rire, comme s'il contait une bonne farce.

—De cette façon-là, il ne pouvait pas m'échapper.

—C'est juste. Et vous êtes resté caché longtemps ?

—Cinq heures d'horloge, ni plus ni moins. Ah ! je me suis fait vieux. Mais je ne le regrette pas, car monsieur de Savenay est enfin entré. Il a commencé par compter des liasses de billets, dans cette valise que madame venait d'apporter... je voyais tout cela forcément... puis il a remboursé un monsieur pas commode qui a tiré un revolver de sa poche, pour se faire écouter ; enfin, je me suis montré, et pour se débarrasser de moi, comme s'il avait été très pressé, il m'a jeté une liasse de billets de banque comme on jette un os à un chien.

—Je ne vois pas dans tout cela le motif qui vous amène.

Jordanet se mit à rire ; puis, apercevant le pâle et dramatique visage de Mme de Savenay, il s'arrêta, se troubla, et dit :

—Oh ! madame, excusez... excusez...

Interdit, il n'osait plus continuer. M. Delangle lui fit un signe.

—Ce qui m'avait fait rire, monsieur, c'est que si j'avais voulu, j'aurais fait une bonne affaire, monsieur de Savenay, en me remboursant mon cautionnement, n'avait pas compté le paquet de billets qu'il me donnait. Et moi non plus, très heureux d'en avoir fini. Ce n'est qu'en rentrant à la maison que la pensée me vint de m'assurer que le compte y était... ah ! bien oui, le compte s'y trouvait si bien qu'au lieu de quinze billets de mille francs, c'était une liasse de vingt mille qu'on m'avait donné.

—Il est surprenant que vous ne vous soyez aperçu de rien sur-le-champ.

—C'est ce que je disais à ma femme et à mes enfants, quand j'ai constaté l'erreur... mais cela s'explique, j'étais si content de revoir mon argent... que je croyais perdu.

—Et vous venez ?

—Rapporter les cinq mille francs qui ne m'appartiennent pas, dit simplement Jordanet.

Il tira les billets de son portefeuille, les étala sur le bureau.

—Comptez à votre tour, s'il vous plaît.

Il s'assit de nouveau, son chapeau entre les jambes, et attendit.

Le commissaire réfléchissait.

Jordanet promena son regard autour de lui, eut un geste de compassion en voyant Mme de Savenay immobile et désespérée, puis resta longtemps les yeux attachés sur un coin du tapis où une mare de sang avait coulé.

M. Delangle ne le perdait pas de vue. Il n'y eut aucune émotion chez Jordanet. Il releva la tête et se mit à faire dandiner son chapeau. Mascarot rentra.

—Vous avez l'adresse de M. de Kérunion ?
 —Il habite le Morbihan, mais il vient régulièrement à Paris deux fois l'an et descend hôtel de Bretagne, rue Montesquieu.
 M. Delangle griffonna une lettre et la tendit à Mascarot :
 —Voulez-vous vous charger de faire parvenir ce mot ?
 —A l'instant même.
 Et se tournant vers Jordanet.
 —Vous allez me suivre.
 —Où cela, monsieur le commissaire ?
 —A mon bureau, d'abord...
 —D'abord, fit le brave homme, interloqué...
 —Ensuite, au dépôt, probablement.
 —Moi, au dépôt, et pour quoi faire ? fit Jordanet naïvement.
 —Pour y attendre que le juge d'instruction vous interroge... Vous avez passé l'après-midi dans ce cabinet... Vous ne l'avez quitté qu'après cinq heures... à l'heure où le crime fut commis... Tout cela est louche.

—Est-ce que vous me soupçonneriez ?...
 Jordanet n'acheva point. Cette accusation semblait si extraordinaire à son esprit d'honnête homme, qu'il ne la croyait pas sérieuse. Et il partit d'un bon rire qui fendit en deux sa franche figure.

—Sauf votre respect, monsieur le commissaire, vous vous blouez ! dit-il, quand il eut repris haleine.

M. Delangle ne répondit pas. Il n'avait pas d'opinion là-dessus. Il s'en remettait au juge, sauvegardant ainsi toute sa responsabilité.

Marguerite s'était levée, en voyant qu'une accusation contre cet innocent prenait corps tout à coup, devenait réelle. Cela lui semblait monstrueux, impossible.

—Monsieur, dit-elle, cet homme ne peut être le meurtrier de mon mari, non, il ne le peut. Regardez c'est un ancien soldat... il porte la médaille militaire... il s'est donc distingué. Et l'on ne vient pas criminel ainsi d'une heure à l'autre.

Et joignant les mains, dans l'horreur de voir un autre accusé à sa place, Marguerite ajouta :

—Prenez garde, monsieur... et laissez-moi vous dire. Il me semble que vous accusez bien légèrement. Vous avez une terrible puissance, celle de pouvoir, à volonté, enlever la liberté d'un homme sur un simple soupçon, et cela sans contrôle, sans responsabilité. Cela devrait vous donner à réfléchir. Ce brave homme n'a que son honneur à lui... sa probité est toute sa richesse. Je vous supplie de vouloir bien lui épargner la honte d'une arrestation, quand bien même cette arrestation ne devrait durer que quelques heures.

—Je regrette de ne pouvoir vous écouter, madame, fit le commissaire froidement.

—Vous ne l'arrêterez pas, vous ne l'accuserez pas, c'est impossible.
 —Savez-vous donc quelque chose qui puisse nous éclairer ?

—Mais...
 Elle s'arrêta. Elle hésitait, ne sachant plus ce qu'il fallait faire. Et M. Delangle insistait :

—En ce cas, veuillez parler... c'est votre devoir !
 Son devoir ! oui. Ah ! elle ne l'ignorait pas ! C'était son devoir. Sa conscience le lui criait assez haut ! C'était son devoir de ne pas laisser emmener ce pauvre homme, dont les bons yeux l'imploraient en ce moment, la remerciant de ce qu'elle faisait pour le défendre !

C'était son devoir de ne pas porter le deuil dans cette famille qu'elle ne connaissait pas, à la vérité, mais dont l'avenir reposait sur son chef... Son devoir ! son devoir ! Et cela criait si haut en son cœur qu'elle dit, folle :

—Oui, je sais bien, je sais bien !
 Et, comme pour la torturer encore davantage, voilà Jordanet qui tout à coup s'avance vers elle et lui dit :

—Madame, vous êtes bonne puisque vous ne voulez pas qu'il m'arrive de la peine. Je vous en remercie, pas seulement pour moi, mais surtout pour ceux qui m'attendent. Il y a là, voyez-vous, une famille de braves gens qui n'ont rien à se reprocher, une pauvre femme pas très solide et qui a besoin qu'on l'aide à vivre, deux garçons courageux et deux jeunes filles qui promettent d'être si belles que si je n'étais pas là pour veiller, il y aurait bien des dangers sur leur route. C'est pour tout ce monde-là que je vous remercie, madame. Mais rassurez-vous, allez, il n'est guère possible qu'on me garde longtemps à l'ombre. Je n'ai rien à me reprocher... ma vie est claire comme de l'eau de roche. Ça compte dans la fameuse balance de la justice. Ne craignez rien, il ne m'arrivera pas malheur. Dans tous les cas, je veux vous le dire aujourd'hui et je me dépêche de le faire, parce que je vois que monsieur le commissaire de police s'impatiente... je vous garderai de la reconnaissance toute ma vie pour les bonnes paroles que vous venez de prononcer en ma faveur... toute ma vie, vous entendez bien, madame. Et voilà ce que je voulais vous dire.

Il se tourna vers M. Delangle. Et presque gaiement, en haussant les épaules :

—A présent et si vous avez envie de vous blouer jusqu'au bout, je suis prêt à vous suivre.

Ainsi, c'était elle qui avait tué, qui était coupable, c'était elle qui

perdait cet innocent, et celui-ci, ne se doutant de rien, la remerciait, tout ému, des larmes dans les yeux ! Elle s'avança vers M. Delangle.

—Monsieur, non, non, cela ne se fera pas !

—Madame, votre intervention est au moins singulière !

Elle baissa la tête, la gorge contractée par un sanglot. Mais tout à coup elle vit l'inspecteur, qui venait de rentrer, tirer une corde de sa poche, et la passer aux poignets de Jordanet.

Celui-ci, en même temps, avait un haut-le-corps, non point pour se défendre, mais parce qu'il avait honte de ce déshonneur inmérité. Son front devint très rouge et sa figure se contracta.

Marguerite avait vu cela, aussi, et elle avait compris. Elle murmura :

—Et je laisserais s'accomplir jusqu'au bout cette infamie !

Elle est près de Jordanet. Elle écarte brusquement l'inspecteur et détache la corde. Une fièvre brûle ses yeux.

—Monsieur ! fit-elle, monsieur... écoutez, écoutez.

Et elle va tout dire cette fois, bien résolue... voulant prendre la place de cet homme, dont le loyal regard, toujours sur elle, pénétra jusqu'à son cœur avec la souffrance aiguë d'un coup de couteau.

Mais au même instant la porte s'ouvre. Et à cette porte apparaît Gérard. Le fils ! Elle reste devant cette apparition, les yeux écartés, les lèvres prêtes à parler, et pourtant réduites au silence... toute secouée d'une convulsion d'effroi.

Elle allait tout dire, devant Gérard ! Devant l'enfant !... Elle allait dire à ce fils : "Ta mère a assassiné ton père !" Non, non... ses forces n'iraient pas jusque-là.

Ah ! s'il n'était pas venu... peut-être... oui, elle eût parlé !

Pourquoi Dieu l'avait-il conduit auprès d'elle à cette suprême minute de sa vie où l'aveu allait sortir de ses lèvres ? Dieu avait donc de secrets desseins ?

Alors elle recule, lâchant les poignets de Jordanet. Elle recule jusqu'à son fauteuil où elle tombe. Et dans sa lâcheté, à présent, elle trouve des raisons à son silence.

Qu'était-ce que quelques jours d'emprisonnement pour cet homme ? quelques heures même, peut-être ! Car à coup sûr, on ne le garderait pas longtemps ; le juge qui l'interrogerait découvrirait bien vite son innocence. Alors il serait remis en liberté.

Si cela tardait, si elle prévoyait quelque menace plus sérieuse pour la liberté de Jordanet, si elle le voyait vraiment accusé, ne serait-il pas toujours temps d'intervenir.

Jordanet, délivré, lui pardonnerait alors en comprenant toutes les angoisses qui avaient torturé son cœur de mère.

M. Delangle avait paru suivre d'un regard attentif les hésitations, les lutttes mystérieuses de cette âme aux abois. Quand il vit qu'elle se taisait :

—Ainsi, madame, vous avez tout révélé à la justice ?

Elle baissa la tête par deux fois, et faiblement :

—Tout...

—Vous n'avez rien à ajouter ?

—Rien, monsieur.

Cela fat encore plus faible. M. Delangle l'entendit à peine.

Gérard s'était rapproché de sa mère. Il garda le silence tant que les gens de la police furent là ; mais dès qu'il se trouva seul avec sa mère, il lui prit les mains :

—Mère, mère...

—Mon enfant ?

—Au moment où je suis arrivé, tu allais dire quelque chose !

—Tu te trompes.

—Non, non... Et on eût juré que c'était ma présence, mon arrivée subite, qui t'en avait empêché ?

—De quoi me crois-tu donc capable, mon fils ? dit Marguerite ; affolée, retirant des mains de son fils ses mains moites de sueur, penses-tu que si quelque soupçon m'était venu, j'aurais hésité à le faire connaître ?

Il ne répondit pas. Il semblait rêver autre chose. Soudain, les yeux brillants, il dit — et sa voix était sourde :

—A la morgue, les gens ont l'habitude des morts, et cela leur donne une certaine expérience... Sais-tu ce qui est arrivé ?

—Qu'est-ce donc, Gérard ?

—J'ai accompagné jusque-là le cadavre de mon pauvre père. Et quand je leur ai dit qu'il s'était suicidé, ils examinèrent la blessure. Alors ils se sont mis à rire. Et l'un d'eux m'a dit : "Ça, un suicide ? monsieur, nous n'en croyons pas un mot !" Mère, mère, mon pauvre père serait-il mort assassiné ?

—Monsieur Delangle l'affirme... lui aussi.

—Et toi, mère ?

—Je l'ai dit... C'est un suicide...

—Les médecins nous renseigneront bientôt.

Gérard se tut, les yeux fixés à terre, le front barré de rides.

—A quoi penses-tu ?

—Je pense, mère, qu'il se peut que Jordanet soit coupable, et la justice se chargera de son châtiment. Mais si la justice le reconnaît innocent... si elle est impuissante à découvrir le coupable... si ce meurtre reste impuni et si la mort de mon père n'est pas vengée.

—Eh bien, mon fils ? dit-elle, presque évanouie de terreur.

—C'est moi qui me chargerai de trouver le coupable et de le punir... Cela, je le jure !

Elle eut un profond soupir et garda le silence. Puis, lentement, appuyée sur le bras de Gérard, elle se leva, traversa le cabinet de travail, et rentra dans son appartement. Au moment où elle allait s'y enfermer, Mascarot entra.

—Madame n'a pas besoin de mes services ?

—Non, monsieur, merci.

—Je serai demain au bureau, à mon heure habituelle.

Il salua, pliant en deux son long corps maigre, puis sortit, d'un pas lent, mesuré, digne. Et Marguerite, enfin, se trouva seule et sanglota.

IX

Les Billets Disparus

Deux ou trois jours se passèrent. Les médecins commis par le parquet afin d'examiner le cadavre de M. de Savenay avaient envoyé leur rapport. Aucune divergence d'opinion n'existait. Le rapport concluait à l'assassinat et écartait toute possibilité de suicide.

Mascarot s'était mis à la disposition de Marguerite pour suivre l'enquête de près et pour la renseigner. C'était par lui qu'elle connaissait tous les détails. Par lui, elle sut que Jordanet n'avait pas été relâché.

Bien plus, une autre arrestation avait été faite, celle de ce gentilhomme campagnard, M. de Kérunion, auquel appartenait le revolver trouvé dans le cabinet de Savenay.

Mascarot, confronté avec eux, avait assisté à quelques parties de leurs interrogatoires. Il en avait rendu compte à Marguerite.

M. de Vandières lui-même avait été appelé, et sa déposition, qu'il fit devant Jordanet, fut très grave. Il fut obligé de rappeler les paroles échappées à l'ouvrier en un moment de colère, dans le hall des bureaux de la banque.

La colère de Jordanet n'avait cédé que lorsque M. de Vandières lui eut promis qu'il serait remboursé, le soir même.

Interrogé par le juge sur les motifs qui avaient amené sa générosité, l'apport de ce million qui aurait pu sauver Savenay, M. de Vandières avait répondu :

—Je voulais sauver l'honneur de monsieur de Savenay, rien de plus.

Jordanet avait entendu cela. Et le souvenir de ce qu'il avait surpris autrefois lui était revenu.

—Mon colonel, avait-il dit, je ne vous en veux pas de ce que vous venez de déposer contre moi. C'était votre devoir et du reste vous n'avez dit que la vérité. Oui, j'étais furieux contre monsieur de Savenay. Oui, je lui aurais peut-être fait son affaire, s'il avait refusé de me payer. Mais enfin, de toutes ces menaces, je n'en ai exécuté aucune. Monsieur de Savenay m'a payé. Nous étions quittes !

Et, en essuyant ses larmes :

—Non, mon officier, je ne vous en veux pas. Vous parlez selon votre conscience. Et, que l'on me condamne ou que l'on m'acquitte, je ne souhaite qu'une chose, c'est que plus tard vous vous souveniez que je n'ai pas eu de rancune, si jamais les hasards de la vie militaire vous font rencontrer dans votre régiment mes deux beaux et braves garçons, Jean et Médéric. Si j'avais de la rancune et si je la leur léguais en héritage, voyez-vous, mon colonel, ça pourrait devenir très grave... ils ont du courage et de l'énergie... et qui sait ce qu'il adviendrait... mais je ne le veux pas, non, je ne le veux pas. Cependant ce brave homme se débattait de toute son énergie. Tout d'abord il avait eu un moment d'accablement dans sa cellule, lorsqu'il avait compris combien était sérieuse l'accusation portée contre lui.

Puis, une révolte s'en était suivie. Il s'était défendu, devant le juge, avec âpreté, avec violence. Comment pouvait-on croire qu'il fût coupable ? Est-ce que toute sa vie passée ne criait pas son innocence ? Est-ce que, dans cette journée même où fut assassiné Savenay, ce qu'il avait fait n'était pas une preuve de sa probité ?

Voilà ce qu'il ne cessait de répéter au magistrat qui l'interrogeait. Et reprenant, analysant pour ainsi dire toutes les pensées qui lui avaient traversé l'esprit, il disait au juge, dans un langage bon enfant :

—Vous comprenez, monsieur le juge, que j'avais bien le droit de réclamer mon argent. Et mes pauvres quinze mille francs lui ont servi à essayer de rattraper la veine au baccara, à moins qu'il ne s'en soit servi pour payer une voiture à la donzelle qu'il entretenait. Je les lui avais réclamés énergiquement plusieurs fois. Il me lanternaient avec des promesses, et même c'était tout le bout du monde s'il était poli. Enfin, je prévoyais bien, moi, que cela finirait par le train de la grenouille. Je ne voulais pas laisser partir mon homme.

Et sachant qu'il ne me recevrait pas et qu'il était capable, au contraire, de me faire jeter à la porte, je n'ai fait ni une ni deux : je me suis caché dans son cabinet pour l'attendre, en profitant d'une minute où personne ne pouvait me voir et m'en empêcher...

Quand il en arrivait là de son récit, le brave homme s'arrêtait.

Il sentait confusément ce qui l'accusait. Le magistrat le lui avait dit. Il avait même prononcé un mot redoutable : guet-apens.

—Guet-apens, répliquait Jordanet, soit, puisque vous y tenez, mais pas dans le sens que vous le voudriez. D'abord, je n'avais pas l'intention de tuer monsieur de Savenay. Ensuite, si j'en avais eu l'intention et si je l'avais tué, pour me rembourser et le voler ensuite, j'avais un joli coup à faire, car je l'avais vu compter des liasses et des liasses de billets de banque empilées dans la valise noire. Qu'est-ce qui m'eût empêché de la prendre, cette valise, et de filer avec ? Si j'étais une crapule, rien n'eût été plus facile, et j'aurais vécu bien tranquille avec le million qui se trouvait dedans... Au lieu de ça, on me rembourse, je me sauve, et quand je m'aperçois qu'il y a une erreur dans notre compte, une erreur à son préjudice, je m'empresse d'accourir pour restituer cinq mille francs payés en trop. Avouez que pour un meurtrier, voilà bien de la délicatesse. Comme il n'existait aucune écriture constatant la chose, j'aurais pu mettre l'argent dans ma poche. Ni vu, ni connu, je t'embrouille.

Ces paroles, dites au juge la première fois que Jordanet avait comparu devant lui, n'avaient pas manqué de faire impression dans son esprit.

Il était évident qu'il fallait, dans cette accusation, écarter, sinon la préméditation, du moins le mobile du vol.

Mais l'assassinat restait, avec des circonstances atténuantes : en un moment de colère, et sur le refus de Savenay de lui restituer ses quinze mille francs, Jordanet avait tiré ; alors, affolé, il avait puisé au hasard dans la valise, en avait tiré une liasse de billets, sans compter, et s'était sauvé.

Les renseignements pris par la police sur son compte étaient bons. Son casier judiciaire était vierge.

Un docteur de Strasbourg, M. Walter, très connu en Alsace, aimé de tous, avait écrit pour le défendre et se porter garant de sa probité.

Mais les faits se dressaient, dans toute leur implacable rigueur.

Le baron de Fonberlot avait été entendu, survi de son compagnon inséparable : Tournillon.

On avait interrogé Fonberlot sur la composition de ce million fourni par la banque de son père. Fonberlot avait donné la liste des séries et des numéros des billets de banque. Il manquait, en totalité, à cette somme d'un million, cent quatre-vingt-cinq mille francs.

Cette dernière somme se décomposait de la manière suivante : Cent vingt mille francs payés à M. de Kérunion et qui avaient été retrouvés chez lui ; quinze mille francs, que Jordanet prétendait également avoir reçus, et retrouvés en sa possession ; enfin cinquante mille francs dont la disparition restait inexplicable.

C'était la liasse de billets volée par le père Lemayeur. C'était ces billets que Jordanet était accusé d'avoir soustraits après la mort de Savenay.

M. de Fonberlot et Tournillon avaient indiqué les séries et les numéros de ces billets disparus, et plaisamment, ils avaient noté le moyen de s'en souvenir :

—Manque série M. 222 et suivants.

—222, les trois cocottes, avait dit le baron.

—1792 : les droits de l'homme ! avait dit Tournillon.

La vie de Jordanet, si honorable, écartait pourtant l'idée de ce vol. Mais d'autre part elle semblait être en quelque sorte un indice moral de plus plaidant contre lui. N'avait-il pu être affolé par la perspective de ces quinze mille francs qu'il devait rembourser ?

En outre, comme tous les hommes calmes, il avait des colères soudaines, rares, mais terribles.

On le savait. La police en avait fourni des preuves.

N'était-ce pas sous l'empire d'un de ces accès de violence qu'il s'était adressé à Savenay ? Et surexcité par les refus incessants de celui-ci, énervé par les longues heures d'attente, caché dans son bureau, la tête n'avait pas réfléchi, les yeux avaient été aveuglés, la main avait tiré, Savenay était mort !

Et le pauvre homme, contre cela, ne se défendait plus par des arguments. Il n'avait rien à répliquer à la justice triomphante. Il se contentait de protester, de crier son innocence et de pleurer. Or, les innocents pleurent comme les coupables. Les larmes sont indifférentes à la justice.

Restait le second accusé, M. de Kérunion, sur lequel pesaient également les soupçons, ou, pour parler mieux et plus justement : les incertitudes de la police. M. de Kérunion, fruste et brutal, vivant au milieu des bois du Morbihan avec ses chiens et ses chevaux, violent, s'emportant à tout propos, n'avait-il pu commettre ce meurtre ?

(À suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 10 SEPTEMBRE 1898 (1)

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXX

(Suite)



Ils continuèrent à s'éloigner de Rio-de-Janeiro.

— Jacques ne m'aime plus !... Jacques me méprise, pensait-elle. Et, lorsqu'elle était seule, elle éclatait en sanglots. Georget essayait en vain de la consoler. Que pouvait-il devant l'éroulement des rêves de bonheur longtemps caressés par Fanchon !

Que pouvait-il pour faire oublier à sa sœur adoptive l'amour perdu de Jacques, cet amour qui était sa vie !

Par les journaux de France ils connaissaient l'heureuse issue du jugement, la mise en liberté de Jacques.

Fanchon avait espéré recevoir des nouvelles de lui. Il allait lui écrire, lui dire qu'il l'aimait toujours, la supplier de revenir... Rien !... Pas de nouvelles !

Au désespoir de Fanchon vint s'ajouter une inquiétude : Georget fut atteint de graves accès de fièvre. Il dut s'aliter en proie au délire.

Fanchon passait les nuits auprès de son lit. Georget se remit lentement.

Elle était exténuée de fatigue.

Le médecin craignit qu'elle ne tombât malade à son tour. Il ordonna à la jeune fille de faire chaque matin une promenade en mer.

Fanchon refusa d'abord de quitter Georget. Sur les instances de son frère, elle finit par consentir.

Le docteur lui recommanda un vieux pêcheur et son fils. Pablo et Juan étaient d'habiles marins et d'honnêtes gens ; elle pouvait avoir en eux une confiance absolue.

Le médecin avait eu raison ; les promenades matinales en mer, dans l'air pur et salubre, ramènèrent sur les joues pâlies de Fanchon les fraîches couleurs de la santé, rendirent à ses yeux brûlés par les larmes et les veilles leur doux éclat azuré.

Une lettre de Jacques l'appelant auprès de lui et elle serait heureuse ! Georget bien que faible encore, ne souffrait plus.

Dans une huitaine ils s'embarqueraient pour la France.

En se rendant comme d'habitude au bord de la mer, Fanchon songeait à ce retour.

Peu à peu, ses idées si sombres se rassérénèrent. L'espoir, un doux espoir qu'elle osait à peine s'avouer à elle-même, chanta dans son cœur ; elle reverrait Jacques qui l'aimait toujours, ils seraient unis à jamais.

Elle monta dans la barque et, seulement lorsqu'elle y fut installée, remarqua que ce n'était ni Juan ni Pablo qui s'y trouvaient.

Ils étaient remplacés par deux autres marins. Ils expliquèrent que leurs camarades s'étant blessés dans une manœuvre, ils les remplaçaient.

— Est-ce que leurs blessures sont graves ? demanda Fanchon avec intérêt.

— Non, mademoiselle, un jour ou deux de repos et il n'y paraîtra plus.

La voile hissée se gonfla. La barque fila légèrement sur l'eau bleue de la baie, laissant derrière elle un sillage d'écume blanche, aussi blanche que des cygnes qui semblaient suivre l'embarcation rapide.

Le soleil brillait dans le ciel bleu.

La brise de terre embaumait l'atmosphère.

Fanchon, dans ce calme berceur, s'alanguissait en une rêverie d'une douceur infinie.

Tous ceux qu'elle aimait, elle les voyait, les entendait. Elle écoutait ces voix, contemplant ces visages amis.

Bientôt, elle les verrait, les entendrait réellement et non plus seulement en imagination.

Elle fut tirée de son rêve, brusquement.

Jusqu'ici, dans ses promenades, elle n'avait jamais perdu de vue les monuments de Rio-Janeiro, les clochers des églises, élançant dans le ciel leurs flèches d'or, leurs dômes bleuâtres...

Elle n'apercevait plus à l'horizon que la mer et bien loin des collines couronnées de forêts.

— Retournons, dit-elle aux deux marins ; nous nous éloignons trop.

— Dans un instant, madame, répondirent-ils, le vent va changer et nous ramènera plus vite que nous ne voudrions.

Elle se tut... Une inquiétude, une sorte de méfiance s'empara d'elle.

Elle examina les deux hommes. Leurs visages lui parurent sinistres. Leurs allures sournoises.

— Retournons, dit-elle, je vous l'ordonne.

Ils ne répondirent pas et continuèrent à s'éloigner de Rio-Janeiro. Fanchon cette fois, frissonne d'effroi. Un voile passe sur ses beaux yeux.

La barque abordait une petite crique basse ; une coupure dans la falaise rocheuse.

Fanchon se leva, voulut sauter hors de la barque. Elle resta immobile, aussi immobile qu'une statue.

Ses prunelles hagardes fixaient un point de la rive encaissée.

Deux hommes s'y tenaient, deux cavaliers... Elle reconnut Gaston et Montaiglon.

Fanchon retomba dans la barque, évanouie.

Les pêcheurs soulevèrent la jeune fille dans leurs bras, mirent pied à terre, s'approchèrent de Montaiglon qui la prit, la coucha devant lui en travers de sa selle.

Son cheval partit au galop. Celui de Gaston suivit.

Ils s'enfoncèrent dans l'intérieur des terres...

La nature devenait plus riche, la végétation plus puissante. Plus de routes tracées ; des sentiers à peine frayés.

Le sol est tourmenté : profonds ravins, rochers de formes bizarres couverts d'une végétation serrée, colossale, qu'entretenaient les ruisseaux et les torrents qui serpentent ou se précipitent.

Les chevaux descendaient le versant de Corcovado, montagne qui ferme la baie de Rio-Janeiro.

Fanchon reprit connaissance au moment où Montaiglon et Gaston, descendant de cheval, la prirent dans leurs bras pour la porter dans une maison entourée d'un bois de bananiers et d'orangers.

Montaiglon, en la voyant revenir à elle, lui dit vivement :

— Vous n'avez rien à craindre de nous... Mon ami, M. Gaston de Pervençère, vous apprendra tout à l'heure que, non seulement nous n'avons pas de mauvais desseins contre vous, mais encore que nous ne voulons que votre bien.

— Misérables ! interrompit Fanchon qui, debout, pâle, la gorge serrée, jetait autour d'elle des regards effrayés.

La pièce où elle se trouvait était vaste et claire. Des meubles élégants et confortables la garnissaient. Des plantes aux feuillages splendides, aux fleurs éclatantes embaumaient l'air.

—Mademoiselle, fit Gaston en s'inclinant devant la jeune fille, vous n'avez rien à craindre ici, rien à redouter de M. de Montaignon.

—Vous êtes des misérables ! répéta Fanchon.

—M. de Montaignon vous a gravement offensée, mademoiselle, reprit Gaston, il vous supplie de lui pardonner le crime que sa passion coupable lui avait suggéré. . . .

—J'étais plus coupable encore que je ne le croyais, mademoiselle ; l'insulte que je vous ai faite, que je n'ai cessé un seul jour de me reprocher, cette insulte, mademoiselle, que ma conscience ne me pardonne pas, ébuit un crime envers vous et envers ceux que j'aime et vénère le plus. . . .

—Que voulez-vous dire, monsieur ? Quel est ce nouvel et incompréhensible langage ? questionna Fanchon d'un ton de souverain mépris.

—En vous insultant, mademoiselle, je désespérais M. et Mme Renaud de Pervençère, j'attirais sur moi la colère de celui qui fut le compagnon de toute ma vie, de mon cher Gaston ! s'écria Montaignon avec une sensibilité supérieurement jouée.

—Vous me faites pitié. . . . Quelle nouvelle lâcheté avez-vous imaginée ? Dans quel piège espérez-vous me faire tomber ?

Gaston reprit la parole. Il essaya de donner à son visage une gravité solennelle.

—Écoutez-moi, mademoiselle, je vous en prie. . . . Veuillez oublier pour un instant les griefs que vous avez contre M. de Montaignon et ceux que vous pouvez avoir contre moi. . . .

—Espérez-vous donc que j'ai oublié, que je puisse oublier votre visite à Bovernier, parce qu'il y a quinze ans que ces choses se sont passées !

—Croyez-vous que je ne reconnaisse pas en vous l'effrayant personnage, inconnu alors, qui par je ne sais quelles horribles menaces a failli tuer ma bonne mère Catherine !

—Je vous reconnais, monsieur Gaston de Pervençère ! N'osant assassiner ma mère à cause de notre présence à Georget et à moi, vous avez proféré contre la pauvre femme des menaces qui lui ont fait perdre la raison !

—Des menaces, vous !. . . A elle !. . . Que pouvait donc craindre mon humble et sainte mère d'un bandit tel que vous !

—Catherine Devoissoud craignait que je ne révélasse qu'elle n'était pas votre mère, qu'elle vous avait volé !

Gaston avait prononcé ces paroles avec une telle conviction, un accent si assuré que Fanchon, les mains crispées, le visage contracté d'épouvante, la gorge serrée, demeura atterrée.

Ses prunelles hagardes restaient fixées sur le visage de Gaston.

Ella ne pouvait prononcer une parole.

Il reprit du même ton grave, solennel :

—Oui, Fanchon, oui, Catherine Devoissoud vous a volée à votre véritable mère ! Voilà ce que je voulais lui faire avouer quand je me suis présenté chez elle. . . .

—Aux preuves que je lui donnai de son crime, elle opposa des dénégations entêtées, des récits si évidemment mensongers que je me laissai emporter. . . . L'indignation que je ressentis fut telle que je perdis, je l'avoue, tout sang-froid ; je la menaçai des juges, de la prison. . . .

—Vous avez martyrisé ma mère, qui refusait sans doute d'être votre complice dans une infamie !. . . .

—Vous voulez l'obliger à renier son enfant ! A la pauvre femme qui n'avait que sa fille pour toute joie sur la terre, pour tout espoir, vous pensiez, à prix d'or, faire avouer un crime dont elle ne s'était pa rendre coupable.

—Vous exigez qu'elle déclare que son enfant était celui d'un autre ?

—N'est-ce pas, monstre, que voilà ce que vous espérez ?

Fanchon, debout, souverainement belle, lançait à Gaston ces imprécations d'un air de mépris écrasant.

Il la contempla un instant, feignant l'admiration, la pitié, l'attendrissement.

Cette attitude de fourbe exaspéra Fanchon jusqu'au paroxysme.

—A qui aviez-vous donc comploté de me vendre ? fit-elle d'une voix vibrante d'indignation.

—Je comprends votre colère et j'exuse la dureté de vos paroles, Fanchon, vous avez tant souffert ! Mais, écoutez-moi, accordez-moi un instant, un seul instant d'attention.

—Répandez à ma question : A qui vouliez-vous me livrer ?

—A votre véritable mère, Fanchon. A celle qui serait fière de vous comme vous seriez fière d'elle. . . .

—Et cette femme, cette véritable mère ? . . .

—Votre véritable mère, Fanchon, vous la connaissez, c'est Mme Blanche de Pervençère. Votre père, c'est Renaud de Pervençère, mon frère !. . . Fanchon, croyez-moi, vous êtes leur enfant, leur fille ! Elle céda d'un rire stentot qui se brisa en un sanglot.

—Et vous êtes mon oncle ! murmura-t-elle avec dégoût.

—Oui, Fanchon, je suis votre oncle, répondit Gaston avec humilité.

—Vous me faites horreur et pitié, misérable fourbe ! s'écria la

jeune fille. Je ne veux pas vous entendre davantage débiter devant moi des contes ineptes. . . . Je veux sortir d'ici. . . . retourner auprès de mon frère d'adoption, du lieutenant Georges Bernard, que mon retard inquiète. . . .

—C'est ce qu'il m'est possible de vous accorder, ma chère Fanchon, je ne vous ai pas retrouvée enfin, je ne suis pas arrivé, à force d'énergie et de dévouement, à acquérir la preuve de votre véritable identité, pour vous laisser aux mains d'un aventurier. . . .

—Georget !. . . Un aventurier !. . . Mon frère !

—Oui, Fanchon, un aventurier qui a surpris le secret de votre naissance, qui sait quelle immense fortune vous attend et, pour partager cette fortune, veut se faire aimer, devaier votre mari. . . .

—Misérable lâche !

—Je dois, comme parent, et au nom de mon frère et de ma belle-sœur, vous protéger contre ce danger, continua Gaston avec autorité. . . . Vous resterez ici jusqu'à ce que votre père, à qui je vais apprendre par une dépêche que je vous ai retrouvée, m'ordonne de vous ramener auprès de lui. . . . Vous aurez des femmes pour vous servir. . . . N'essayez pas de vous enfuir, Fanchon : on fait bonne garde autour de vous. . . .

—Je vous adjure et vous supplie de réfléchir que vous révolter serait folie. . . . Je n'ose vous demander d'avoir confiance en moi, hélas !

—Vous avez été prévenue, circonvenue, et je dois vous prouver que je mérite votre confiance et votre amitié.

Il salua Fanchon et sortit de la pièce avec Montaignon.

En ne voyant pas Fanchon rentrer à l'heure accoutumée, Georget, inquiet, se rendit au bord de la mer, à l'endroit où il savait qu'atterrissaient les barques.

La *Santa-Maria*, partie le matin, n'était pas rentrée encore. Il n'y avait là rien qui pût effrayer Georget ; la mer était belle, la brise légère. Un accident en mer était impossible.

Pourquoi, cependant, Fanchon tardait-elle autant ?

Quel caprice lui faisait prolonger sa promenade sans se soucier des inquiétudes que devait ressentir son frère ?

Georget allait et venait sur le quai, s'adressant continuellement ces questions qui l'obsédaient.

Il en fut distrait par l'entrée dans le port d'un navire. Un transatlantique venant de France.

Des milliers de curieux, des garçons d'hôtel, des *ciceroni* l'attendaient. Et des parents, des amis anxieux, fébriles, essayant de reconnaître parmi les passagers celui dont l'arrivée annoncée faisait battre leurs cœurs.

Georget n'attendait personne, lui ! Il se mêla pourtant à cette foule. Leur fièvre d'attente le gagna. Bientôt, comme les autres, il jeta des regards d'ardente curiosité sur les arrivants. . . .

Il poussa un cri de joie !. . . Dans un des passagers il reconnut Jacques.

Jacques !. . . Était-ce bien lui ? . . . Ne se trompait-il pas ?

Non, Georget ne se trompait pas.

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

—Où est Fanchon ? . . . questionna Jacques.

—Partie, comme d'habitude, faire une promenade en mer. . . .

—Elle tarde à revenir. . . . L'inquiétude m'a pris et je suis venu.

—Est-ce que tu crains un accident, Georget ?

—Non, les pêcheurs qui la conduisent sont d'habiles gens ; d'ailleurs, la mer est calme comme un lac.

—Elle devrait être de retour depuis combien de temps ?

—Fanchon est en retard de deux heures.

—Alors, un malheur est arrivé ! s'écria Jacques. Fanchon, si bonne, si dévouée, te sachant malade, n'aurait pas, par caprice, voulu te causer d'inquiétudes, car tu es inquiet, Georges, je le vois, n'essaye pas de me le cacher.

—C'est vrai, Jacques, mais j'attribue cet état nerveux à ma faiblesse, à la fièvre dont ne suis pas encore complètement guéri.

—Il faut interroger les pêcheurs, Georget ; viens.

Ils apprirent que la *Santa-Maria* était partie comme les autres jours avec Fanchon, mais que ce n'était pas Juan et Pablo qui montaient la barque. Ils s'étaient fait remplacer par des inconnus.

—Des inconnus ! Personne parmi vous, ne connaît les deux hommes auxquels ma sœur s'est confiée ? questionna Georget.

—Non, ils ne sont pas d'ici.

Jacques et Georget eurent le pressentiment d'un malheur. Ils échangèrent un regard rempli d'une inquiétude profonde.

—Voici Juan et Pablo ! cria un pêcheur.

En effet, le père et le fils, les yeux enflammés de colère, les mâchoires serrées, accouraient. Dans leur main crispée, chacun des deux hommes brandissait un poignard.

—La *Santa-Maria* n'est pas rentrée ? . . . La jeune fille ? questionnèrent-ils.

(A suivre.)

HELLA. *

Villanelle.

Poesie de
CAMILLE NATAL.

Musique de
G. MERCIER-POTTIER.

Andantino.

Chant. *crisp.*
Quand Hella chante au cla-ve-cin, U-ne très viell - le

Piano. *p*

me - lo - di - e, Je ré-ve-let - reux, dans mou jir.

pp rit.

pp rit. le tra-ve-heu-rea dans mou jir - dia. Est - ce la voix —

pp rit.

1. C. G. Pottier, 10, rue de Valenciennes, Paris. — 2. G. Mercier-Pottier, 10, rue de Valenciennes, Paris. — 3. Camille Natal, 10, rue de Valenciennes, Paris. — 4. G. Mercier-Pottier, 10, rue de Valenciennes, Paris. — 5. G. Mercier-Pottier, 10, rue de Valenciennes, Paris. — 6. G. Mercier-Pottier, 10, rue de Valenciennes, Paris. — 7. G. Mercier-Pottier, 10, rue de Valenciennes, Paris. — 8. G. Mercier-Pottier, 10, rue de Valenciennes, Paris. — 9. G. Mercier-Pottier, 10, rue de Valenciennes, Paris. — 10. G. Mercier-Pottier, 10, rue de Valenciennes, Paris.

PENSEE FUGITIVE

Par GASTON GAULIN

Andante *Dolce.*

PIANO *p*

Rit.

Très rit.

f *allegro*
dans mon jar - din La tub - er - gin - te -

cresc.
La pecheuse est tou - te fine - te
f
Je ré - ve - il - le - reux, je ré - ve - il - le - reux

chan - ce - le - ve - gin
Lait em - beu - me le re - mu - ru
p *piu animato*

pp
Quand Hel - la chan - ce au cha - ve - gin
ppp
Quand Hel - la

smorzando
Je ré - ve - il - le - reux, dans mon jar - din

ppp *allegro*
Quand Hel - la chan - ce au cha - ve - gin

Et mes - je - su - vou - le - ra - vi -

ff
Et moi, je sa - vou - re - ra - vi -

2

3

QUI GAGNE PERD

Aux vacances dernière, j'allais en Alsace. Ce voyage m'enchantait. Les Vosges et les bords du Rhin, à cette époque de l'année, étaient dans tout l'éclat de leur beauté. Il y avait déjà un mois que je me promenais, remplissant mon carnet d'une quantité d'anecdotes, toutes à mon avis plus intéressantes les unes que les autres. Chose bien rare dans la vie, je n'avais durant ce long mois rencontré aucun point noir, aucune note triste.

Un jour, je m'aventurai dans un chemin ravissant, très ombreux, et au bord duquel courait un petit ruisseau, dont le doux murmure et le gazouillement des oiseaux troublaient seuls le calme qui enveloppait la nature en cet endroit. Je marchais depuis un bon moment, lorsque tout à coup mon chemin déboucha dans un petit village si enfoui dans la verdure, que je ne l'avais pas aperçu. Là, le gazouillement des oiseaux était remplacé par un bruit rythmé et régulier qu'accompagnait la chanson des ouvriers.

Tout le monde travaillait à la serrurerie. C'était la grande industrie de ce petit village. Hommes et femmes, jeunes et vieux, tous forgeaient et limaient.

À la première chaumière que je rencontrai, commençant la rue principale, j'aperçus une femme limant une serrure. Elle avait attaché à son bras droit, celui tenant la lime, une ficelle dont l'extrémité était nouée au berceau d'un bébé qui poussait des cris épouvantables. Chaque mouvement du bras de la femme, en tendant et détendant la ficelle, communiquait au berceau un

"Serait-ce une indiscretion, ma bonne femme, de vous demander quel est ce pauvre homme que vous venez de défendre, et pourquoi vous paraissez triste, tandis que tout le monde ici semble vous aimer ?"

—Ma chère dame, dit-elle, ce n'est pas un secret, tout le monde ici connaît cette malheureuse histoire, et si cela vous intéresse... je m'en vais vous la conter ?"

Nous marchâmes, quelque temps silencieusement, côte à côte, je n'osais interroger ma voisine qui remontait le cours de ses souvenirs.

"Ah ! dit-elle tout à coup en rompant brusquement le silence, voyez-vous ces enfants qui jouent sous ce hangar. Voilà ce que nous faisons il y a près de cinquante ans. Nous étions une bande de gamins, qui aimions bien jouer. Moi, j'étais l'aîné, j'avais une dizaine d'années : mon frère était alors un gros bébé, ne demandant qu'à rire, tout comme le petit que vous voyez là bas et que la grande fille fait jouer à pair ou non. Il aimait le jeu, mon pauvre Fritz, et nous, nous laissions de côté, poupée, cheval de bois, charrette pour nous amuser à l'exéciter. Moi surtout, j'aimais tant à voir sa figure réjouie quand il gagnait. Croyez-vous madame, qu'il avait une chance, une chance ! il gagnait toujours. Ah ! c'est bien cela qui l'a mené où il est. Voyez-vous, dans le jeu, quand on commence par gagner, on est toujours sûr de perdre. Nous nous asseyions tous sur un banc, et moi tenant des petits cailloux dans mes mains fermées, je faisais deviner à chacun son tour le nombre de ceux que je tenais. Nous jouions à pair ou impair. Quand arrivait le tour de Fritz, tout, les yeux fixés sur sa bonne figure, le regardaient en riant, tandis que d'autres cherchaient à

voir dans ma main.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quand je pense que j'étais la plus encouragée à l'exéciter, et que tout ce qui est arrivé est ma faute.

—Qu'est-il donc arrivé ?

—Ah ! ma bonne dame, c'est bien simple, puisque c'est moi qui l'exécitais, c'est moi qui l'ai encouragé à aimer le jeu. Ah ! Seigneur Jésus, je n'aurais pas cru qu'il finirait par l'aimer pour de vrai.

—Si cela ne vous chagrine pas trop, donnez-moi à raconter cette histoire, voulez-vous continuer ?

—Comme je vous le disais, nous nous amusions. Fritz était intelligent, il travaillait bien. Il apprit la serrurerie, devint très adroit. Son travail fut remarqué un jour par un monsieur très riche, un grand fabricant de serrurerie d'art, de passage dans notre village. Il l'emmena à la ville et le paya bien.

—Eh ! quoi, ce



Nous jouions à pair ou impair. (P. 25, col. 2)

mouvement de va-et-vient. Ce berceement et le bruit monotone de la lime finirent par endormir l'enfant.

Je m'étais attardée à contempler cette scène, quand soudain s'éleva derrière moi une vive apostrophe. Je me retournai brusquement. Mes yeux se fixèrent sur un pauvre homme hâve, décharné, au regard incertain et aux mains tremblotantes, de ce mouvement machinal qui cherche à saisir des choses imaginaires. C'était lui l'objet de cette apostrophe.

"Tu es encore à flâner, vieux Fritz, à méditer quelque coup de hasard, tandis que ta pauvre sœur se tue au travail pour te donner du pain !... Tu n'as pas honte ! C'est-y permis de passer sa jeunesse à jouer pour venir ensuite vivre au dépend des autres, en ne pensant en somme qu'à jouer encore, ça se voit à tes yeux."

L'homme qui parlait ainsi aurait pu continuer longtemps de la sorte, si une petite vieille, bien propre, n'était arrivée prendre la défense du malheureux réproché.

"Voyons, vous ne devriez pas être si méchant, voisin, dit-elle tristement. A tout péché miséricorde. Surtout quand le pécheur a expié sa faute par tant de misères, comme l'a fait mon pauvre frère. Puis s'il est la victime, est-ce bien lui le vrai coupable ?"

—C'est bon, c'est bon, toujours votre bon cœur, vous qu'on respecte, et qu'on aime ici, mais c'est égal." et le voisin s'en alla en grommelant.

Ce respect qu'on témoignait à la petite vieille, et la véhémence qu'elle avait mise à défendre celui qu'elle appelait son pauvre frère, m'intriguèrent au plus haut point. La curiosité l'emportant sur la réserve que l'on doit mettre à interroger le chagrin, je m'approchai.

n'est là qu'une bonne chance.

—Oui, oui, reprit-elle, en hochant la tête, toujours la bonne chance du début qui mène à la perte. Je ne pouvais pas prévoir que le séjour de la ville lui aurait nui. S'il était resté ici, il n'aurait pas fait la connaissance de mauvais garnements qui l'entraînerent à jouer. Je l'avais tant excité étant petit, que l'entraînement fut facile. Ah ! mon Dieu ! dire que c'est ma faute ! Ils lui montèrent la tête, lui apprirent qu'il existait des villes où l'on jouait gros. Des centaines de mille francs, c'était autre chose que nos cailloux et que notre jeu de pair ou non. Il fit des économies pour se payer le voyage. Puis un beau jour il partit à Bade où, paraît-il, on joue beaucoup. Ah ! ça m'a fait un coup, voyez-vous ! J'eus le pressentiment qu'il lui arriverait malheur, et à cause de moi, par ma faute. Je ne voulus pas me marier avant que Fritz revint, mais il ne revenait pas. Moi, j'attendais. Les années se passaient, Fritz ne rentrait toujours pas au village.

—Il a donc été longtemps sans vous donner de ses nouvelles ?

—Depuis le jour où il partit, jusqu'au jour où il revint, on n'a jamais entendu parler de lui, il se sentait faulx.

—Vous deviez être bien inquiète, ma pauvre femme ?

—Oh ! oui, mes parents moururent de chagrin, et moi je vécut toute seule avec le remords d'avoir conduit mon Fritz au mal. Il revint enfin il y a quelques années seulement. Dans quel état, sainte Vierge !... Quel changement ! Je ne le reconnaissais plus. Il était déguenillé, la figure creusée, il n'avait pas mangé un bout de pain depuis trois jours. Il avait joué, il était devenu riche, puis il avait tout perdu petit à petit. Bientôt il



I

Mr. Joson. — Fermer sa maison et s'en aller pour quelques jours à la campagne ça ne paraît rien du tout ; mais avec ma femme et son manque de mémoire, il me faut m'occuper de tout ; heureusement que j'en ai à revendre, moi . . .

II

. . . Eh bien, es-tu prête, madame Sansmémoire ? Tu n'oublie rien, au moins ?

Mme Joson. — Mais, je ne pense pas, mon ami . . . Ah, si, j'ai oublié de fermer le volet de notre chambre ; vas y donc, mon cheri.

fut ruiné. Il essaya alors de se placer, mais aussitôt qu'il gagnait quelques sous, la fièvre du jeu le reprénait, et il repardait. On connut son défaut, et il ne trouva plus de travail. Il mendia, car il n'osait plus revenir. Enfin il se décida. Vous pensez si maintenant je le soigne, pour lui faire oublier tout ce qu'il a souffert par ma faute. Je travaille tant que je peux pour le nourrir et pour faire oublier que cette passion du jeu qui l'a mené à sa perte, c'était moi qui l'avais développée sans penser à mal quand il était jeune. J'espère qu'ainsi le bon Dieu me recevra tout de même dans son paradis.

— Cela est chose presque certaine, ma bonne femme, car vous avez bien expié ce que vous appelez votre faute.

— Tenez, madame, je le vois là-bas, mon pauvre Fritz, je m'en vais le rejoindre pour ne pas le laisser seul avec ses pensées . . . Adieu, et que la Providence vous ait en sa sainte garde."

Je l'avais, la note triste qui, jusqu'à ce jour, ne s'était pas glissée sur mon carnet. Je m'éloignai pensive en songeant combien peut mener loin le véritable amour fraternel.

Le naïf dévouement de cette petite vieille se croyant responsable du penchant naturel qui avait entraîné son frère me touchait profondément. Il venait me prouver une fois de plus combien une âme simple est grande et noble. Puis je pensais aussi au danger d'exciter chez les enfants leur amour des jeux du hasard. Comme cela peut les entraîner loin !

MARTHE DILLAYE

LE PORTRAIT DU MUR VIDE

Dans cet appartement où je m'installais aux premiers jours d'un hiver déjà si ancien, il restait un portrait de femme, sans cadre, accroché au mur de la pièce qui serait ma chambre de travail. Je lo regardai à peine, pendant que les déménageurs mettaient mes meubles en place. Visage terne, vague, peinture médiocre. "Le précédent locataire, pensai-je, a oublié ce portrait ; il viendra le chercher tout à l'heure ou demain." Je résolus de

le laisser là, de n'y pas toucher ; il se pouvait qu'il fût précieux à celui qui viendrait le reprendre. Mais personne ne le réclama. Deux jours plus tard, comme je m'asseyais devant ma table, il gêna ma vue. Je sonnai ; mon domestique l'emporterait, le fourrerait dans quelque coin. En attendant, je le considérai avec attention ; et quand le domestique, entré, m'eût demandé : "Monsieur désire-t-elle ? — Rien," répondis-je. Car, maintenant, il me semblait que je reconnais- sais, non pas ce portrait, mais la femme dont il était l'image.

Oui, je la reconnais- sais, certainement, bien certainement . . . Qui était elle ? je n'aurais pu le dire. Ces cheveux d'un châtain sans éclat, ce

la ressemblance, évidemment due au hasard, gâtée d'ailleurs par un peintre maladroit, de la très douce amie, quasi maternelle, de la caressante consolatrice qui, de ses bras toujours ouverts à mes retours, toujours éléments à mes fautes, fit le cher bercement de mes premières fatigues et de mes premiers repentirs. Où était-elle ? Où sont les mortes. C'était peut-être le parfum de sa lointaine tombe, cette odeur de cendre qui avait remplie la chambre . . . Je voyais moins nettement le portrait à travers mes larmes.

Désormais, j'eus une crainte, ce fut qu'on me le prit, ce portrait. Mais beaucoup de jours passèrent ; je n'avais aucune nouvelle du locataire précédent ; je finis par me persuader que l'image était à moi. Je lui fis un cadre de bois noir, pas luisant, où je mis une petite touffe de ces fleurs qui, de sembler mortes, ne se fanent jamais. C'était le rassérénement de mes heures inquiètes, d'avoir là, en face de moi, tout près, la caressante et consolante amie.

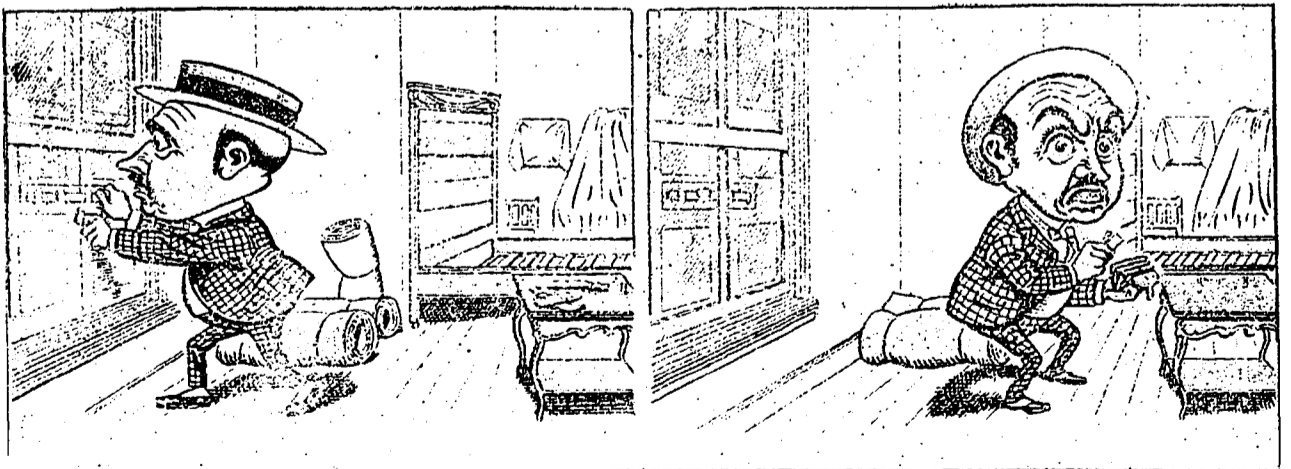
Mais une fois que, obligé à un travail nocturne, j'avais allumé toutes mes lampes et les bougies de quatre candélabres pour mettre de la clarté en moi, je ne pus, levant les yeux vers le portrait, retenir un cri de surprise. Non, non, il ne ressemblait pas à la maternelle amie de mon adolescence ! Quelle berlué, quelle illusion m'avait fait la reconnaître en lui ? Si terne qu'il fût, grâce au lâche pinceau, il ressemblait, je n'en pouvais douter, à la resplendissante et merveilleuse créature qui, pendant un aussi longtemps de joie et de gloire enchantée mes yeux et enflamba mon esprit.

L'illuminatrice de mes années triomphantes, — hélas ! éteintes depuis longtemps, — je la retrouvais, ardemment belle, comme un astre rallumé. Et j'en étais sûr, encore que je visse mal le portrait à travers l'éblouissement.

Pendant plusieurs semaines, je dormis le jour et travaillai la nuit. Oh ! pourvu qu'on ne me reprit pas le portrait ! Je lui avais fait un cadre d'or, rayonnant, où brûlait une violente touffe, chaque soir renouvelée, de lis d'or et de pivôines sanglantes ! Et, quand s'éteignait mon génie, je le rallumais à la flamme de la resplendissante et merveilleuse créature.

Mais, une fois que brisé par le long, par le stérile effort des déchirantes

UNE LEÇON DE MÉMOIRE — (Suite)



III

Mr. Joson. — Jamais rien vu de pareil à cette femme-là ! Oublier de fermer ce volet ! Les voleurs auraient eu du plaisir. Ah, mon Dieu, qu'elle a donc de la chance, la malheureuse, d'avoir un mari comme moi . . .

IV

. . . Bon ! voilà qu'elle avait laissé les billets de steamer sur la table ! Nous aurions été bien lotis ; mais je vais lui donner une leçon dont elle se souviendra longtemps. Je vais mettre les billets dans mon portefeuille et ne rien lui dire jusqu'à ce que nous soyons sur le bateau. Je lui demanderai alors ce qu'elle en a fait . . . Ha . . . Ha . . .

UNE LEÇON DE MÉMOIRE — (Suite)



V

Mme Joson (du bas de l'escalier) — Henri !... J'ai oublié de tourner la clef du compteur à gaz, au 3e étage... Veux-tu y aller, dis, mon ami ?

Mr Joson (rayeur). — Mais, c'est à devenir fou furieux ! Voilà qu'il faut encore monter au 3e. Ah, cette femme, cette femme !

VI

Mr Joson (qui est redescendu enfin et grince des dents). — Tu sais, à présent, il ne s'agit plus de plaisanter, 15 minutes seulement pour arriver au bateau. Si tu as encore oublié quelque chose, il va y avoir du tabac.

et haletantes grimpées vers l'idéale œuvre jamais atteinte, je m'étais endormi la tête sur la table, j'eus, éveillé d'un rose rayon d'aube, une étrange surprise en regardant le portrait. Et je pensai que, longtamps, j'avais été fou. Non, non, il n'offrait aucun rapport avec la beauté de la splendide amie, de la lumineuse inspiratrice ! Mais là, sous la pâle rougeur du jour naissant, c'était, trop peu exquise, il est vrai, trop humanisée par un artiste sans réverie, la délicieuse enfant qui, si jeune, si puérile, daigna m'aimer, moi vieillissant déjà, et fit de son jeune printemps le soleil de mon automne. Elle était morte, elle aussi, hélas ! puisquelles meurent toutes. Mais je la revoyais, en l'ingénuité de son éclosion prochaine, pareille à tout ce qui sera fleur, chant, rayon, et ne l'est pas encore ! J'en étais certain quoique l'image me fût à peine visible à travers les pleurs que j'avais aux cils comme une rosée matinale.

Durant de long mois, ce fut ma coutume de travailler sous les premières clartés du matin. Oh ! quel désastre si l'ancien locataire était venu demander le portrait ! Au cadre de bois peint en blanc, je mettais, toutes les aurores, une petite pâquerette, ou un muguet, ou une églantine à peine rosée ; et, sous l'angélique enfantillage de la délicieuse enfant qui daigna m'aimer, moi vieillissant déjà, mes poèmes s'emplissaient d'une haleine qui va être la brise et d'un vert parfum de venelle qui n'est pas encore fleurie.

Mais voici que, peu à peu, le dédain me gagna des œuvres d'autrefois réalisées et l'ennui des œuvres futures. Il y avait bien longtamps que j'étais installé dans l'appartement où le précédent locataire avait laissé le portrait. Et il ressemblait moins, ce portrait, à la jeune fille morte, un temps ressuscitée en lui. Bientôt il ne lui ressembla plus du tout. Était-ce qu'il avait repris les traits de la triomphale amie ou ceux de celle si maternelle ? Non, il ne ressemblait plus à aucune de celles que j'aimai et qui m'aimèrent, il ne ressemblait plus à personne. Je n'y voyais que des cheveux châtain, sans éclat, un front un peu jaune, très lisse, traversé d'une ride, des yeux qui avaient le bleu gris des lacs peu profonds. Et je ne m'occupai plus de lui, et je ne le regardai plus ; je n'aurais pas eu de peine si on était venu le prendre.

Pourtant je fus étonné, sans chagrin d'ailleurs, un jour — combien de jours avaient passé depuis que je logeais là ! — un jour que, les yeux levés par hasard, je vis que le portrait n'était plus au mur. Je sonnai un domestique, vieilli à mon service ; il avait des cheveux blancs, comme moi ; je lui demandai : — L'ancien locataire est venu ?...

Il parut surpris.
— Non, monsieur, dit-il, personne n'est venu.
— En ce cas, demandai-je encore, qui donc a emporté le portrait ?
Il me considéra de l'air qu'on a eu regardant un fou.
— Quel portrait ?
— Le portrait qui était à ce mur.
— Il n'y a jamais eu de portrait à ce mur, dit-il.
— Bien, c'est possible, dis-je, laissez-moi.

Le prisonnier. — Elle insistait pour s'en retourner chez elle, alors j'ai caché sa valise.

IL N'A PAS TOUT PERDU

Un professeur envoya porter une bouteille de vin chez lui, par un de ses élèves dont l'intelligence n'était pas extrêmement développée. Quand le jeune garçon revint à l'école il lui demanda : — Eh bien, Georges, as-tu porté la bouteille chez moi ?

Georges (après hésitation). — Monsieur, c'est que j'ai laissé tomber la bouteille par terre et qu'elle s'est brisée en mille morceaux...

Le professeur. — Alors...

Georges. — Mais j'ai porté le bouchon chez vous, monsieur.

UN HOMME ÉCONOME

Salomon — Bronds du un pain, Isaac ?

Isaac. — Chamais te la fie ! Bayer le Peau quand on bent se paigner bour rien à la maison.

Salomon. — Bour rien ! Et le zafon, du no le grompte bas, tonc ?

Isaac. — Chamais che nuse tu zafon, moi.

IMPRUDENCE

Madame (qui vient de lire Robinson Crusoe). — Une supposition que nous serions tous les deux, comme Robinson et Vendredi, sur une île déserte, quelle est la première chose que tu essaierais de faire ?

Monsieur (imprudemment). — J'essaierais d'en sortir, parbleu.

PÉNIBLE OBLIGATION

Durdepaie. — Mon cher Finaud, je n'ai jamais, jusqu'à aujourd'hui, ressenti l'obligation de vous demander un prêt d'argent ; ah, pas grand'chose, 10 seulement !

Finaud. — C'est une chance ça, mon cher Durdepaie, je n'ai jamais, jusqu'à aujourd'hui, ressenti le chagrin de vous les refuser.

UNE LEÇON DE MÉMOIRE — (Suite et fin)



VII

(Sur le quai. Le bateau siffle.) Joson. — Enfin, nous voilà et il n'était que temps. Où sont tes billets, madame Sansmémoire ? Je te les ai donnés, hier ; où les as-tu mis ? Tu les as oubliés, au moins... hein... n'est-ce pas ? Heureusement que je les ai retrouvés sur la table et que je les ai mis dans mon portefeuille, car je n'oublie rien, moi...

VIII

(Le bateau siffle encore.) ... Voyons... ou peut-il être ?... Je parie que je l'ai laissé sur la table, à la maison. Ah bien, nous voilà propres ! (Le bateau part.) Pas de billets, par d'argent, nous voilà revenus de la campagne. (Comet de barbaume.)

MODES PARISIENNES



ROBE POUR ENFANT. — Cette adorable petite robe de fillette est en mousseline très fine et lavable, semée de petites fleurs cerise encadrées de filets ciel et elle est d'un charmant effet. On peut confectionner également ce vêtement en très belle toile de Vichy à danier noirs et blancs. Elle est ornée dans le bas de deux volants très fournis, empiècement décollé en carré et recouvert d'une fine guipure crème ; manches courtes, à volants en ton assorti.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)



No 216. Jaquette pour dame et demoiselle

No 216. — Cet élégant et seyant vêtement est fait en drap de dame vert foncé. Les revers et le col sont en soie blanche cordée et un galon de fantaisie noir et doré formant un bel effet. Le parfait ajustement se fait par une couture au milieu du dos, petits côtés en dessous du bras, toute l'ampleur de la basque est arrangée par des plis ; le devant n'a pas de pince, est arrondi au bas et replié du haut afin de former revers rejoignant le col rabattu. Les manches de deux coutures sont froncées du haut. Vêtements de cette description peuvent être faits en drap, cheviotte, tweed, mélange écossais et anglais. On emploie généralement du galon comme garniture tel que l'hercule ou soutache ou simplement on fait des piqûres à la machine.

No 216 est coupé dans les grandeurs de 28 à 40 pouces, mesure de buste. Quantité d'étoffe en 44 pouces pour dame de grandeur moyenne : 2 vgs $\frac{1}{2}$.

No 180. Robe d'enfant

No 180 — Cette robe représente un charmant modèle pour petite fille, elle est faite en dimity à raies bleues et blanches, garnie de broderie et surmontée de galons de toile. Ce patron a un corsage court simplement ajusté par les coutures d'épaules et dessous de bras auquel vous froncez la jupe sur un empiècement pointu devant et derrière, épaulettes venant par-dessus les manches lesquelles sont froncées du haut et du bas et ont un petit poignet et une bande de broderie ; au cou un col droit, la robe se fermant derrière par des boutons et boutonnières. Le bas de la robe étant tout droit on peut y mettre un entre-deux de broderie, du galon ou simplement le piquer. On peut se servir de serge, châli, cachemire, étamine, de la soie de Chine ou tout autres jolies étoffes se lavant, et garnir avec une dentelle ou broderie.

Il faut en 44 pouces pour un enfant de 4 ans, 2 verges $\frac{1}{2}$

Grandeur : 1, 4 et 6 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 10 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

CHOSSES DE CUBA

Si Cervantes avait traduit les fables de La Fontaine, au lieu d'écrire *Don Quichotte*, il n'y aurait pas eu la guerre à Cuba.

En effet, les insurgés auraient lu l'histoire du cheval qui, pour se venger du cerf, fait appel à l'homme...

Ce dernier intervient en faveur de son allié le cheval. Il lui monte sur le dos, lui met une selle, un mors, une bride, il le cravache et lui donne des coups d'épée en lui disant :

— C'est pour ton bien ! Tu es ma plus noble conquête...

Calixto Garcia et Maximo Gomez sont en train de faire cette expérience chevaline.

Les Américains les traitent de *propriétaires* et menacent de les désarmer, sans doute pour pouvoir plus confortablement les fusiller après... En attendant, ils les traquent dans la boue et leur marquent tout leur mépris.

Ces pauvres Cubains ont beau dire :

— Ce n'est pas pour ça que nous vous avons fait venir... Avant votre arrivée nous étions passés à tabac... de la Havane, seulement, maintenant nous le sommes par vous également, c'est dur !... Ah ! si nous avions su !...

A l'autre bout du monde, aux Philippines, Aguinaldo commence à penser de même !...

On pourrait en déduire une thèse intitulée !

De l'influence des fables de La Fontaine sur le sort des peuples et la paix du monde.

...Moralité dédiée à messieurs les Cubains et Philippiens :

Laissez prendre aux Yankees un pied chez vous... ils en auront bientôt pris quatre... et même beaucoup plus !...

JULIEN MAUVRAK.

NE FAITES PAS DE MAL AUX ANIMAUX



Ce dessin représente le rédacteur du SAMEDI qui, en sa qualité de membre de la Société Protectrice des Animaux, laisse prendre, à des mouches offrottées, son crâne pour une promenade publique.

SA PUNITION

Rouleau. — Qu'as-tu donc, mon pauvre Bouleau ? tu as l'air tout chose.

Bouleau. — On le serait à moins. Figures-toi qu'il y a quelques mois j'ai transporté toutes mes propriétés à ma femme afin que mes créanciers ne pussent pas les saisir en paiement de mes dettes.

Rouleau. — Je le savais, eh bien ?

Bouleau. — Voilà que ma femme a vendu tout et est partie avec l'argent. Elle m'a écrit qu'elle ne pouvait vivre davantage avec un homme qui fraude ses créanciers.

PAS DU MÊME AVIS

Un commis-voyageur se trouvant assis à table d'hôte, à côté d'un prêtre, l'examinait attentivement.

— Me connaissez-vous, monsieur, dit celui-ci ?

— Je ne crois pas, monsieur ; je pensais seulement que s'il m'arrivait d'avoir un fils idiot, je le ferais prêtre comme vous.

— Monsieur votre père n'était sûrement pas de cet avis alors, dit l'ecclésiastique.

Le Manque d'Appétit

est aussi douloureux que la fatigue de la tête ou des membres. Il arrive un moment où vous ne savez vraiment ce que vous désirez. C'est le temps où vous avez absolument besoin d'une tasse de

BOVRIL

afin de donner au système épuisé la nourriture nécessaire, et cela sans le surcharger; aux organes digestifs toute la force nécessaire au travail qu'ils doivent accomplir.

BOVRIL fait pour le système vital ce que ne peut faire nulle autre chose. Il rétablit la vigueur, maintient la santé et combat les attaques de la maladie. Il convient aux jeunes et aux vieux, à l'invalidé comme à l'athlète.

BOVRIL, Limited

30 Farringdon Street,
Londres (Angleterre).

25 et 27 Rue Saint-Pierre,
Montréal (Canada).

TRIO DE PROVERBES

Quand il pleut en août, il pleut miel et bon goût.

x

Un bonjour vaut un mauvais mois.

x

Si l'osier fleurit, le raisin mûrit.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

EAU DE COLOGNE

Mme V... Kamouraska. — Voici la recette que vous m'avez demandée :

Essence de bergamote...	1 once
— d'orange.....	—
— citron.....	—
— cédrat.....	1,10 —
— romarin... ..	1 30 —
Teinture d'ambre.....	—
— benjoin.....	—
Alcool à 90°.....	6 de gall.

Il faut mélanger les essences, les faire bien dissoudre dans l'alcool, filtrer, et laisser vieillir autant que possible. L'alcool employé devra être très pur.

Variétés et Informations

L'EXPRESS BAR DU BOULEVARD DES ITALIENS, A PARIS

Simplifier le service d'un restaurant, dispenser les clients de l'ennui d'attendre et de l'obligation d'ajouter à leur dépense le pourboire traditionnel, voilà, certes, un service rendu au public qui vaut la peine d'être signalé.

Le mérite en revient à l'ingénieur propriétaire de l'Express Bar ouvert récemment à deux pas du nouvel Opéra-Comique. La foule qui se presse aux abords de cet établissement attire l'attention. On entre dans une salle assez vaste, fraîchement peinte en blanc, vert et or, décorée de belles glaces et d'une vingtaine de petits comptoirs. Celui du milieu avance un peu, il est rond, décoré de pampres et dominé d'un petit chérubin qui brandit une coupe; c'est le comptoir du champagne à 50 centimes! Les autres comptoirs sont droits, et, comme ils font tout le tour de la salle, ils ressemblent à des placards élégants, garnis de robinets, d'étiquettes et de plaques argentées au milieu desquelles on aperçoit une fente un peu plus grande

qu'une pièce de deux sous. Une agréable odeur de café vous attire vers le premier comptoir à droite; posez votre tasse sur un plateau nickelé sous un des robinets, passez par la fente deux pièces de 10 centimes et aussitôt le liquide brûlant emplit votre tasse jusqu'au bord; on a bonne mesure mais pas une goutte de trop qui ferait déborder le vase. Si votre café vous paraît trop chaud, vous n'avez qu'à porter votre tasse sur un buffet avoisinant et le boire à votre aise pendant qu'un autre consommateur prendra votre place au comptoir.

Tout le système automatique est agencé de la même façon: une étiquette indiquant le contenant et le prix à payer qui ne dépasse jamais 3 pièces de 10 centimes. Vous recevez en échange un verre de bière, de grenadine, de curacao ou de cognac, ou une sandwich au jambon, au caviar, au fromage; le tout de première qualité et très appétissant pour ce qui concerne les sandwiches, exposés sous un globe tournant. Si vous êtes à court de monnaie, un garçon obligeant vous en fournit contre votre pièce blanche; si vous ne connaissez pas le système, il vous l'explique, vous pose le verre et glisse votre monnaie dans la fente; il vous montre aussi qu'une pièce de 5 centimes, jetée par erreur, vous sera rendue aussitôt par l'automate contrôleur!

Non moins ingénieux et rapide est le système pour rincer les verres et les tasses; il y a devant chaque comptoir une planche métallique trouée avec deux coupes nickelées: vous retournez votre verre, vous appuyez sur un bouton intérieur et aussitôt un jet d'eau abondant le nettoie à fond après quoi vous n'avez plus qu'à le piquer sur une

BUY

Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épicerie.

MADAME HONORÉ GAUTHIER

Mère de cinq enfants, Souffrait du Battement de Cœur et de plusieurs autres Maladies causées par la Pauvreté du Sang, recouvre la santé par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Femmes et jeunes filles pâles, faibles, énervées et découragées, ne souffrez plus, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre et vous retrouverez la santé et le bonheur

Des milliers de femmes et de jeunes filles souffrent presque constamment de ces maladies particulières à leur sexe qui, plus que toutes les autres maladies, les rendent malheureuses parce que tout leur système est affecté; ne voulant pas parler à leur médecin d'une maladie d'une nature aussi délicate, silencieusement elles endurent les tourments les plus horribles, auxquelles la mort serait préférable. Pour ces femmes, les Pilules Rouges du Dr Coderre ont d'une grande valeur, car elles sont le seul remède qui donne la santé et les joies de la vie. Femmes et jeunes filles qui souffrez du beau mal, qui êtes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des milliers de femmes comme vous, ne vous découragez pas, vous pouvez vous guérir aussi si vous le voulez. Lisez ce que dit Mme Gauthier, intelligente et jeune dame de St-Henri, Montréal: "Il y a deux ans,



MME HONORÉ GAUTHIER

je commençai à être malade. Je n'avais pas d'appétit, ma digestion ne se faisait pas, j'avais des étouffements si forts que je pouvais à peine respirer, le battement de cœur me faisait beaucoup souffrir, surtout la nuit. Je ne pouvais pas dormir, je ne pouvais rester couchée, parce que je souffrais trop, surtout de fortes douleurs dans le côté gauche, je ne pouvais me baisser la tête, je venais de suite étourdie, je n'avais pas de sang. J'étais bien découragée de me voir si faible, ne pouvant rien faire et mère de cinq enfants. J'étais réduite au dernier degré de faiblesse, quand deux de mes amies, qui avaient été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre me conseillèrent d'en prendre. A la première boîte, je ressentis un grand mieux, et au bout de six semaines, j'étais guérie. Maintenant, je suis forte, grasse, et mon teint est bon. J'en ai donné à ma petite fille pour la pauvreté du sang. Je les recommande à toutes les femmes souffrantes, et veuillez publier mon témoignage au cas où il y aurait des femmes qui douteraient de la valeur de ce précieux remède." Mme Honoré Gauthier, No 36 Coin St-Augustin et Emilie, St-Henri, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement ces languissantes et douloureuses maladies particulières aux femmes. C'est le remède qui donne la force, la santé, et chasse tous les ennuis et les tristesses de la vie à toutes les femmes qui le prennent consciencieusement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la

tête, la poitrine, les côtés et le dos, se déplaçant d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt devant migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sueurs chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps entiers, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger par les femmes enceintes, elles leur donnent des forces et aident à la constitution de l'enfant; elles ne contiennent ni morphine, ni opium, ni rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus faible jeune fille. Si vous souffrez depuis longtemps et que les médecins et les remèdes n'ont pu vous guérir, ne vous découragez pas, prenez des maintenant les Pilules Rouges du Dr Coderre, faites-en un usage consciencieux et prenez un assez pour leur donner le temps d'agir sur votre maladie.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Écrivez leur une description complète de votre maladie, il vous répondront absolument pour rien. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de question, pour traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Nos médecins examineront votre maladie et vous donneront un grand nombre de conseils, qui si vous les suivez, aideront beaucoup à vous guérir. Adressez vos lettres: Department Medical, Boite 236, Montréal.

Donc, vous des pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c, la boîte, ce sont la plus grande fraude du jour. Il est arrivé un grand nombre d'accidents par l'usage de ces imitations que l'on vous vend à bon marché. Ces imitations faites à bon marché contiennent toujours de la morphine, de l'arsenic et de la strychnine. Donc, vous, si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50 cents en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2,50 par lettre enregistrée ou mandat poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE. CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE, Boite 236, MONTREAL.

des pointes qui se trouvent à droite et à gauche de chaque comptoir; pour la bière dont la consommation est plus forte, toute la façade du comptoir est hérissée de pointes pareilles sur lesquelles le client accroche lui-même son verre après l'avoir rincé. Deux garçons suffisent amplement pour assurer le service dans ce bar dernier genre qui ne désemplit pas du matin au soir et paraît contenter tout le monde, le patron et ses clients!

Les annonces drôles :

GRANDE PIÈCE A LOUER

Convientrait à Monsieur de 9 mètres de long sur 5 mètres de large

—Avec quoi cet enfant joue-t-il, près du feu?

—Avec des allumettes de la région.

—Oh! alors, il peut continuer.

M. Anténor, assis à table entre monsieur et madame, se montre très aimable pour bébé.

—Nous sommes bons amis tous deux, n'est-ce pas, Toto? dit-il.

—Pour sûr! répond l'enfant. Moi, d'abord, je t'aime bien, et je ne fais pas de cachoteries comme maman, je te le dis même devant papa!

A propos de l'expédition projetée au dessus de l'Afrique septentrionale par trois courageux aéronautes, Gui bolland s'est écrié :

—Puisent ces hardis pionniers de la civilisation revenir sains et saufs des régions aériennes, après y avoir planté le drapeau français!

LE TRIOMPHE INCONTESTÉ

Le triomphe du *Evans Rhombus* est incontesté; c'est le spécifique par excellence contre le group et la coqueluche

Amusements et Sports

LE MERVEILLEUX COSMORAMA

Ce spectacle, tout à fait hors de pair et justement qualifié de merveilleux, est certainement un de ceux qui doivent recevoir la faveur du public mont-réalais. C'est tout à la fois une jouis-sance pour les yeux et le plus instruc-tif voyage autour du monde qu'il soit donné d'entreprendre. Chaque semaine, 50 vues stéréoscopiques, d'une in-tensité de lumière extraordinaire, don-nant, à s'y méprendre, l'aspect de la nature qu'elles reproduisent, sont mises sous les yeux du public, qui assiste, confortablement assis, au défilé de ce Cosmorama d'un genre tout nouveau.

Celui qui, chaque semaine, rend vi-site au Cosmorama, accomplit un tour du monde peu coûteux, pas pénible du tout et qui laisse dans son esprit l'im-pression d'une des plus belles choses qu'il ait jamais vues.

Les messieurs du Séminaire de Mont-réal ont déclaré que c'était là œuvre éminemment éducative et qu'il serait à souhaiter que chaque maison d'édu-cation possédât un de ces Cosmoramas pour l'instruction et l'agrément de son personnel.

Tous les paysages du monde nous apparaissent effectivement, avec leur relief absolu, de grandeur naturelle, et l'on passe des déserts de l'Afrique à ceux de l'Asie, des glaciers de la Suède ou de la Norvège aux jungles des Indes.

Cette semaine ce sont les pittores-ques vues de la Suède, du Danemark et de la Norvège qui sont exposées.

La semaine prochaine : l'Algérie. Le Cosmorama est situé 106 rue St-Laurent; il est ouvert de 9 h du ma-tin à 10 h. du soir, et l'entrée ne coûte que 10 centins.

PALLADIO

Machelar a perdu sa femme brus-quement. Un ami qui vient de le voir racont son désespoir incommensura-ble.

— Qu'est ce qu'il faisait ! lui deman-de-t-on. Il pleurait ?

— Non... il exprimait sa douleur d'une façon particulière... Il souffrait comme un " veuf " !

Maboulard a sur sa pendule un buste de Romain en imitation de bronze.

— Qui cela représente-t-il ? lui de-mande un visiteur.

— Caton.
— D'Utique ?
— Non, du toc.

CEUX QUI ONT DES OREILLES

Entendent partout chanter les louanges du *Boone Rhumel*, le seul remède vraiment efficace contre les affections si communes de la gorge et des poumons. 25c partout. 111

On cause devant M. Prudhomme, de la guillotine et de la peine de mort.
— On a tort, déclare monsieur Prud-homme, de parler à tort et à travers sur ce sujet, sans même consulter les gens, je dirai les gens seuls compétents en la matière.

— Quelles gens ? Les magistrats ?
— Non, les guillotinsés !

Sur une plage très fréquentée.
Un baigneur se plaint au maître d'hôtel de la chambre qu'on lui a don-née et en sollicite une autre.

— Jo n'en vois pas de libre pour le moment, répond sérieusement celui-ci, mais au premier décès, je penserai à vous.

Dictons arabes :
— La beauté de l'homme est dans son esprit, l'esprit de la femme est dans sa beauté.

— La destinée de l'homme est comme son ombre, partout où il va, elle le suit.

Verplumot parle des Anglaises :
— Elles sont vraiment, dit-il, d'une pudeur exagérée. Ainsi, j'en connais une qui refuse de regarder le soleil... quand il se couche !

En arrivant chez un de ses clients, homme d'affaires véreux, habillé dé-tresseur de gogot, le docteur demande :
— Où en est notre malade, ce matin ?
— Il se plaint d'être à la diète, il éprouve le besoin de prendre...

— Alors, il est guéri.

Toujours les enseignes. Celle d'un mastroquet de la banlieue de Paris :
Vins fins, Crus d'Algérie
Quelle canaille !

Meubles Meubles

SATISFACTION
OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement : les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Quart tous les soirs.

F. LAPOINTE
Marchand de Meubles recon-nu par ses bas prix
1551 RUE STE-CATHERINE

**LA SOCIÉTÉ
DES ECOLES GRATUITES
DES ENFANTS PAUVRES**

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er etage

LES PASSES DE CHEMIN DE FER

Que les officiers et les employés du gouver-nement aient des passes, plusieurs prétendent que c'est au détriment des affaires de la nation. Nous sommes nous aussi de cet avis et que l'usage de ces faveurs est injurieux pour ceux qui en font usage. Ce qui est bien certain par contre, c'est que la vente d'un bon remède, tel que le *Koolenay Cure* est une bénédiction pour ceux qui en usent.

Des centaines de personnes, rien qu'au Ca-nada, donnent des déclarations assermentées sur l'efficacité de ce remède. Le *Koolenay* agit directement sur le sang et les reins et il guérit la maladie de Bright.

(Témoignage assermenté.)

James Osborne, déclare solennellement sous serment. Mon cas prononcé était la maladie de Bright et il m'a été dit que je ne pouvais pas guérir. Après avoir abandonné le traitement professionnel, j'ai commencé le *Koolenay Cure*. L'effort cessa et la peau revint à sa couleur naturelle; ma vigueur et ma santé s'affirmèrent d'une manière continue et je suis comme un homme nouveau, j'ai repris mon ouvrage en qualité d'ingénieur en chef de la Sanford Manufacturing Co., Hamilton, Ont. Je recom-mande de tout mon cœur le *Koolenay Cure* à ceux qui souffrent des troubles des reins et je fais cette solennelle déclaration devant un commissaire en septembre 1896.

Signé: JAMES OSBORNE.

Sur la plage de Trouville, entre pe-tites filles :
— J'ai jeté mon joujou, il m'en-nuyait.
— Moi, pas, j'ai encore ma poupée.
— Comment, à ton âge, tu joues à la poupée ?
— Ah ! ce n'est pas pour moi ; je la garde pour mes enfants.
— Et si tu n'en as pas ?
— Ce sera pour mes petits-enfants !

Le baron de Videbourse, un faiseur d'affaires ultra-louches, est pris de remords sur le tard et il appelle un con-fesseur.
— Mon père, gémit-il, j'ai beaucoup péché par actions et par émissions.
— Vous voulez dire omission ?
— Non, non ! émissions... C'est le terme exact.

Le monsieur ci-mentionné jouit actuellement d'une excellente santé, peut être que vous-même vous jouirez d'une santé égale, si vous prenez du *Koolenay Cure* que vous vous procurez à \$1.00 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00, soit de votre pharmacien, soit direc-tement de la S. S. Hyckman Medicine Co, Limi-ted, Hamilton, Ont.

En vente chez B. E. McGILL, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Logique de " singe ".

— Papa, disait le jeune Dolor, est-ce que nous descendons des singes ?
— Certainement, mon fils, il est dé-montré par la science que l'homme, d'abord né du singe, a toujours été en se perfectionnant.
— Alors, papa, je suis moins singe que toi !
Une gille monumentale fut la ré-pense paternelle, à laquelle s'ajoutèrent ces mots :
— Voilà qui te fera voir si je suis un singe !
Pas logique, le papa ! Son fils l'était davantage.

Au restaurant.
— Moi, je n'admets que les canta-loups de la banlieue parisienne ; mais ils ont manqué de soleil, cette année ; ils sont pâles...
— Naturellement, ils relèvent de cou-che...

Petite Correspondance

ROSETE — Mille regrets. Beaucoup trop long pour être inséré.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nou-veaux. Dents extrai-tes sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 h a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

COUPON -- PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....
Mesure de la Taille.....
Nom.....
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS
Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 28

**Poirier,
Bessette & Cie**

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

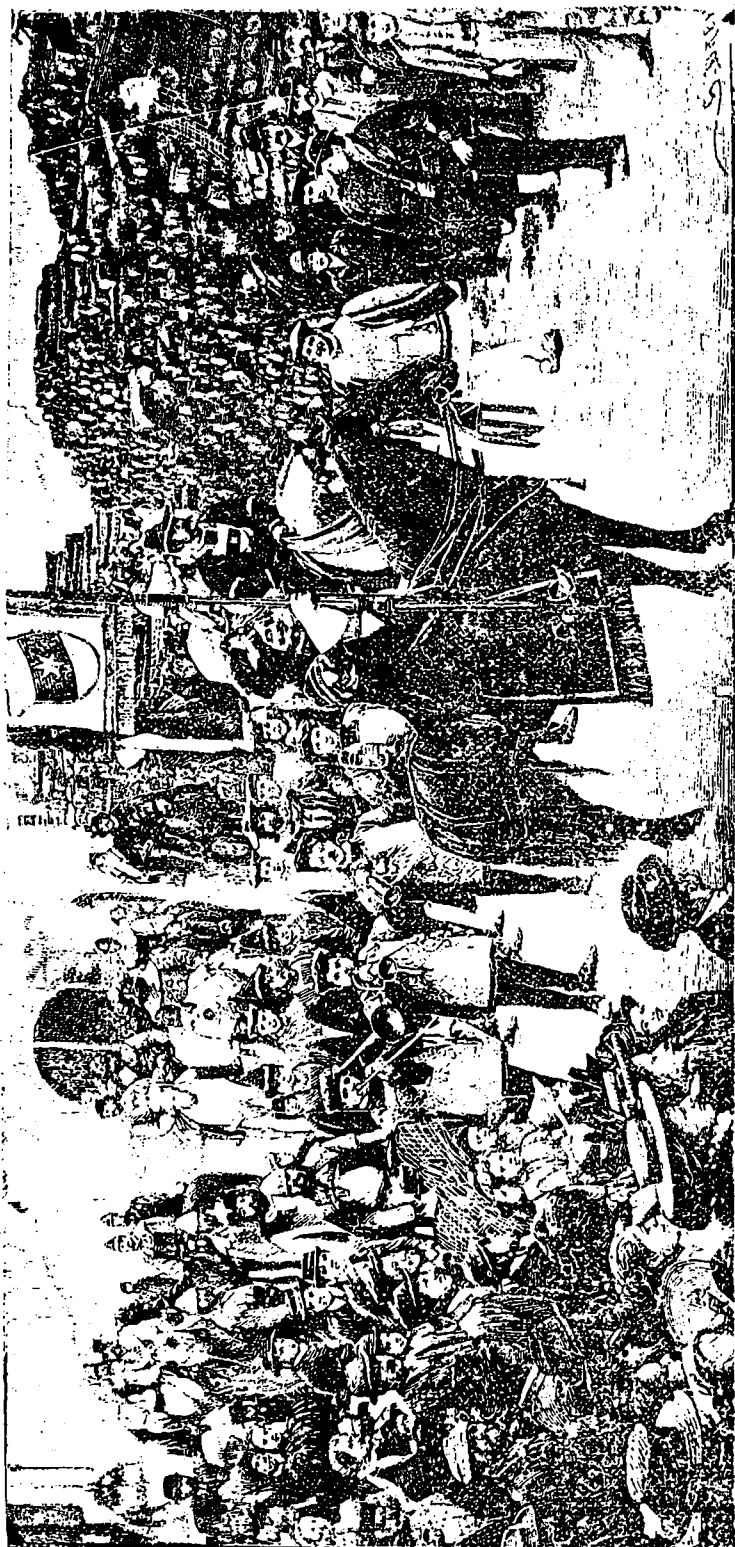
... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

ON DEMANDE : — On demande une femme absolument de confiance (mariée ou veuve préférée) dans chaque ville, chef-lieu et village du Canada, pour agir comme agent so'liciteur et vendre un article bien connu et bien annoncé. Vente facile, et satisfaction assurée. Aucun dépôt n'est requis. Références exigées. Adressez : E. A. SPRONG, HAMILTON, ONTARIO.

Culino discute histoire naturelle :
—Oui, madame, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire : les corbeaux vivent cent cinquante ans. La chose est prouvée.
—Prouvée, prouvée... par qui ?
—Par l'expérience. Achetez demain un corbeau, regardez-le vivre... Et vous verrez.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 145



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour la Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes H. Bonhomme, P. Carrière, Mmes A. Aubertin, M. Jobin, E. Page, H. Picard, A. Thibault, Les E. Varneault, MM A. Courtemanche, W. S. de Lapointe, Maxime Delorme, J. Demers, J. A. Dumais, E. D. Elouin, Ovide Grandjean, A. Gibeault, S. Melo et fils, A. Perras, P. O. Richard, Jules Savard (Chicoutimi), Basile, Q. V. Perras (Côte des Neiges, Q.), Mmes Corinne Durocher, E. Savard (Hull, Q.), A. Gagne (Kingstville, Q.), Mlle Agnes Frank (Ottawa), J. Lambert (Plessisville, Q.), Mme E. Parent, E. Leduc, Mlle Berthe Laperrière, A. Montminy, MM R. Bedard, W. Deschamps, L. Myrand (Québec), J. E. Jones (Fraserville, Q.), Mlle E. Larivière (Sault au Roccollet, Q.), P. Dubuc (Sherbrooke, Q.), J. Lapierre, J. B. Roy (St. Antoine, Q.), Mlle B. L. Eveque (St. Boniface, Man.), Mlle L. Guerin, B. Massé (St. Césaire, Q.), J. E. Paradis (St. Hubert, Q.), F. Messier (St. Hyacinthe, Q.), L. Doyon (St. Joseph, Beauce, Q.), Mlle A. Lalonde (St. Polycarpe, Q.), E. Plessis-Belair (St. Thérèse, Q.), L. Normand (St. Vincent de Paul, Q.), Mme E. Lafrance (Theford Mines, Q.), J. Miran (Valleyfield, Q.), Mme P. Sauvageau (Central Fall, R. I.), Mlle M. Denis, H. Fournier, L. Roy, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), S. Rousseau (Haverhill, Mass.), J. Goulet (Holyoke, Mass.).

Mme Jos. Blanchet, Mmes L. S. Poullet, Percy Leach (Lawrence, Mass), Mme J. E. Roy, Mlle Marie St. Hubert, A. Bergeron (Lawiston, Me), Mlle V. Deshaies (Larson, Me), Mme E. Dube, Mlle Clara Perreault (Lowell, Mass), J. A. Dion (Montreal, Mass), Mlle J. Lavoye, A. Paré, J. E. Proulx (Manchester, N. H.), Mmes H. Arsenault, A. Nourry, Jos. Derbes, A. V. H. Lafond (Nouvelle-Orléans, La), Mlle Alice Mélaye (Old Town, Me), Mlle Eugénie Boyer (Pawtucket, R. I.), Mlle Sophie Puyau, Mlle Dulbillo (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: A. Courtemanche, 289 St. Charles, Bourbons, J. Demers, 315 Dorchester (Montreal), Mlle Corinne Durocher (Hull, Q.), H. Fournier (Fall River, Mass.), Mlle L. S. Poullet, 96 Common (Lawrence, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^R CODERRE

PILULES DE Noix Longues (Composées) De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Au restaurant :
—Çarçon, et ma giblotto ?
—Un instant, Monsieur... C'est la quatrième que l'on demande, le chef ne sait plus où donner de la tête...
—De la tête ? Justement, je préfère un autre morceau !

Commencement d'anecdote racontée par un Marsillais au bord de la mer :
—La première fois que je me suis noyé..."

CONFIANCE BIEN PLACEE

Tout le monde a confiance dans le *Baume Rhumal*, parce que tout le monde connaît le résultat de son emploi dans les affections de la gorge et des poumons. 112

La Prostration Nerveuse, Dyspepsie, Constipation...

Et toutes les maladies nerveuses sont promptement soulagées et guéries d'une manière permanente si l'on suit un traitement électrique aux.....

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES: Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Bibliographie

BROCHURE INTÉRESSANTE

M. Rioul Renau't prépare, à l'occasion des fêtes de Champlain et de l'exposition de Québec, une jolie brochure souvenir d'environ 150 pages, grand format. Cette brochure contiendra des études sur Champlain, sa vie et ses œuvres et sur d'autres sujets historiques par MM. Benjamin Sulte, N. E. Dionne, J. Elmond Roy, Ernest Gagnon, J. B. Crochette et plusieurs autres. Ces études sont illustrées de gravures inédites. Le tirage est limité à 6,000 exemplaires. Donnez vos commandes d'avance si vous désirez vous en procurer. Prix 10cts, par la poste 12-cts.

Prix spéciaux pour les dépôts de journaux et pour les libraires.

Un nombre restreint d'annonces seront prises. Adressez vos commandes à Raoul Renau't, Québec.

Tel. Bell 784
D^r F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Fleurie de première classe
378 et 380 Rue Craig MONTREAL

HORACE PEPIN
Dentiste
162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

Un jeune Anglais, venu à Tours pour y chercher un emploi, se présente à la caisse d'un grand magasin de la rue Nationale.
Le directeur l'interroge :
—Voyons ! connaissez-vous bien la ville ? êtes-vous débrouillard ?
—Précisément, Monsieur, des brouillards de la Tamise !

Au régiment :
—Quatre jours de salle de police au soldat Sautenburque pour avoir manqué de respect au caporal Lechat en imitant le cri de cet animal.

Les gaietés de Penseigne :
On peut lire actuellement sur la devanture d'un commerçant de la rue Bab-el-Oued, cette délicieuse pancarte :
Glace fraîche à toute heure.
Le débitant ne nous dit pas s'il se décidera à vendre de la glace chaude.

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

LA MINERVE
Journal quotidien du matin fondé en 1826
ABONNEMENT : A Montreal - \$1.00 par an
Hors Montreal, \$3 00 "

LE MONDE CANADIEN
Journal hebdomadaire
12 PAGES, grand format
Edition spéciale pour les Cultivateurs
Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.
Redaction, Administration et Ateliers
No 35 Rue St-Jacques, Montréal

LES **CIGARES et CIGARETTES**

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Calino et Mme Calino observent deux muets qui causent avec animation, par signes. Tout à coup l'un des muets éclate de rire.

— Pourquoi rit-il! demanda Mme Calino à son époux.

— Parce que l'autre vient de lui raconter une nouvelle... à la main.

Chabichou, qui dépense tout son argent dans les cabarets, se décide tout de même à faire un cadeau à sa femme pour sa fête.

— Que veux-tu que je te donne! lui dit-il.

— Je ne sais pas, mon ami.

— Et bien! je te donne un an pour réfléchir.

Un journal, qui donne à ses lecteurs une recette par jour, indique le moyen d'empêcher les coqs de chanter le matin.

— Pour faire taire un coq, il n'est rien de tel que des accords de piano ou le son prolongé de la flûte.

Rien de tel, c'est le mot. Ainsi, pour n'être pas intempestivement réveillé par les coqs le matin, toute personne en villégiature se lèvera une demi heure avant l'aube et exécutera sur son piano la finale de la sonate en fa de Beethoven.

Le moyen est infailible et la personne est sûre de n'être pas éveillée par les coqs qui seront (juste revanche) éveillés par la sonate en fa.

— Le ténor X... a eu un grand succès à Rouen. — Ce n'est pas étonnant; il est digne de la scène inférieure.

Entre pochards:

— Cré non! comment faire pour me rappeler ça demain?

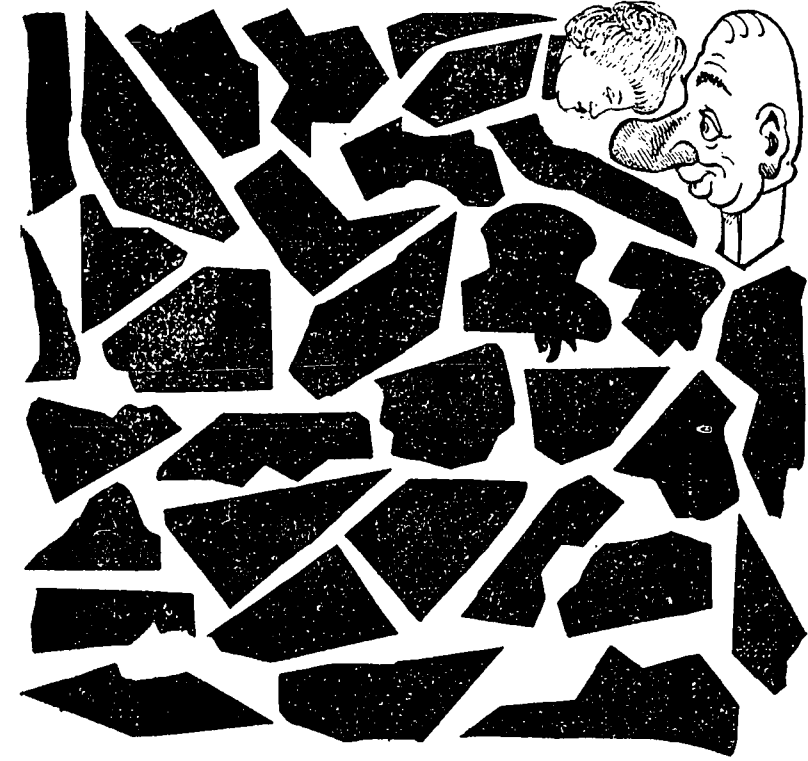
— Fais z'un nœud à ton mouchoir.

— Peux pas, j'me mouche avec les doigts.

Riez,
Belles dames, et votre Ferblanterie rira avec vous, si vous employez le...
Brillant
St-Antoine
ES VENTE PARTOUT

Polit tous les métaux, sans exception. Le plus simple, le plus durable et économique. Sans acide et sans danger. — VICTOR L. CHÉRIE, 514 St. Laurent, 741 Bell 7257.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 147



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LA DEMANDE EN MARIAGE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerez au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 11 septembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

TOUS

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

Logique enfantine:

Le petit Paul — 7 ans à peine, — ne comprend pas bien une chose et s'en explique avec sa maman:

— Puisqu'on dit que la vérité sort de la bouche des enfants, demande-t-il, pourquoi nous fait-on toujours réciter des fables?

La philosophie du boulevard:

— Comment! vous appelez cet homme-là: mon ami?

— Oh! je lui dis: mon ami, comme je dirais: ma parole d'honneur. Ces mots-là n'engagent à rien.

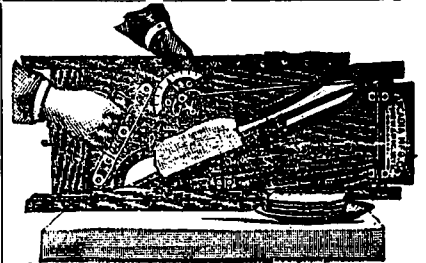
Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...

RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyor" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de

COUPELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez

L. J. A. SURVEYER, Quineailleur

8 Rue St-Laurent.

Dallanpante lit dans son journal que M. Bourgeois, ministre des Beaux-Arts, est dans la Marne.

— Mon Dieu! s'écrie le doux idiot, pourvu qu'il sache nager!

C. L. ESMONIN

LE CÉLÈBRE DERMATOLOGISTE

1853 Rue Ste-Catherine, - Montreal

Guérit toutes les **Maladies de la Peau**, quelle qu'en soit l'ancienneté et la gravité. Un grand nombre de certificats assermentés de guérisons, envoyés gratuitement, y compris celui de *Mr E. Poirier*, imprimeur, 516 rue Craig, guéri radicalement d'un cas de pelade du cuir chevelu.

Chez le médecin:

— Les fêtes, les bals, les causeries, tout cela vous a surmenée; vous avez besoin de repos.

— Et ma langue?

— E! le a besoin de repos aussi.

L'APRES-LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL
— MARCHAND 843 P.Q.



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.